Walter FLEX

LE PÈLERIN ENTRE DEUX MONDES

LES OIES SAUVAGES VONT VERS LE NORD...



Walter
FLEX

LE PÈLERIN ENTRE DEUX MONDES

Éditions
du

Porte-

WALTER FLEX

LE PÈLERIN ENTRE DEUX MONDES

Der Wanderer zwischen beiden Welten

Traduit de l'allemand et présenté par
PHILIPPE MARCQ

Introduction et bibliographie de
ROBERT STEUCKERS



Les Editions du Porte-Glaive
Paris
1996

Couverture : illustrations de Valérie Coïc
ISBN : 2-906468-39-8

INTRODUCTION

Walter Flex : une éthique du sacrifice au-delà de tous les égoïsmes

Né à Eisenach en 1887, Walter Flex a grandi dans une famille de quatre garçons : son frère aîné, Konrad, qui a survécu à la tourmente de la guerre, et deux cadets, Martin, qui mourra des suites de ses blessures et d'une pneumonie en 1919, et Otto, qui tombera en France en 1914. Son père décèdera en juillet 1918 et sa mère en octobre 1919. Konrad Flex, seul survivant de cette famille unie, préfacera en 1925 les deux volumes des œuvres complètes de son frère. Le père Rudolf Flex était un grand admirateur de Bismarck ; esprit religieux, mais éloigné des églises, il est un croyant plus ou moins panthéiste, proche de la nature, qui s'engage résolument dans un combat politique national-libéral, pétri de l'esprit du «Chancelier de Fer». A l'occasion, Rudolf Flex rédige des poèmes ou des petites pièces de théâtre d'inspiration nationale, que jouent en partie sa propre femme et ses enfants. Homme du peuple, issu de lignées de paysans et d'artisans, parfaitement au diapason de ses concitoyens, Rudolf Flex s'intéresse au dialecte d'Eisenach, sur lequel il publie deux petits travaux de philologie. Sa mère, née Margarete Pollack, lui transmet un héritage plus précis, bien

qu'hétérogène à première vue : enthousiasme pour l'aventure prussienne et l'éthique qui la sous-tend, religiosité encadrée par l'église évangélique, culte du premier empereur Hohenzollern. Dans la transmission de cet héritage, explique Konrad Flex, il n'y a aucune sécheresse : Margarete Pollack-Flex possède les dons de l'imagination et de la narration, assortis d'une bonne culture littéraire. La mère des quatre frères Flex a de nombreuses activités publiques dans les œuvres de bienfaisance de la ville d'Eisenach, notamment dans les associations caritatives placées à l'enseigne du roi de Suède, Gustave-Adolphe, champion de l'Europe septentrionale protestante au XVII[e] siècle. Cet engagement social dans le cadre protestant-luthérien montre l'impact profond de ce protestantisme national dans le milieu familial de Walter Flex. Les associations caritatives protestantes tentaient de faire pièce à leurs équivalentes catholiques ou socialistes. Pendant la guerre, Margarete Pollack-Flex s'est engagée dans les associations qui venaient en aide aux soldats revenus du front.

Konrad Flex conclut : *«L'intérêt pour les choses de l'Etat et pour l'histoire, la volonté d'œuvrer dans les affaires publiques, la volonté de créer une œuvre littéraire, de dominer la langue par la poésie, l'humour, le talent d'imiter les paroles des autres et le sens des arts plastiques sont des qualités que Walter Flex a essentiellement héritées de son père ; en revanche, sa mère lui a légué cette pulsion décidée et consciente d'accomplissement de soi et de négation de soi dans un cadre éthique, un sens aigu de l'observation de soi, l'imagination, le talent narratif, la pensée abstraite, un intérêt fort motivé pour la philosophie et, dans une moindre mesure, le souci des questions sociales»*.

Le jeune Walter Flex rédigera très tôt, à onze ans, ses premiers poèmes et sa première pièce de théâtre. Son tout

premier poème fut rédigé à l'occasion du décès du Prince Bismarck. Pendant la guerre des Boers, il a pris passionnément le parti des colons hollandais, allemands et huguenots en lutte contre l'armée britannique. Ce sera encore l'occasion de quelques poèmes. A dix-sept ans, une petite pièce de théâtre, intitulée *Die Bauernführer* (Les chefs paysans) est jouée dans son *Gymnasium* et connaît un indéniable succès. Un peu plus tard, le lycéen Walter Flex rédige un drame plus élaboré, *Demetrius,* basé sur une des thématiques les plus poignantes de l'histoire russe, débutant par la mort mystérieuse de Dmitri, fils d'Ivan le Terrible, vraisemblablement assassiné ; à la suite de la mort de ce dernier descendant direct du chef varègue Rurik, trois faux Dmitri revendiquent successivement le trône occupé par Boris Goudounov, plongeant la Russie dans une suite ininterrompue de guerres civiles au début du XVIIe siècle. La version définitive de ce drame de Walter Flex ne paraîtra que quelques années plus tard, quand il sera à l'université. Le Théâtre de la Ville d'Eisenach le jouera en 1909.

Après le *Gymnasium,* il étudiera la philologie germanique et l'histoire à Erlangen et à Strasbourg entre 1906 et 1910. Pendant ses années d'études, il adhérera à une corporation d'étudiants, la *Bubenruthia.* Malgré un handicap à la main droite, qui le forçait à être gaucher, il était bon en escrime et redouté par ses challengeurs dans les duels traditionnels des étudiants allemands (la *Mensur).* Le 31 octobre 1910, il défend son mémoire sur «le développement de la problématique tragique dans les drames allemands sur la thématique de Demetrius, de Schiller à aujourd'hui».

De 1910 à 1914, il deviendra le précepteur des enfants de la famille Bismarck. D'abord de Nicolas de Bismarck, puis de Gottfried et Wilhelm. Outre cette fonction de

précepteur, il assume la tâche de ranger et de classer les archives de la famille. Ce qui lui donne l'occasion de rédiger sa nouvelle historique *Zwölf Bismarcks* (= Douze Bismarck) et sa tragédie *Klaus von Bismarck*. Ces ouvrages paraissent en 1913 ; la tragédie est jouée la même année au Théâtre de la Cour à Cobourg en présence du Duc. Ces récits sont pour l'essentiel pure fiction ; il ne s'agit donc pas d'une chronique sur la famille Bismarck mais l'intention de l'auteur est de camper des profils psychologiques, qui affrontent le réel, le modèle selon leurs canons éthiques, politiques ou esthétiques ou connaissent l'échec en restant stoïques. En 1913, il publie également *Die evangelische Frauenrevolte in Löwenberg* (La révolte protestante des femmes à Löwenberg), au profit de la *Gustav-Adolf-Frauenverein* (Association féminine Gustav-Adolf) que présidait sa mère.

Ensuite Walter Flex devient précepteur des enfants du Baron von Leesen à Retchke en Posnanie. C'est là qu'il se trouve quand éclate la guerre en août 1914 ; il se porte tout de suite volontaire, en dépit de sa légère infirmité à la main droite qui l'avait auparavant dispensé du service militaire. Armé de ses convictions éthiques et stoïques, il se jure de mobiliser tous ses efforts pour vaincre les résistances du terrain, de la souffrance, de ses faiblesses physiques. Il demande à servir dans l'infanterie. Soldat-poète, ses vers enthousiasmeront ses contemporains, engagés sur tous les fronts d'Europe. Walter Flex combattra d'abord sur le front occidental, dans la Forêt d'Argonne. C'est le 3 octobre 1914 qu'il pénètre sur le territoire français avec son régiment. Il écrit, le 5, à ses parents : *«Au moment où, avant-hier, nous franchissions la frontière française, il y avait un magnifique clair de lune à trois heures du matin. Nous pensions à la scène du Serment de Rütli dans le récit de Guillaume Tell et nous nous en sommes réjouis. Hier nous avons eu une longue*

marche, que je n'ai pas trouvée extraordinaire ; nous avons pris nos quartiers de nuit dans la paille d'une écurie : au-dessus de nous un ciel tout éclairé par la lune que nous contemplions à travers le trou percé dans le toit par un obus. Du côté des hauteurs devant nous, vers lesquelles nous marchions, nous entendions le fracas des canons et le crépitement des fusils. Pendant la nuit nous pouvions apercevoir le bombardement de Verdun. Au-dessus des collines, des ballons captifs. Hier soir, j'ai passé la soirée autour d'un feu avec trois femmes françaises, heureuses d'entendre quelqu'un leur parler dans leur langue ; elles me répétaient sans cesse : nous aussi nous serons Allemands».

Le 7 octobre, toujours dans une lettre à ses parents, sa philosophie générale de la guerre se précise : *«Nos souffrances sont très grandes, mais c'est un sentiment sensationnel d'engager ses forces dans la lutte de notre peuple pour son existence».* Quelques jours plus tard : *«Le froid des nuits dans les hauteurs ardennaises nous transperce les os quand on est couché en plein champ ou dans les tranchées. Malgré cela, c'est un sentiment extraordinaire de se sentir membre de cette fraternité de fer qui protège notre peuple».* Jamais la tendresse n'est absente quand il écrit à sa mère : *«Très chère maman ! Hier je t'ai envoyé trois violettes cueillies devant nos tranchées, et la première chose que je reçois aujourd'hui et qui m'illumine de joie, c'est ton cher courrier de campagne qui contient trois petites violettes d'Eisenach. N'est-ce pas l'adorable symbole de notre communauté de cœur ?»* A la veille de Noël, le 17 décembre 1914, nous trouvons cette première réflexion importante sur la mort, suite à la disparition de son jeune frère Otto : *«Je pense que, réunis tous en cette veillée sacrée à Eisenach, vous lirez ma lettre. Pour nous tous, c'est un jour grave, difficile, mais qui reste beau tout de même. Comme moi, vous penserez à notre Petzlein (= Otto)*

et à toutes les touchantes transformations qu'a connues ce jeune être de vingt ans, vous penserez tantôt au bambin en tablier tantôt au jeune randonneur aux yeux graves, intelligents et bons, et il sera presque vivant au milieu de la pièce où vous célèbrerez la Noël. Mais ces souvenirs ne doivent pas nous affaiblir. Nous devons rester modestes et savoir que, nous les vivants, ne pourrons jamais voir, avec nos sens amoindris et malhabiles, la dernière et sans doute la plus belle des mutations de l'être aimé, mutation qui l'a arraché à notre cercle et l'a placé au-dessus de nous, sans pour autant mettre fin aux effets qu'il suscite encore en nous et par nous. Sans doute ceux que nous appelons les morts ressentent-ils l'état dans lequel nous nous trouvons, nous, les vivants, comme un état antérieur à la naissance et ils attendent que nous venions, après eux, à la vraie vie. La mort et la naissance ne me semblent pas être en opposition, mais sont comme des stades supérieur et inférieur dans le développement de la vie... Ceux qui sont tombés pour le soleil de leur terre et pour protéger la joie des générations futures ne veulent pas que nous les trahissions par des deuils qui ne sont indices que de nos faiblesses, des deuils qui ne pleurent que la part que nous aurions pu avoir dans les moissons de leur vie. Une douleur sans limite est si terne, si dépourvue de vie, alors que nos chers morts sont tombés pour que nous soyons forts en nos cœurs et en nos œuvres. Nous n'avons pas le droit de regarder l'éclat des bougies de Noël avec les yeux embués de larmes, parce qu'elles nous renvoient comme le reflet d'une âme aimée, lointaine mais tout de même si proche !...»

Au printemps de 1915, Walter Flex est envoyé au Warthelager (Le Camp de la Warthe), pour y subir une formation d'officier. C'est là qu'il rencontrera Ernst Wurche. L'été venu, le climat plus clément, Walter Flex écrit à ses parents, le 2 juin, cette lettre qui exprime la joie de la vie

militaire en campagne sur le Front de l'Est, avec des mots d'une simplicité qui étonne, où l'éternité des choses de la nature semble primer par rapport au cataclysme guerrier qui embrase l'Europe d'Ouest en Est. Cette lettre du 2 juin 1915 est aussi la première qui fait mention de Wurche : *«C'est en direction de cette languette de terre, à l'Ouest [du Lac Kolno], que j'ai commandé une patrouille il y a quelques jours ; j'ai brisé la résistance d'un détachement russe de 23 hommes avec mes quatre gaillards ; j'ai personnellement capturé un Yvan dans le marais ; il nous a communiqué des renseignements intéressants. Le pistolet Mauser que j'ai acheté avec notre chère maman m'a donc porté bonheur. Je me sens très heureux dans ma nouvelle position et, sans doute, ce moment est-il le plus heureux de ma vie. Cette nuit, j'ai occupé une nouvelle position avec mon peloton ; elle doit encore être aménagée. Je viens d'instruire mon état-major de chefs de patrouille des plans de travail et j'ai réparti les postes. Dans mon dos, il y a un petit pavillon d'été non encore entièrement construit, que je pourrai sans doute occuper dès demain. Cette nuit, j'ai servi de pâture aux moustiques dans la forêt. Parmi mes hommes, il y a beaucoup de gars bien, serviables, beaucoup sont de Rhénanie et, quand ils parlent, ils me rappellent Bonn et notre cher Petzlein. Mon ordonnance Hammer est lui aussi Rhénan, c'est un garçon jardinier fort habile qui aménage tout autour de moi avec grand soin et beaucoup de complaisance. Un jour, il m'a dressé une table de jardin sous de hauts sapins, et c'est là que je suis en ce moment et que je vois le soleil et les moustiques jouer au-dessus du marais et de la forêt... Avec moi, il y a un Lieutenant issu de Rawitsch – Wurche – détaché par les "50" à la même compagnie, c'est un fameux gaillard, dont j'apprécie beaucoup la présence. Ne vous faites pas de souci pour moi. J'aime vous raconter des petites choses et d'autres sur mon vécu quotidien et je sais que je puis le faire sans vous inquiéter.»*

Le 24 août, Flex a le pénible devoir d'envoyer une lettre aux parents du Lieutenant Wurche, annonçant la mort de leur fils au combat. *«Jamais je n'ai tant eu de peine à écrire une lettre mais j'ai demandé au chef de compagnie de votre cher fils de me permettre d'être le premier à vous écrire et à vous dire ce que Dieu vient d'infliger à votre famille. Car je voulais que l'annonce de la mort héroïque de votre garçon, si formidable, si bon, soit faite par un homme qui l'aimait. Depuis la mort de mon propre frère cadet, il y a presque un an, rien ne m'a touché aussi profondément que la mort de votre fils, mon excellent ami, de cet homme fidèle et droit, chaleureux et sensible à l'égard de tout ce qui est beau et profond. Mais permettez-moi de vous dire que, après sa mort, quand je me suis agenouillé pour prendre longuement, silencieusement, solitairement congé de lui, et que j'ai regardé son visage pur et fier, je n'ai eu qu'un seul souhait pour ses parents : s'ils pouvaient le voir couché comme je le vois, ils accepteraient plus sereinement leur douleur. En effet, leur fils Ernst avait toujours su susciter de la joie en mon cœur le plus profond parce que ses sentiments étaient toujours d'une exceptionnelle clarté, parce qu'il ignorait la peur qui tenaille si souvent les hommes et parce qu'il était toujours prêt en son âme à accepter tous les sacrifices que Dieu et sa patrie lui auraient demandés. Et le voilà étendu devant moi, il avait consenti au sacrifice suprême et ultime et sur ses traits jeunes, je lisais l'expression solennelle et formidable de cette sublime disposition d'âme, de ce don de soi, reposant dans la volonté de Dieu. Nous, votre cher fils et moi-même, nous nous trouvions la nuit dernière, chacun à la tête de nos services de garde respectifs, séparés par une distance d'environ trois kilomètres, sur les hauteurs bordant le lac, à Simno, à l'Ouest d'Olita. Soudain, le téléphone de campagne de la dixième compagnie, à laquelle il avait été très récemment affecté, m'apprend que le Lieutenant Wurche est tombé face*

à l'ennemi en effectuant sa patrouille. J'ai attendu, le cœur complètement déchiré, pendant toute cette longue nuit, parce que je ne pouvais pas abandonner mon poste, et, enfin, peu après quatre heures du matin, à bord d'une charrette russe, j'ai pu me rendre à Posiminicze, où il était basé en tant que responsable de la garde et où l'on avait ramené son corps. Une main devait l'amener au repos éternel, une main appartenant à quelqu'un qui l'aimait d'un amour fraternel, sans qu'il n'en soit sans doute entièrement conscient. C'est alors que je me suis trouvé devant lui, que j'ai vu la fierté tranquille et la paix dominicale de son visage pur et que j'ai eu honte de ma douleur et de mon déchirement.

Ernst était parti en patrouille pendant la nuit, pour aller voir à quelle distance s'étaient retirés les Russes qui fléchissaient et abandonnaient les positions qu'ils occupaient face à nous. Il a rampé seul, selon son habitude de chef de s'engager toujours en tête, il a avancé ainsi à 150 mètres devant ses hommes face à une position russe, dont nous ne savions pas si elle était encore occupée ou non. Une sentinelle ennemie l'a remarqué et a aussitôt fait feu sur lui. Une balle lui a traversé le corps, en lacérant plusieurs grosses veines, ce qui a provoqué la mort en peu de temps. Ses hommes l'ont ramené de la ligne de feu. Quand ils le portaient, l'un d'eux lui a demandé «Ça va ainsi, mon Lieutenant ?» Il a encore pu répondre, calme comme toujours, «Bien, très bien». Il a alors perdu connaissance, et est mort sans souffrir.

Ce matin, je me suis hâté d'arriver à Posiminicze, afin de faire préparer sa tombe de héros, sous deux beaux tilleuls dressés devant une ferme lettone, se trouvant dans un petit bois à l'Ouest du Lac de Simno. Dans la tombe toute bordée de verdure, je l'ai fait descendre, portant tout son équipement

d'officier, avec son casque et sa baïonnette ; dans la main je lui ai glissé une grande tige de tournesol, avec trois belles fleurs dorées. Sur le petit monticule recouvert de gazon, se dressent une autre fleur de tournesol et une croix. Sur celle-ci figure l'inscription : "Lieutenant Wurche, R.I. 138, mort pour la patrie, le 23.8.1915". Enfin, sur la croix, j'ai accroché une couronne tressée de cent fleurs aux couleurs éclatantes ; pour la confectionner, ses hommes ont pillé tous les parterres des paysans lettons. Votre Ernst repose dans la plus belle tombe de soldat que je connaisse. Devant la tombe ouverte, j'ai récité un "Notre Père", dont les paroles se sont noyées dans mes larmes, et j'ai jeté les trois premières poignées de terre sur lui, ensuite, ce fut le tour de sa fidèle ordonnance, puis de tous les autres. Ensuite, j'ai fait fermer et décorer la tombe, comme je vous l'ai décrite. J'ai demandé à un dessinateur, que j'ai fait venir de ma propre compagnie, de réaliser pendant la cérémonie un petit dessin du modeste tumulus sous lequel repose notre héros. Je vous le ferai parvenir dès qu'il sera possible de faire ce genre d'envoi, avec une esquisse en forme de carte indiquant le lieu, de même que ses objets de valeur. Je demande à notre compagnie de vous faire parvenir, à votre adresse, ses affaires personnelles. Je dois cependant vous dire que de tels envois venus du front demandent souvent beaucoup de temps. Mais vous recevrez assez vite le dessin de sa tombe, du moins si Dieu me laisse la vie. Comme l'ordre de marche vient d'arriver par le téléphone de campagne, je dois partir au galop jusqu'à mon poste de garde et m'élancer, à la tête de ma compagnie, à la poursuite de l'ennemi qui recule. Nous allons emprunter le chemin qu'il a découvert en fidèle éclaireur avec sa patrouille au sacrifice de sa vie. Maintenant, nous nous terrons dans une ferme que les Russes bombardent au shrapnell et nous attendons les ordres de la division. Je profite de ce bref répit qui me reste, pour vous écrire ce message de deuil sur ces fiches de rapport (c'est

le seul papier que j'ai sur moi). Que Dieu donne à vos cœurs de parents une parcelle de la force et de la fierté de son âme héroïque ! Croyez-moi, donnez-lui ce dernier témoignage d'amour, en acceptant sa mort comme il en a été digne, et comme il l'aurait souhaité ! Que Dieu permette que ses frères et sœurs, à qui il vouait un grand amour fraternel, grandissent pareils à lui en fidélité, en bravoure, avec une âme aussi vaste et aussi profonde que la sienne ! Avec mes sentiments les plus respectueux. Dr. Walter Flex, Lieutenant de réserve.»

Dans une lettre à ses propres parents, le 29 août, il fait un récit plus concis de la mort de son camarade, mais exprime aussi d'autres sentiments, impossibles à dire au père et à la mère de Wurche, dans une première lettre de circonstance : *«Wurche est mort. Il est tombé lors d'une reconnaissance audacieuse, en commandant un poste de garde à Posiminicze sur les rives du Lac Simno. Moi, j'étais de garde à Zajle – à cinq kilomètres de là – et j'ai appris la nouvelle par le téléphone de campagne et je n'ai pu me rendre auprès de lui que le matin, car je ne pouvais pas abandonner mon poste. A cinq heures, notre bataillon devait reprendre la marche et je n'ai donc eu qu'une heure et demie pour le voir une dernière fois et le faire enterrer. J'ai dû, revolver au poing, forcer un paysan à atteler un équipage et à me conduire à travers champs à P. J'ai enterré ce fidèle compagnon entre deux tilleuls et j'ai placé entre ses mains une fleur de tournesol aussi haute qu'un homme, avant qu'on ne le descende dans la tombe. Ses derniers mots, avant de partir pour son poste de garde, ont été : «Flex, revenez donc encore me voir à P. !» Je lui ai répondu que moi aussi j'étais de garde. Mais je suis tout de même retourné à P. ! La mort de Wurche, je l'ai ressentie comme une deuxième mort de Petzlein, à qui il ressemblait beaucoup, par sa jeunesse, son idéalisme, sa pureté – lui aussi était Wandervogel ! – Mais cette douleur-là élargit aussi les*

horizons du cœur, qui refuse désormais de s'imposer des exigences [individuelles] et bat désormais au même rythme que celui du peuple. Sa montre fonctionnait encore, quand je la lui ai enlevée. Je la prends souvent dans le creux de la main et je sens cette douce et lente pulsation de vie, que ses propres mains ont insufflée. Ne croyez pas que je sois triste, j'ai désappris la tristesse. A côté de la volonté et du don de soi, il n'y a plus de place pour ce sentiment-là...»

Dans une lettre du 4 novembre 1915, adressée à son père seul, le ton est plus philosophique, plus dur aussi, comme si Walter Flex tentait d'épargner à sa mère, qu'il adorait, des récits qui auraient pu accroître son chagrin et son inquiétude : *«...Nous sommes tous devenus bien différents parce que nous avons vécu des moments que nul mot humain ne peut exprimer, nous sommes devenus plus riches, plus graves, et les souhaits que nous nous formulons dépassent le niveau purement personnel et se portent sur des choses qui se trouvent certes en nos propres cœurs mais s'élèvent quand même bien au-dessus de nous. Les désirs pressés, exprimant l'espoir de se revoir bientôt pendant assez longtemps, s'estompent pour faire place à des désirs tenaces, que nous cultivons en nous, auxquels nous préparons nos âmes, le désir d'arriver enfin à réaliser les objectifs que s'est donnée la patrie. C'est avec ce qui est arrivé ce matin que mon cœur s'est renforcé dans ce sens, avec beauté et gravité. Lors d'une patrouille, un homme de ma compagnie a reçu une balle dans l'articulation de la hanche, la blessure était très sérieuse. Avec quelques hommes munis d'une toile de tente, je suis sorti pour le ramener dans nos positions. Le pauvre gars était exposé aux vents du nord-est et à une neige mordante, complètement désemparé, et il perdait beaucoup de sang. Il appartenait à la réserve la plus récente qui était arrivée en septembre seulement. Je lui ai demandé : «Alors, mon*

garçon, vous souffrez beaucoup ?» – «Non, mon Lieutenant !», soupira-t-il en serrant les dents, «mais... mais... cela me fait enrager que le gars d'en face m'ait eu ainsi !» – «Quoi !», lui répondis-je, «quand on a fait son devoir aussi bien que vous, on a le droit de passer quelques bonnes semaines dans un beau lit tout blanc à l'hôpital de campagne allemand» – «Mais mon Lieutenant», me répondit ce brave garçon en avalant sa colère et en se raidissant, «je ne suis au front que depuis quelques semaines et je dois déjà partir !» Il a haleté brièvement et s'est mis à pleurer de colère, et les larmes coulaient sur son visage sale. Croyez-moi, une telle attitude est rare malgré les idées reçues qui nous évoquent l'impavide héroïsme de la multitude. Mais rien que le fait que cela arrive tout de même est une grande et belle chose, et ce courageux petit bonhomme mérite bien de s'en sortir... Nos hommes endurent des privations, des souffrances et des peines indescriptibles, mais seul a de la valeur et du poids ce qu'ils font et supportent volontairement, en faisant fièrement et en toute conscience le don de leurs propres personnes...»

En décembre 1915, Walter Flex écrit deux lettres qui précisent encore sa vision de la vie, comme "pont entre deux mondes", thématique essentielle de *Der Wanderer zwischen beiden Welten*. La première de ces lettres date du 16 décembre, est adressée aux parents de Wurche et a été rédigée lors d'une permission à Eisenach : *«...J'ai oublié de vous dire quelque chose. Votre Ernst avait souvent l'habitude de dire, quand nous parlions de nos soldats morts au combat : «La plus belle chose que l'on puisse dire sur la mort en héros, c'est ce qu'a dit un Pasteur quand son propre fils est tombé : «Quoi qu'il ait pu réaliser dans sa vie, il n'aurait jamais pu atteindre quelque chose d'aussi haut.» Cette vision, si belle et si sublime, que cultivait votre cher fils, doit avoir le pouvoir de vous réconforter, vous aussi.»*

La seconde date du 25 décembre, est adressée à un ami et nous révèle les premières intentions de l'auteur, d'écrire le livre qui le rendra immortel : «*Enfants, nous avions chacun une branche à nous sur l'arbre de Noël, où brûlait une bougie que nous réétoffions sans cesse jalousement à l'aide de la cire qui coulait, afin qu'elle soit la dernière à brûler. Hier soir, lorsque je regardais scintiller notre petit arbre russe dans mon abri souterrain gelé, chaque petite bougie semblait avoir un nom. J'étais aux côtés de beaucoup d'êtres que j'avais aimés, et quand la dernière bougie s'est éteinte, j'étais assis dans un cercle formé de beaucoup de morts. Petzlein était près de moi, ainsi qu'un ami, Ernst Wurche, que j'ai connu et perdu à la guerre et que j'ai enterré près de Posiminisze. Dans les moments où les morts sont si proches de moi, je me sens bien, et seule la compagnie des vivants m'apparaît étroite. Fidèle, tu m'écris si souvent ; ne sois pas fâché si je t'écris plus rarement ; je ne suis pas moins cordial à l'égard du seul vivant qui me reste. Mais la compagnie des morts fait que l'on devient plus tranquille et que l'on se contente de penser aux uns et aux autres. Les quelques mots que l'on jette sur le papier semblent si pauvres et si démunis à côtés des relations si vivantes que l'on peut entretenir dans nos rêves et nos souvenirs... La plupart des gens ne valent pas grand'chose ; si nos pensées s'occupent trop de cette multitude, ne fût-ce que par colère et par rejet, nos souvenirs ne sont plus qu'un fatras hétéroclite. Il ne faut pas que cela soit ainsi. Le divin est dans l'homme comme l'oiseau niche dans une haie d'épines, il ne faut qu'écouter son chant et ne pas regarder les épines. Les yeux, les oreilles et les lèvres doivent se fermer devant toutes les petites mesquineries, laideurs et misères, et l'âme toute entière doit se consacrer aux moments, aux choses et aux personnes qui nous révèlent le beau : voilà tout l'art de la vie. Ernst Wurche, que j'ai évoqué dans quelques-unes des lettres que je t'ai écrites, avait*

une manière si fine, si exemplaire, de passer à côté de toutes ces laideurs humaines, il en riait et récitait son petit vers de Goethe favori : "Voyageur, c'est contre cette misère-là que tu veux t'insurger ? Tourbillon, étron séché, laisse le virevolter, se pulvériser !" L'immense fatigue physique et nerveuse est passée, dès que nous avons repris la guerre de mouvement ; je suis sur le point d'écrire mes souvenirs d'Ernst Wurche et toutes mes expériences de la guerre deviendront ainsi le vécu de cet homme tout de beauté et de richesse d'âme...»

A Mazuti, le 11 mars 1916, Walter Flex écrit à sa correspondante Fine Hüls, jeune femme du mouvement *Wandervogel,* une lettre dans laquelle sont précisées ses intentions de consacrer un livre à Ernst Wurche : *«Je me suis mis depuis plusieurs semaines à un travail, auquel je consacre mes meilleurs instants et qui résumera mes souvenirs d'un ami tué au combat. Lui aussi était un Wandervogel et je puis dire déjà que mon travail fera ressortir de la manière la plus vivante qui soit l'esprit du Wandervogel, sublime et illuminant, tel qu'il m'est apparu chez ce garçon. Car c'est cet esprit-là dont l'Allemagne aura besoin dans l'avenir. Moi même, je n'ai jamais été Wandervogel, mais mon jeune frère l'était, et j'ai habité pendant de longs mois le même abri souterrain avec l'autre [Wandervogel que j'ai connu], le mort sur qui je vais écrire [mon livre]...»*

Le 14 mars 1916, toujours à Mazuti, Walter Flex écrit à son frère et précise plus nettement encore ses intentions quant au livre qu'il prépare et rédige sur la figure sublime du *Wandervogel* Ernst Wurche. Outre des réflexions philosophiques intenses, simples, essentielles pour entrevoir la première mouture de son ouvrage en gestation, la lettre révèle qu'il a toujours caché à ses parents, et surtout à sa mère, les vraies horreurs du quotidien de la guerre, horreurs qu'il

accepte avec un remarquable et admirable stoïcisme, parce, comme toute souffrance, ou toute maladie, elle construit la personnalité : «...*Plus cette guerre durera, plus elle prendra des formes destructrices, et il serait effronté de calculer et de songer à mener sa petite mission dans ce grand jeu, tout en espérant échapper à la mort. En disant cela, je ne cherche pas à te faire peur – bien sûr, ne montre pas cette lettre à nos parents – mais je veux tout simplement te signaler des évidences que tout officier d'infanterie te confirmera et qui, personnellement, ne m'inquiètent pas le moins du monde, sauf quand je pense à notre maison. Mon grand ami Ernst Wurche m'a un jour dit à peu près ce qui suit : «Si [nous savons que] le sens et le but de la vie humaine sont de parvenir au-delà de la forme humaine, alors nous avons déjà accompli notre part dans le [grand processus] de la Vie, et quelle que soit la fin qui nous advienne aujourd'hui ou demain, nous savons davantage que le centenaire ou le sage. Personne n'a jamais vu tomber autant de masques, de coquilles vides, vu autant de bassesse, de lâcheté, de faiblesse, d'égoïsme, de vanité, vu autant de dignité et de noblesse d'âme silencieuse que nous. Nous n'avons plus grand'chose à exiger de la vie : elle nous a davantage révélé qu'à d'autres, et au-delà de cela il n'y a pas d'exigence humaine [à formuler] ; attendons calmement, ce que la vie va nous demander. Si elle nous demande tout, alors qu'elle nous a tout de même déjà tout donné, les factures s'équilibrent.» Ces paroles proviennent de la dernière conversation tranquille que j'ai eue avec Wurche ; elles ne me quittent plus, elles sont si vraies, un profane resté en dehors de cette guerre peut à peine les comprendre et les sentir, mais ce n'est pas une phrase creuse que je t'écris quand je te dis qu'en ce qui concerne ma personne, je suis totalement serein. Mais peut-être qu'une tâche t'attend, surtout à l'égard de maman, dont je ne peux guère mesurer l'ampleur. Nous devons être capables de parler de*

cela en adultes et en toute sérénité, sans nous émouvoir. Je pense que tu dois te préparer et t'armer à l'avance pour affronter cette tâche, si elle t'échoit. Savoir comment tu la mèneras à bien, est ton affaire...»

Sa philosophie éthique se précise encore plus nettement dans une lettre du 28 avril 1917 à Fine Hüls : «*Je me suis porté volontaire avec quelques camarades, parmi lesquels un vieux major, un type formidable, pour le front de l'Ouest. C'est pénible quand je pense à ma mère qui ne le sait pas encore. Pour le reste, vous connaissez ma pensée. Il ne suffit pas de poser des exigences d'ordre éthique, il faut les accomplir, pour leur donner vie. Goût de l'aventure et idéalisme ont souvent été confondus au début de cette guerre, et l'idéalisme inflexible, refusant toute concession, où seul compte le salut présent et futur de notre peuple, est devenu rare... Vous m'écrivez : «Toutes sortes de soucis me troublent l'âme, quand je pense à vous». Très chère madame, il n'y a aucune raison de se soucier. Ce souci ne serait fondé que si j'avais enfreint, en renonçant à mon engagement, le principe de cette unité d'action et de pensée, pour des raisons de cœur. En mon for intérieur, je suis tout autant volontaire de guerre qu'au premier jour. Je ne le suis pas et je ne l'étais pas, comme beaucoup le croient, par fanatisme nationaliste, mais par fanatisme éthique. Ce sont des exigences éthiques, et non pas des exigences nationales, que je mets en avant et que je défends. Ce que j'ai écrit sur l'«éternité du peuple allemand» et sur la mission rédemptrice de la Germanité dans et pour le monde, n'a rien à voir avec l'égoïsme national, mais relève d'une foi éthique, qui pourra même se réaliser dans la défaite ou, comme Ernst Wurche l'aurait dit, dans la mort héroïque au combat de tout un peuple. Je n'ai jamais été le poète du parti pangermaniste, comme on le croit un peu partout, et j'avoue que ma pensée politique n'est pas trop claire, qu'elle*

n'a jamais hésité ni réfléchi outre mesure sur les nécessités de la politique intérieure et extérieure. Je m'en suis toujours tenu à une pensée claire et limitée : je crois, en effet, que l'évolution de l'humanité a atteint sa forme la plus parfaite, pour l'individu comme pour son évolution intérieure, dans le peuple, et que le patriotisme pan-humanitaire représente une dissolution, qui libère une nouvelle fois l'égoïsme personnel, normalement bridé par l'amour porté au peuple, et fait revenir l'humanité entière à l'égoïsme dans sa forme la plus crue... Voici ce que je crois : l'esprit allemand en août 1914, et après, a atteint un degré d'élévation inouï, comme chez aucun peuple auparavant. Heureux celui qui a pu atteindre ce sommet et n'a plus eu besoin d'en redescendre. Les descendants de notre peuple et des autres peuples verront la trace de ce déluge voulu par Dieu, au-dessus d'eux, le long des rives vers lesquelles ils s'avanceront. Voilà donc ce que je crois, voilà ma fierté et ma joie, qui m'arrachent à tous les soucis personnels.»

A partir de mars 1915, Flex a donc servi continuellement sur le front russe, avec un repos de quelques mois au ministère de la guerre en 1917, où il participera à la rédaction d'une histoire officielle de la guerre en cours. Il a toujours refusé les nominations au département de la presse, qu'on lui a souvent proposées, préférant servir au feu. C'est à la fin de 1916 que paraît *Der Wanderer zwischen beiden Welten,* chez Beck. En deux ans, 250.000 exemplaires seront vendus (en 1940, le chiffre sera de 682.000 exemplaires). Walter Flex a donc eu le bonheur de connaître le succès de son livre et la joie de recevoir un courrier très abondant de soldats et d'officiers du front, qui lui disaient avoir trouvé dans ce texte consolation, force et sérénité. En décembre 1916, Walter Flex part en permission à Eisenach chez ses parents, avec, dans son sac, une nouvelle pièce de théâtre,

Die schwimmende Insel (L'Ile flottante), à thématique mythologique. Elle sera jouée peu avant Noël au théâtre de la ville. Mais cette version originale n'est demeurée qu'un premier jet et n'a jamais été retravaillée. Walter Flex se jette alors corps et âme dans la rédaction d'un nouvel ouvrage, *Wolf Eschenlohr,* qui restera à l'état de fragment. Il se porte volontaire pour le Front de l'Ouest, mais sa demande est rejetée. Il continuera donc le combat contre les Russes, avec un répit à l'état-major à Berlin, où on lui demande de rédiger un rapport précis sur l'offensive russe du printemps 1916 («Die russische Frühjahrsoffensive 1916»), qui figurera dans un ouvrage collectif édité par l'armée et paraîtra aussi sous forme de livre après sa mort. A Berlin, il fait la connaissance d'une jeune femme du *Wandervogel,* Fine Hüls, à qui il enverra des lettres poignantes, révélant clairement ses positions. Fine Hüls était une collaboratrice de la *Tägliche Rundschau,* et avait fait mettre en musique certains poèmes de Walter Flex pour les cercles berlinois du *Wandervogel.* Le 6 juillet 1917, il reçoit la Croix de Fer de première classe. Fin août 1917, il rejoint son Régiment dans le "Baltikum". Il participe au franchissement de la Duna et à la prise de Riga. Ensuite, sa compagnie est envoyée sur l'île d'Oesel, face aux côtes lettones et estoniennes. Mais l'obsession de la mort demeure, malgré cette progression fulgurante des armées du Kaiser qui contraste avec le piétinement à l'Ouest. Il écrit à Fine Hüls : *« De tous mes camarades qui sont partis à l'Ouest il y a quelques mois, un seul est encore en vie. Parmi eux, il y avait quelques hommes formidables, avec qui j'aurais aimé partir. Je les revois encore dans la gare, qui me font signe du train qui partait. «Dommage que vous ne puissiez venir avec nous !», me criait Erichson, un Mecklembourgeois, qui formait avec Wurche et moi un trio de chefs de peloton de la 9e Compagnie devant Augustov[o]. Maintenant il est enterré en face de Verdun. S'il avait su que*

nous aurions pris Tarnopol et Riga peu après, il serait sûrement resté avec nous. Où serais-je si mon engagement de l'époque n'avait pas été refusé ? Est le hasard ou le destin ? Je suis toujours reconnaissant de conserver cette égalité d'âme, qui n'a jamais été sérieusement ébranlée. Non pas que j'aie le sentiment d'être différent des autres ou supérieurs à eux, mais j'ai la conviction tranquille et intérieure que tout ce qui peut m'arriver est une parcelle de l'évolution de la vie, sur laquelle la mort n'a nulle emprise...»

Le 15 octobre 1917, le jour où cette lettre arrive à Berlin, une balle mortelle atteint Walter Flex sur l'île d'Oesel. Plusieurs lettres existent, qui témoignent de sa mort, ainsi qu'un rapport rédigé par la Général von Hutier, commandeur du Régiment. Voici comment Konrad Flex résume l'ensemble de ces récits et rapports dans son introduction aux œuvres complètes de son frère : *«Dans la cour du domaine de Peudehof, près du village de Leval, s'était retranché un fort parti de Russes avec leurs chariots à bagages. Le représentant du corps des officiers, Weschkalnitz, est allé de l'avant et a demandé aux Russes de se rendre. Un officier russe lui a mis la main sur l'épaule et lui a dit : «Non, vous êtes mon prisonnier». Weschkalnitz a fait un bond en arrière et a cherché à s'abriter derrière un rocher, tandis que les Russes ouvraient le feu sur lui. C'est alors que Flex a sauté sur un cheval cosaque qui n'était plus monté, a sorti son épée du fourreau et s'est élancé vers l'ennemi. W. lui a crié : «Mon Lieutenant, ils ne veulent pas se rendre !» Au même moment, plusieurs balles ont été tirées. L'une d'elles a sectionné l'index de la main droite du cavalier qui avançait et puis s'est logée dans le corps. Walter Flex est tombé de cheval et a crié à W., qu'il devait prendre le commandement de la compagnie. Un homme du Landsturm allemand (= équivalent de la Territoriale française) s'est*

élancé furieux, pour massacrer à coups de crosse le tireur russe, mais mon frère lui a dit : «Laisse-le, lui aussi n'a fait que son devoir». Immédiatement, les Russes ont abandonné le combat et déposé les armes. Le blessé a été amené par ses hommes dans une petite maison le long d'un chemin, où un sous-officier du service sanitaire lui a prodigué les premiers soins. Sa première question a été de s'enquérir de la situation à la suite de cet engagement. La réponse l'a satisfait et il s'est affaissé. Dans le château du domaine de Peudehof, les Russes avaient installé un hôpital de campagne, qui venait de tomber aux mains des Allemands. Le blessé y a été transporté sur un chariot et pansé par les médecins russes. Peu après, un médecin militaire allemand est arrivé à son chevet, après s'être concerté avec ses collègues russes, il a jugé qu'une opération était exclue, car le blessé avait perdu trop de sang et était trop affaibli. La balle avait traversé le ventre et manifestement touché des organes vitaux. A Zimmer, sa fidèle ordonnance, mon frère a dicté la carte suivante : «Chers parents, j'ai dicté cette carte, parce que je suis légèrement blessé à l'index de la main droite. Autrement tout va très bien. Ne vous faites aucun souci. Salutations chaleureuses. Votre Walter». Lorsque Zimmer lui a demandé s'il devait écrire comme mon frère avait l'habitude de le faire «A Monsieur le professeur et Madame Flex», il a dit en souriant : «Non, Zimmer, n'écrivez cette fois que "Professeur Flex", pour que ma mère ne soit pas effrayée.» Pendant la nuit, Zimmer est venu plusieurs fois au chevet de son lieutenant et l'a toujours trouvé apaisé, les yeux fermés. Lorsqu'il lui a demandé s'il avait mal, Walter Flex a répondu par la négative, mais lui a parlé de difficultés au niveau du cœur. Le matin du jour suivant, il a reçu la visite du pasteur de la Division, von Lutzki, qui, à sa grande joie, lui a apporté le salut du Régiment. Comme le blessé était fort affaibli, von Lutzki n'a pu rester que quelques instants. Il a demandé s'il

devait saluer le Régiment pour lui, et mon frère a répondu : «Bien sûr que oui ! Excusez-moi de ne pas vous le dire moi-même, mais avec tout ça, je me sens tout de même un peu perturbé.» Le pasteur von Lutzki voulait revenir l'après-midi. Lorsque mon frère, pour prendre congé de lui, a lancé un «Au revoir», il a remarqué un geste chez le prêtre et a ajouté sur un ton mi-plaisant mi-interrogateur : «Quoi qu'il en soit, nous nous reverrons tout de même, n'est-ce pas ?» Son état de faiblesse s'est alors rapidement amplifié. Beaucoup voulaient rendre une visite au blessé, mais personne n'y a été autorisé. Walter Flex est mort au début de l'après-midi du 16 octobre. Le jour de sa mort correspondait au jour de l'anniversaire de son frère Otto, qui l'avait précédé dans la mort du soldat. Le corps de Walter a été ensuite amené dans un petit pavillon du parc. Normalement, le régiment entier aurait dû prendre part aux obsèques, mais, le soir même, il a reçu l'ordre d'aller de l'avant. Ainsi, seuls neuf hommes de sa chère compagnie ont pu rester, pour lui faire une dernière escorte, accompagnés par quelques médecins militaires allemands. L'enterrement a eu lieu dans le cimetière du village de Peude, à dix minutes de là. Sa tombe se trouve juste en face du caveau de la famille von Aderkas, à qui appartenait le domaine avant qu'il ne soit exproprié. Il y a quelques semaines, je me suis rendu à Peude. La croix de bois, érigée par nos soldats, s'est décomposée depuis et a été remplacée par une autre, payée par des fonds récoltés dans les cercles baltes. Sur un petit socle de granit, se dresse, fine et élégante, une croix de fer forgé peinte en blanc, pourvue d'une plaque de laiton portant le nom et les dates de naissance et de décès du défunt. Cette croix est provisoire, mais elle a été dressée par des cœurs fidèles et des bonnes volontés. C'est une croix de soldat comme des milliers d'autres et je l'aime telle qu'elle est, comme je l'ai vue pour la première fois ce jour-là, tôt dans la matinée. C'est pourquoi je pense qu'elle

peut rester quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se décompose à son tour et qu'elle soit remplacée par une pierre tombale définitive. Le cimetière de Peude est tout encombré de gros arbres, un peu négligé, ce qui le rend d'autant plus pittoresque».

Au moment de sa mort, paraît un recueil de poèmes sur ses expériences de guerre, *Im Felde zwischen Nacht und Tag,* qui, la même année a connu vingt-et-une éditions. Walter Flex a pu lire et corriger les épreuves mais n'a jamais vu son livre. Les droits d'auteur devaient revenir à une fondation créée en faveur des orphelins de guerre.

Sa nouvelle de guerre, *Wolf Eschenlohr,* est restée inachevée. Le 23 août 1917, il avait envoyé le premier chapitre à son éditeur. Le manuscrit du second se trouvait dans un porte-cartes, qu'il a eu le temps de remettre à son ordonnance, en lui demandant d'y veiller tout particulièrement. Zimmer expédia tout à la famille. Ce manuscrit, un cahier noir et d'autres papiers ont été transpercés par la balle fatale. Konrad Flex écrit : *«Le livre aurait dû décrire les expériences de guerre du poète, les expériences extérieures et intérieures, dans une intrigue purement fictive. L'auteur voulait prendre position face aux nombreuses questions, notamment de natures religieuse et éthique, que la guerre avait éveillées en lui. Il voulait aussi y traiter de la question sociale et de l'opposition entre les classes (...)»*

Le noyau de la vision poétique de Flex, qui est aussi une vision de l'homme et de la mission qu'il a à accomplir sur la Terre, constitue une réflexion intense, soumise constamment au contrôle du vécu, sur le rapport entre l'individu et la société (ou la communauté ; le poète Flex n'opère pas de distinction entre les deux concepts comme les sociologues).

Dans ses pièces de théâtre, le social est la condition existentielle qui permettra à l'individu de vivre en adéquation avec ses propres canons éthiques. L'individu qui croit pouvoir s'élever au-dessus des conditions sociales, qui croit détenir un savoir supérieur ou mener *seul* une mission sublime, d'essence métaphysique ou divine, ou qui s'isole en déployant seul une éthique pure de tout contact avec le réel, est irrémédiablement condamné à l'échec.

Libre de tout engagement politique, Walter Flex n'introduit aucun ferment idéologique dans sa poésie, ses drames et sa prose. De même, jamais, ni dans ses poèmes ni dans ses récits ni dans ses fictions ni dans les lettres qu'il adressait à ses parents, ses frères et ses amis, il n'écrit un seul mot désobligeant envers l'ennemi français ou russe. Pour lui, le peuple (*Volk*) est mis en équation avec l'ethos : car ce Volk est le cadre spatio-temporel où, lui, Allemand, où l'autre, Russe ou Français, doit stoïquement, sans fléchir, incarner l'éthique du service à la communauté, devant les tourments et les souffrances de la guerre, qui est la tragédie portée au pinacle, l'*örlog* de l'Edda, le chaos déchaîné qui reste finalement le fond-de-monde auquel nous sommes livrés, de par notre *conditio humana.* On est sur Terre pour servir et pour souffrir, non pour recevoir ou pour jouir. Ainsi, Walter Flex touche à l'essentiel et garde un cœur pur, limpide : des souffrances qu'il endure, avec ses millions de camarades du front, il n'attend aucune récompense, aucune promotion, ni même aucune victoire. La guerre est l'occasion, pour lui, de vivre pleinement la condition humaine.

Der Wanderer zwischen beiden Welten est un monument à son ami Ernst Wurche, un jeune officier issu des *Wandervögel,* le mouvement de jeunesse idéaliste né sous l'impulsion de Karl Fischer, à Steglitz, dans la banlieue de

Berlin en 1896. Wurche avait étudié la théologie, participé à ce mouvement de jeunesse en quête du "Graal" au moment où la société se vidait de toute éthique sous les coups de l'industrialisme, de la consommation, de la publicité, des plaisirs frivoles et commercialisables. Wurche incarnait l'intégrité, la pureté des idéaux, une grâce forte et virile, une dignité sereine, la *Gelassenheit :* bref, toutes les qualités du mouvement *Wandervogel.* Si Flex, plus âgé que Wurche, hérite encore de l'ancienne notion prussienne du service, plus âpre, plus militaire, plus politique, plus ancrée dans une histoire institutionnelle précise, le jeune officier issu des *Wandervögel,* développe un idéalisme au-delà de ces circonstances historiques spécifiquement prussiennes, donc un idéalisme plus pur, visant, en fait, à dompter les tensions et les contradictions multiples qui traversaient la nation allemande. Les clivages entre confessions religieuses et idéologies politiques, entre intérêts divergents et opposés, doivent disparaître au profit d'une synthèse nouvelle, qui ne sera pas bruyamment nationaliste, mais rigoureusement et sereinement éthique. La germanité nouvelle, rêvée autour des feux de camp du *Wandervogel* puis des bivouacs de l'armée impériale en campagne, serait une synthèse entre la foi du Christ, la sagesse vitaliste de Goethe et l'idéal de la surhumanité nietzschéenne. Cet homme nouveau, ce nouveau Germain stoïque et serein, calme et maître de soi, devra avoir le sens du sacrifice suprême, sans poses et sans coups de gueule. Son sacrifice, sa mort au combat, comme celle de Wurche qui, en ce sens, est exemplaire, n'est pas une perte irréparable, ne réclame pas vengeance : elle est une consécration religieuse, un accès au sacré. Comme la Passion du Christ. Dans cette perspective qui reste absolument chrétienne, et plutôt de facture évangélique-luthérienne, Flex écrit, dans *Nachtgedanken : «La guerre est l'un des dévoilements les plus sacrés et les plus importants, par lequel Dieu répand de la lumière*

dans notre vie. La mort et le sacrifice des meilleurs de notre peuple ne sont qu'une répétition, voulue par Dieu, du miracle le plus profond de la vie qu'ait jamais connu la Terre, c'est-à-dire de la souffrance vicariale de Jésus Christ.»

De cette vision de la vie et de la mort, de la souffrance et du don de soi, doit découler une pédagogie nationale, dont le dessein premier est d'insuffler une vigueur morale de telle ampleur, que le peuple qui la pratique échappe à la mort. La véritable vie du moi se situe dans le don au toi. Il y a dès lors primauté de l'éthique sur le national et sur le social (qui offrent chacun un contenant à la pratique de l'éthique). Le social n'est rien en soi mais est tout pour l'individu, parce qu'il lui présente toutes les facettes de ce Protée qu'est le toi, et lui offre donc la possibilité d'être altruiste. Dès les dernières années de son *Gymnasium,* Walter Flex a élaboré sa philosophie du service et de l'altruisme, où se mêlent, dans une synthèse sans doute assez maladroite, le vieil idéal prussien du service et une sorte de social-darwinisme coopératif ; jeune lycéen il écrit : *«J'ai trouvé l'ancienne montagne magnétique, vers laquelle convergent tous les efforts humains : c'est le groupe, la patrie.»* C'est la vie en groupe qui donne son sens à l'individu : *«La volonté vise un but, et ce but, c'est la durée. Or le moi n'a pas de durée. La durée, c'est la famille, c'est la patrie.»* Mais l'égoïsme est une force indéniable parmi les multiples mobiles humains. L'individu, par le truchement des institutions nationales, du cadre nationalitaire, du *Volk* organisé en Etat, sublime ses pulsions égoïstes naturelles et les hisse à un niveau plus élevé, celui du service à la collectivité. Cette vision éthique et politique peut être considérée comme l'expression simplifiée d'un hégélianisme nationaliste, encore fort teinté des premiers écrits romantiques de Hegel, avant qu'il ne s'insurge contre les simplismes des "teutomanes". Le *Volk* est, dans cette optique, le

fondement à partir duquel se déploie une éthique, une morale, une *Sittlichkeit* unique, non interchangeable, non transmissible à d'autres *Völker.* Par le truchement du droit, des institutions politiques et de l'Etat, cette *Sittlichkeit* peut s'ancrer dans les esprits et créer de véritables "organismes politiques", lesquels postulent qu'il y ait identité entre les gouvernants et les gouvernés, que les uns commes les autres participent de la même *Sittlichkeit,* dérivée du même humus, c'est-à-dire de la même substance populaire, du même *Volk.* La *Sittlichkeit* politique de facture hégélo-nationale s'oppose ainsi, comme le constate le philosophe italien Domenico Losurdo à la suite d'une enquête minutieuse, au strict individualisme kantien et aux sentimentalismes irrationalistes et mystiques, qualifiés de "criticismes stériles". La *Sittlichkeit* n'a rien à voir avec la *Schwärmerei* (= l'enthousiasme) romantique, refuse les "évasions consolatrices". Elle se déploie dans un cadre politique, dans un cadre national, dans une éthique du service, au-delà des intérêts personnels et des idéologies qui leur servent de justifications. Si Flex n'a jamais rien écrit de systématique sur ses options politiques, il est évident qu'il a vécu tout compénétré de cet hégélianisme implicite du monde protestant allemand.

Walter Flex propose ainsi un idéal de l'accomplissement de soi par la négation de soi, un dépassement de l'égoïsme personnel. Notre vie sur terre ne constitue nullement un but en soi, mais n'est seulement qu'une parcelle infime de notre être éternel, qui nous pousse graduellement, par la lente action du temps, vers le divin. Les souffrances que nous affrontons, et que les soldats de la première guerre mondiale affrontent, rendent les forts plus forts et les faibles plus faibles. En ce sens, la guerre est révélatrice : elle montre les créatures de Dieu telles qu'elles sont vraiment, sans fard, sans masque.

La germaniste Irmela von der Lühe écrit, dans une étude consacrée à Flex : *«Les valeurs spirituelles, vis-à-vis desquelles il se sent obligé et responsable, sont simples et droites. L'étudiant en théologie Ernst Wurche lit Goethe et, dans les tranchées, il apprend encore des poèmes par cœur, il lit aussi les aphorismes poético-philosophiques du Zarathoustra de Nietzsche, trimbale ce livre partout avec lui, et il ne cesse d'en citer des passages ainsi que de l'édition de campagne du Nouveau Testament. Ce qu'il cite (...) il le cite sans crispation intellectuelle. La beauté de l'art, l'idéal du combat pour le bien et contre le mal, et la prière comme requête pour obtenir la force et la bravoure du soldat : voilà les valeurs qui remplissent la bibliothèque du soldat Ernst Wurche. Y transparaît surtout son christianisme guerrier. Le Dieu d'Ernst Wurche est un ennemi des faibles, il porte lui aussi l'épée, qui brille pure et claire dans le soleil...»*

Symbole de l'homme parfait, de cet homme nouveau que doit imposer la pédagogie populaire et nationale souhaitée par Walter Flex (et par Fine Hüls dans ses écrits d'hommage au poète dans la presse du *Wandervogel,* après la guerre), Ernst Wurche traverse deux mondes, le monde terrestre et le monde du divin, qui fusionnent dans l'intensité brève et incandescente de l'assaut ou dans la mort héroïque. En France, Pierre Drieu La Rochelle écrira des pages aussi sublimes sur l'assaut dans *La comédie de Charleroi.*

Dans les poésies de Flex – et dans sa philosophie implicite de la vie que l'on rencontre très souvent dans sa prose –, se dégage une sorte de proximité avec la nature, de volonté de fusion avec la cosmicité, proche à maints égards des pensées asiatiques. Observateur français critique, proche de l'*Action Française,* Maurice Muret, écrit dans *La Revue universelle,* en août 1921, que l'anti-asiatisme bruyant

– violent et très agressif lors de la Guerre des Boxers – de Guillaume II, vitupérant sans discontinuité contre le "péril jaune", a fait place à une "asiatomanie" anti-occidentale parce qu'anti-rationaliste et, partant, anti-française et anti-anglaise. Le néo-orientalisme allemand est, aux yeux des critiques germanophobes et antisémites français, dont Muret, une sorte de néo-rousseauisme, véhiculé par les cercles et les publications de la *Freideutsche Jugend* et par des philosophes comme Rudolf Pannwitz (très critique à l'égard des formes militaristes du nationalisme et de l'impérialisme allemands) ou Martin Buber (traducteur des *Discours et similitudes* du sage taoïste chinois Tchouang tseu). Muret insiste également, pour appuyer sa thèse de l'"asiatisme" des Allemands, sur le succès que connaissait, dans l'Allemagne vaincue, l'auteur indien Rabindranath Tagore, qui condamnait l'Angleterre, se montrait indulgent pour le Reich battu et définissait les nations occidentales comme celles de l'"égoïsme organisé" où triomphait la "mécanisation sans idéal". Tagore, avec le langage des traditions védique et bouddhique pluri-millénaires, tentait de prouver que le bouddhisme ne prêchait nullement l'anéantissement de soi-même, mais l'éternisation de soi-même, non seulement par l'abolition de la personnalité mais aussi et surtout par son ascension dans le spirituel. Ce sera Henri Massis, dans un texte célèbre de 1925, *Défense de l'Occident*, qui donnera une forme et un argumentaire définitif à cette critique occidentale de l'asiatisme de la pensée allemande. On peut tracer à l'évidence un parallèle avec Flex, même si celui-ci n'a aucune référence orientale. Sans oublier de dire quand on aborde ce contexte, que cette "asiatomanie" que Muret et les germanophobes antisémites de la place de Paris dans les années 20 attribuent à un ressentiment allemand devant la défaite et le Traité de Versailles, est en fait beaucoup plus ancienne et remonte à Schopenhauer.

Celui-ci avait annoncé la fin de l'euro-centrisme en philosophie et un retour à la philosophie indienne. Cette reconnaissance de la pertinence des philosophies extra-européennes ne s'accompagne pourtant pas, chez Schopenhauer, d'une fébrilité de converti, d'une "désertion de l'Europe". En réhabilitant la pensée indienne, Schopenhauer et ses émules parmi les philosophes allemands du début du siècle réintroduisent dans le discours philosophique des linéaments aussi importants que l'idée du malheur structurel et incontournable, inhérent à la vie humaine et animale, l'égalité en rang du règne animal et humain, un principe de réalité non intellectuel, etc. Car, dans cette perspective, l'unité fondamentale de toute chose et de toute vie ne peut se saisir que par une mystique. La mystique, en effet, saisit la réalité au-delà de tout disible et de tout pensable. C'est la réalité d'avant le langage (donc d'avant tous les travestissements, les calculs anthropocentriques, les dérivatifs qu'il induit), la réalité non cognitive, laquelle se borne à "se montrer", se dévoiler. Le langage et les concepts abstraits, tout comme les conventions sociales dénoncées par le *Wandervogel* ou les idéologies des groupes politiques conventionnels de droite et de gauche, masquent le réel, masquent la prolixité féconde et ubiquitaire de l'indicible et de l'impensable, de l'incommensurable.

Flex opte, dans le contexte de cette postérité schopenhauerienne où il est finalement inconscient de l'héritage de Schopenhauer, pour une contemplation de la nature, source d'inspiration spirituelle du poète. En effet, toute son œuvre poétique est imprégnée de notations révélatrices du sentiment d'intime participation à l'organicité du monde. Au-delà des raisons "hégéliennes" que nous évoquons par ailleurs, au-delà des héritages luthériens de sa famille, Flex fait usage d'une terminologie extra-philosophique, faisant implicitement et inconsciemment référence à un "socle"

préexistant à tout concept abstrait, à toute religiosité plaquée sur le tronc germanique et européen, c'est-à-dire, schopenhaueriennement parlant, à cette réalité d'avant le langage, d'avant tout disible et tout pensable... La reconnaissance, toute naturelle, parfois joyeuse et confiante, acceptante, de ce socle est la nouveauté religieuse et métaphysique apportée par l'*homo novus* germanique, à la fois "goethéen, chrétien et nietzschéen", en guerre contre le "vieux monde" occidental. Ce naturalisme spiritualisé ou cette spiritualité naturelle justifient l'engagement allemand dans le premier conflit mondial. L'*homo novus,* assez proche de l'"ange" de Rilke, n'apporte pas aux hommes, humains trop humains, une idéologie rationnellement construite ou des principes intangibles ou des concepts juridiques ou des préceptes moraux qu'il s'agit de défendre comme les fondements immuables, – soustraits à toutes les vicissitudes de la vie –, d'une civilisation avancée sur la ligne du "progrès" mais appelle à préserver une certaine forme d'être contre cette modernité mercantile et ce matérialisme démocratique défendus par l'Entente. Cette forme d'être, c'est finalement l'homme pleinement relié au cosmos.

De Schopenhauer à Keyserling puis à Hauer, la pensée allemande a effectivement redécouvert l'hindouisme et le bouddhisme. Elle y voit une forme particulière de la sensibilité indo-européenne, orientale certes, mais préservée finalement de l'influence chrétienne. La rencontre est d'autant plus profondément ressentie qu'elle croise et confirme l'intuition romantique qui ne cesse de se développer depuis la fin du XVIIIe contre l'esprit des Lumières.

Les poèmes de Flex rendent compte de cette rupture. Les invocations au soleil de gloire, aux corps libres, au sang lumineux, à la terre fraîche, aux forêts du Septentrion,

parlent avec émotion de la fusion sensuelle au mystère du monde. Le choix du Pélerin-migrateur, dans le titre, associé à l'Oie Sauvage, comme leitmotiv, renvoie à un folklore dont l'origine, en Europe du Nord, se perd dans la nuit des temps : *«Symbole d'une très ancienne sagesse, la messagère qui unit le ciel et la terre [...], l'oie ou le cygne sauvage, qui parcourent le continent d'un bout à l'autre, symbolisent l'âme transmigrant de vie en vie [...], spirale mystique symbolisant la difficile pérégrination de l'âme vers le centre, le sanctuaire intérieur et caché, où elle rencontrera son Etre essentiel, la permanence de son impermanence, ce qui [...] ressemble à l'itinéraire intérieur accompli en zazen.»* (Jacques Brosse, *Zen et Occident*, Albin Michel, Paris, 1992)

Dans les poèmes de Flex, on ne compte plus les allusions aux tournesols, aux fleurs de soleil associées à l'éclat de l'or apollinien :

"Es deckt des Sonnenjünglings Brust
Als Sonnenwappen des Blütenbrust
Der gold'nen Blumenlanze".

[Il couvre la poitrine de cet homme jeune et solaire, comme des armoiries solaires orneraient un buste en pleine croissance, comme une lance de fleurs toute dorée...]

Image du porteur de lumière :

"Als Fackel trägt er in weißer Hand
Eine goldene Sonnenblume."

[Dans sa main blanche, il porte comme un flambeau une fleur de tournesol dorée]

Ou encore :

"Glüh', Sonne, Sonne glühe !
Die Welt braucht soviel Glanz !"

[Resplendis, ô Soleil, ô Soleil, resplendis !
Le monde a bien besoin d'autant d'éclat !]

La mort elle-même devient expérience vivante, rupture sans abandon, intensification du lien spirituel et attachement charnel à la glèbe habitée. L'évocation du coup sur la nuque lors du rappel intense de l'absent correspond précisément à l'expérience décrite par Carlos Castaneda lors de circonstances similaires. L'énigme du monde n'est plus simple champ de spéculations dialectiques (de l'aristotélo-thomisme au pur formalisme teinté d'hégélianisme) mais domaine de réalisation tangible de sa propre nature (le *Gnôthi seauton* apollinien). Soit un recours à l'extra-philosophique, comme le réclamait Schopenhauer dans un certain désordre et une certaine confusion, mais en demeurant au niveau du sublime. Nous touchons là à la Voie du Guerrier telle que l'a pratiquée aussi bien l'Inde que le Japon ou l'Amérique précolombienne (*cf.* Bernard Dubant, *La Voie du Guerrier*, Ed. de la Maisnie, Paris, 1981).

Autre signe : le culte de l'épée :

"Das Schwert, so oft beschaut mit Lust
Glüht still in eig'nem Glanze".

[L'épée, si souvent contemplée avec désir, repose, tranquille, dans son propre éclat]

On songe à la réponse du chef alain auquel un prélat chrétien, à l'époque de la grande migration des peuples, consécutive à l'assaut des Huns et l'effondrement des structures romaines, demandait quel était son dieu, l'Alain planta son épée dans une motte : «Voilà mon dieu.» L'épée est indissociable de la lumière de la torche :

"Dann bricht er mit Fackel und Schwert hervor
Und leuchtet durch der Ewigkeit Tor."

[Alors, il s'élance avec flambeau et épée et illumine le chemin qui passe par la porte de l'éternité].

Vient la synthèse, dans cette description poétique de Wurche mort, dans sa tombe, une fleur de tournesol entre les mains :

"Drin schläft ein Jüngling mit Fackel und Schwert
Unter des Kreuzes Pfosten".

[Là (dans cette tombe) dort un homme jeune, avec flambeau et épée, sous la croix].

Nous sommes proches finalement de cette tradition christo-païenne de la littérature médiévale courtoise ; le Graal n'est pas loin dans ces deux vers évoquant l'ami *Wandervogel :*

"Er war ein Hüter, getreu und rein,
Des Feuers auf Deutschlands Herde".

[Il était un gardien, fidèle et pur, du feu qui brûle en l'âtre de la Terre Thioise].

Flex nous offre finalement une synthèse de paganisme viril, – au sens de *vir,* l'homme accompli – et de compassion bouddhique.

Der Wanderer zwischen beiden Welten, les lettres et les poèmes de guerre de Walter Flex sont avant toute chose une réflexion intense sur la mort. Le mystère de la mort tourmente puis fascine Walter Flex. Sa lettre, où il évoque les bougies du sapin de Noël de son abri sur le front russe et le "cercle des morts" où siègent Petzlein et Wurche, nous indique bien que leur troupe est la troupe des purs, celle des saints artisans qui «tirent l'acier du roc de nos âmes et le mettent à jour». La mort arrache les meilleurs soldats à la terre et les envoie dans son "royaume élyséen". Ce sont bien les meilleurs qui ne reviennent pas, car ils sont appelés à incarner pour toujours, pour les siècles des siècles, l'idéal éthique ; leur pureté et leur intangibilité en font des exemples immortels pour le peuple. Le Royaume des Morts, dans la vision de Flex,

est le Royaume des vrais Vivants, il est comme l'idéal face aux imperfections du réel. Ces vrais Vivants, ces Purs, échappent aux viles petites passions des humains, englués dans leurs égoïsmes non sublimés. Mais s'ils sont exemples, et s'ils demeurent, dans la vision de Flex, haut dans l'empyrée des modèles impassables, ils sont aussi réfugiés, retournés, dans un sein maternel et tellurique. Leur tombe froide et l'image de la douceur du sein maternel fusionnent dans la poèsie et l'imaginaire passionnés du poète : car ces Morts, ces Purs, voyagent de leur empyrée sublime et idéale aux mystérieuses profondeurs fécondes de la terre, où ils rencontrent et illuminent ceux qui attendent encore leur naissance. Ils placent en eux la semence de leur excellence. Afin que le peuple puisse, plus tard, engranger une nouvelle moisson de héros. Significatif à cet égard est le poème *Chor der deutschen Toten in Polen,* où le poète prédit un grand avenir au peuple polonais, parce que, dans sa terre, demeure pour l'éternité une vaste cohorte de héros allemands, qui communiqueront leur excellence aux fils et aux filles de Pologne.

Der Wanderer zwischen beiden Welten a été le bréviaire de toute une génération. Il a redonné confiance et procuré consolation aux Allemands vaincus, après novembre 1918. Il a été un livre important. Qui a marqué le siècle, au même titre que les souvenirs de guerre d'Ernst Jünger *(Orages d'acier, Le Boqueteau 125)* ou *A l'Ouest, rien de nouveau* du pacifiste Erich Maria Remarque, très éloigné des valeurs des nationalistes, et aussi, finalement, de l'éthique hégélienne de la vieille Prusse. Il reste un immense travail de comparaison à faire sur l'impact philosophico-idéologique de la Grande Guerre et sur les innombrables écrits qu'elle a suscités. On a pu dire, dans notre insouciance, dans notre volonté de faire du passé table rase, dans notre course suicidaire à la consommation, que la Grande Guerre appartient définitivement au

passé, qu'elle n'a plus rien à nous communiquer, qu'elle est la preuve la plus manifeste de la folie des hommes. Ces opinions ont peut-être leur logique, recèlent sans doute quelque pertinence positiviste, il n'empêche que sur le plan littéraire, elle a suscité des monuments éternels de la littérature universelle, elle a provoqué d'indicibles souffrances à des millions d'hommes, elle a porté au pinacle les affres de notre déréliction terrestre, les a démultipliés de manière exponentielle. Mais cette déréliction est un fait de monde incontournable. On n'échappe pas, on n'échappera jamais à la douleur en dépit des vœux pieux des intellectuels, des rêveurs, des eudémonistes de tous poils qui tentent de vendre leur camelote inessentielle. On n'abolira pas la mort qui obsédait Walter Flex et Ernst Wurche. Elle demeure, pour nous tous, au bout du chemin. Il faut l'assumer. En nous rapportant les paroles d'un tout jeune théologien jeté dans la guerre, en les immortalisant, en forgeant les mots simples qui ont touché et marqué durablement les combattants et tout son peuple, Walter Flex nous oblige à regarder ce destin en face, sans aucune grandiloquence – car il abominait la grandiloquence –, avec des mots d'une sublime simplicité, où le cœur garde la toute première place, où jamais l'immense tendresse du poète et du fils, de l'ami et du pédagogue n'est absente. Car l'œuvre de Flex est aussi une grande leçon de tendresse, surtout quand elle jaillit du pire carnage guerrier de ce siècle. Walter Flex, et par son intermédiaire, Ernst Wurche, et derrière Ernst Wurche, les jeunes idéalistes du *Wandervogel,* demeurés inconnus, dormant au fond d'une tombe à Langemarck ou ailleurs, nous ont légué un bréviaire, un livre de stoïcisme, à ranger dans nos bibliothèques à côté de Sénèque, de Marc-Aurèle et de l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis.*

Robert Steuckers
Forest, janvier-avril 1995

SOURCES

- Nicola COSPITO, *I Wandervögel. La gioventú tedesca da Gugliemo II al Nazionalsocialismo,* editrice il corallo, Padova, 1984
- Walter FLEX, *Gesammelte Werke,* 2 vol., Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, s.d. (Introduction de Konrad Flex)
- Walter FLEX, *Für dich, mein Vaterland. Ein Auswahl aus den Kriegsbriefen,* C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1939
- Walter FLEX, *Der Wanderer zwischen beiden Welten. Ein Kriegserlebnis,* Orion-Heimreiter-Verlag, Heusenstamm, 1978 (postface de Martin Flex)
- Michael GOLLBACH, *Die Wiederkehr des Weltkrieges in der Literatur. Zu den Frontromanen der späteren Zwanziger Jahre,* Scriptor Verlag, Kronberg/Ts., 1978
- Hermann HELLER, *Hegel und der nationale Machtstaatsgedanke in Deutschland. Ein Beitrag zur politischen Geistesgeschichte,* Aalen, Otto Zeller Verlagsbuchhandlung, 1963
-Ernst KELLER, *Nationalismus und Literatur. Langemarck. Weimar. Stalingrad,* Francke Verlag, Bern/München, 1970
- Hellmuth LANGENBUCHER, *Die deutsche Gegenwartsdichtung. Eine Einführung in das volkhafte Schrifttum unserer Zeit,* Junker u. Dünnhaupt Verlag, Berlin, 1940
- Walter LAQUEUR, *Die deutsche Jugendbewegung. Eine historische Studie,* Verlag Wissenschaft und Politik/Berend von Nottbeck, Köln, 1978
- Eric J. LEED, *Terra di nessuno. Esperienza bellica e identità personale nella prima guerra mondiale,* Il Mulino, Bologna, 1985
- Robert LEGROS, *Le jeune Hegel et la naissance de la pensée romantique,* Ousia, Bruxelles, 1980
- Domenico LOSURDO, *Hegel. Questione nazionale. Restaurazione. Presupposti e sviluppi di una battaglia politica,* Università degli studi di Urbino, Urbino, 1983
- Irmela von der LÜHE, «Der Wanderer zwischen beiden Welten von Walter Flex», in Marianne Weil (Hrsg.), *Wehrwolf und Biene Maja. Der deutsche Bücherschrank zwischen den Kriegen,* Verlag Ästhetik und Kommunikation/Edition Mythos, Berlin, 1986
- Reinhard MARGREITER, «Die achtfache Wurzel der Aktualität Schopenhauers», in Wolfgang SCHIRMACHER (Hrsg.), *Schopenhauers Aktualität. Ein Philosoph wird neu gelesen,* Passagen Verlag, Wien, 1988. A propos de ce livre, lire en français : Robert STEUCKERS, «Un ouvrage collectif sur Schopenhauer ou

huit raisons de le relire», in *Orientations*, n°11, juillet-août 1989
- Henri MASSIS, *L'Occident et son destin,* Grasset, Paris, 1956 (ce volume reprend in extenso le texte «Défense de l'Occident» de 1925)
- Arno MULOT, *Der Soldat in der deutschen Dichtung unserer Zeit*, J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart, 1938
- Maurice MURET, «La pensée allemande et l'Orient», in *La Revue Universelle,* Tome VI, n°10, 15 août 1921
- Rita THALMANN, *Protestantisme et nationalisme en Allemagne (de 1900 à 1945),* Librairie Klincksieck, 1976
- Michel TODA, *Henri Massis, un témoin de la droite intellectuelle,* La Table Ronde, Paris, 1987

(*) Moine germano-néerlandais, né à Kempten en 1379 ou en 1380 et décédé à Agnietenberg près de Zwolle en 1471, auteur de cette *Imitation de Jésus-Christ* qui influença considérablement la pratique quotidienne du christianisme catholique jusqu'en ce siècle, probablement plus que les quatre évangiles ! Thomas à Kempis met davantage l'accent sur l'ascétisme que sur la mystique et demande à ses lecteurs de pratiquer une austérité modérée, non extrême, nouant ainsi avec un leitmotiv à la fois hellénique et nordique : celui de la mesure. Mais l'essentiel de cet ouvrage, écrit dans un contexte religieux particulier, celui des Frères de la Vie Commune, dévoués à l'éducation des plus démunis et à la charité. Le sens du service y est très présent. Le texte réclame l'engagement personnel total au profit d'autrui. Dans une perspective politique, et non plus simplement religieuse, cet engagement pourrait être étendu à la Cité entière. Le parallèle que l'on pourrait tracer entre l'*Imitation de Jésus-Christ* et *Der Wanderer zwischen beiden Welten,* c'est que les deux ouvrages, l'un religieux, l'autre laïc et militaire, sont des bréviaires anti-individualistes qui ont façonné en profondeur des générations ; pendant des siècles pour l'œuvre majeure de Thomas à Kempis ; pendant deux à trois décennies pour celle de Flex.

PRÉSENTATION

"N'êtes-vous pas *Wandervogel* ?" demande Walter Flex à ce jeune soldat, qu'il ne connaît pas encore bien, dans le train qui les emmène de la Lorraine à Posen.

Nous n'avons pas traduit ce terme. Pourtant, il revient bien souvent dans le courant de ce récit, il en est même l'âme.

Que représenterait, pour un lecteur français, la traduction mot-à-mot : "oiseau migrateur" ?

Certes, *wandern* et *migrare* se correspondent bien dans leur sens premier de "aller ailleurs", mais ils ne retrouvent bien leur antique parenté sémantique que dans cette désignation d'oiseaux, et dans deux verbes explicites "*ein/auswandern* = immigrer/émigrer".

Par ailleurs, le verbe "migrer" n'existe pas, l'allemand fait à *wandern* une place de choix.

Wandern, c'est la première façon de "voyager". On va à pied, au temps où le cheval est l'apanage du noble, le mulet

où l'âne, celui de l'homme d'église de haut rang. Le compagnon accumulant le savoir indispensable pour devenir Maître, *wandert*, il va de ville en ville, de pays en pays. Le compagnon français "fait son tour de France". Au temps de la diligence et de la malle-poste, Goethe *wandert* vers l'Italie. Les romantiques obéissent à leur *Wanderlust*, à leur *Wandertrieb*, à leur "désir d'aller ailleurs", à leur "instinct qui les pousse ailleurs", à "l'invitation au voyage", reflet de leur nostalgie philosophique d'un univers autre que ce bas monde de l'apparence. Et ce pénible alignement de formules mal frappées trahit l'absence en français d'un correspondant spécifique ! En nos temps modernes, le français "fait une promenade", "fait une excursion", "fait de l'alpinisme", "fait du camping"... L'allemand fait tout cela aussi, mais, en plus, il *wandert*. Un professeur français organise – un jour de congé, pour une classe avec laquelle il s'entend particulièrement bien ! – une "excursion", une "visite" d'un musée ou d'un château. En Allemagne, la *Klassenwanderung* fait partie de l'emploi du temps sans date prescriptive. Un jour – en fonction des prescriptions météorologiques – il y a parfois des surprises, mais on les endosse avec bonne humeur car cela fait partie de l'esprit *Wanderer* ! – toute la classe, avec le maître et, bien souvent, sa famille, part pour la journée à pied ou à bicyclette. On emporte de quoi casser une croûte. On chemine en devisant, en chantant, par groupes qui se font et se refont sans cesse, on admire un paysage, on forme le cercle autour d'un arbre, d'une fleur, d'un vestige historique. Pendant les vacances, la *Wanderung* peut durer des jours et des semaines, comporter des trajets sur l'eau et à la nage. Il y a dans le *wandern*, une notion de groupe, de camaraderie – qui n'exclut pas les idylles, bien sûr... Sont-ce là, peut-être, mais sûrement des moindres, les "excroissances" auxquelles il est fait allusion dans la nouvelle ? – qui confère au *wandern* son sens profond de "fait en commun" voire de

"fait en communauté". On *wandert* en famille, en groupe d'amis, de jeunes, de vieux, de collègues, de camarades d'étude ou de travail.

En 1901, K. Fischer baptisa du nom de *Wandervögel* un groupe d'élèves qu'il emmenait faire des *Wanderungen.* Doit-on cette sorte d'officialisation à un besoin de s'affirmer comme partisans de la nature en face d'un matérialisme croissant, de l'industrialisation poussée à l'extrême? Toujours est-il que cette initiative eut grand succès et que d'autres groupes se constituèrent sous le même nom. Le mouvement prit une ampleur considérable jusqu'à donner naissance à la *Jugendbewegung* qui couvrit toute l'Allemagne. Fatalement, des scissions se produisirent, chaque groupe ayant ses tendances spécifiques, voire politiques. En commun resta la *Wanderung* assortie de retour à la "jeunesse naturelle" avec chants et danses populaires, activités culturelles, et même des manifestations de grande envergure, telle la "Fête de la jeunesse" en 1913 sur le Mont Meissner, situé près de Witzenhausen, entre les rivières Werra et Fulda.

Tous ces groupes furent supprimés en octobre 1933.

Au lecteur le soin de découvrir les qualités du *Wandervogel* modèle auquel Walter Flex élève ici un monument très émouvant.

Les "oiseaux migrateurs", les oies sauvages, volent vers un univers meilleur que celui qu'elles quittent. Leur pèlerinage les mène perpétuellement d'un univers à l'autre.

Pour le *Wandervogel* Ernst Wurche – et pour son ami Flex – il en va de même. Un pèlerinage perpétuel les mène

de ce qui est là à ce qui doit ou devrait être. "Devenir mûr et rester pur." Ainsi résume Ernst Wurche le message de haute valeur morale dont sa vie et sa mort – celle-ci n'étant que partie constituante de celle-là – doivent-être l'exemple éducateur destiné à l'humanité toute entière.

Lieutenant, il apprend à ses hommes à vivre avec droiture et pureté. Allemand, il se bat pour apprendre à l'humanité droiture et pureté. En d'autres temps, il eût été digne d'être le maître du Graal !

*

C'est sur la poésie qu'est fondée
la sécurité des trônes.
Gneisenau.

Une de ces tempêtes annonciatrices du printemps parcourait, une nuit, les forêts de la Lorraine française mutilées par la guerre, où des mois de grêle d'acier avaient marqué, déchiqueté chaque tronc. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, j'étais, comme tant de nuits déjà auparavant, affecté à un poste d'écoute, allongé par terre dans la clairière labourée par les obus, et mes yeux, brûlés par le vent, suivaient les lueurs vacillantes dans le clair-obscur de la nuit tumultueuse traversée, sans repos, par des projecteurs parcourant les tranchées allemandes et françaises. Le fracas de la tempête nocturne s'enflait, vague déferlante, en passant au-dessus de moi. Des voix étranges hantaient les soubresauts de l'air. Coupante, perçante, plaintive, une voix chantait et sifflait au-dessus de la pointe de mon casque et du canon de mon fusil, et, tout là-haut, au-dessus des corps d'armées ennemis terrés face à face, s'épiant dans l'ombre, des oies sauvages, poussant leur cri perçant comme une lame, émigraient vers le Nord.

Les éclairs mourants de la plénitude lumineuse dispensée par le passage des balles traçantes renouvelaient, sans relâche, leurs brusques attaques, sortant de l'ombre les grumeleux contours des silhouettes accroupies, qui, emmitouflées comme moi dans manteau ou toile de tente, collaient au sol, chaîne de guetteurs tapis dans des creux ou dans des crayères devant notre réseau de barbelés. Le cordon de sentinelles de notre régiment silésien allait du *Bois des Chevaliers* jusqu'au *Bois de Vérines*, et la migration spectrale de cette

armée d'oies sauvages passait au-dessus de nous tous. Sans distinguer au juste dans le noir l'agencement des lignes, j'écrivis sur un bout de papier quelques vers* :

Les oies sauvages, fendant la nuit de leur froufrou ailé,
Poussant leur cri aigu, émigrent vers le Nord.
Vagabondes, veillez : Vigilantes soyez !
Car, partout à l'entour, le monde n'est que mort.

Volez dans l'univers baigné des flots de nuit,
Escadrilles parties pour votre gris voyage.
Partout, éclair blafard et de guerre le cri.
De discorde, partout, les remous font ravage.

Portez loin vos froufrous, ailes de grise armée
Portez loin vos froufrous, portez-les vers le Nord.
Et quand vers le midi la mer vous franchirez,
Qui sait ce que de nous, alors, sera le sort !

Nous sommes, ainsi que vous, vêtus de gris atours.
Au nom de l'Empereur en avant nous marchons.
Si par malheur, hélas, nous marchons sans retour,
L'automne conclura : Amen ! Triste répons.

Pendant que j'écrivais cela dans le *Bois des Chevaliers*, de l'autre côté, dans le *Bois de Vérines*, un étudiant en théologie de vingt ans, comme moi, engagé volontaire pour la durée de la guerre, était à un poste d'écoute. Nous ne savions encore rien l'un de l'autre. Mais quand, des mois plus tard, il trouva ces vers dans les feuillets de mon journal de campagne, il se remémora nettement cette nuit-là et la migration de cette armée d'oies sauvages, qui passa au-dessus de

* Les poèmes et les chants cités dans le texte se trouvent réunis en fin d'ouvrage.

nos têtes. Nous l'avions, tous deux, suivie du même regard et de la même pensée. De plus, vint nous trouver, à la même heure, une estafette surgie de l'obscurité des tranchées situées derrière nous, nous apportant l'ordre d'avoir à nous présenter à minuit, en tenue de route, devant le bureau du régiment. Les sens épuisés, mais pourtant étonnament lucides, nous vîmes, en descendant, encore une fois la mélancolique beauté de ces pentes, de ces creux nus et gris, dont le sol crayeux prend, sous la lune, une étrangère pesanteur de mort, nous vîmes la solitude grise des cabanes de pierre démolies par les tirs et abandonnées...

Dans le bureau du régiment, nous apprîmes qu'à l'aube, en compagnie de vingt autres engagés volontaires, nous allions être dirigés vers l'Allemagne pour recevoir la formation d'officier dans le camp de Warthe à Posen.

Sur la pente raide de la rue du village, entre l'église mise en ruines par les obus, et le presbytère entouré de tombes militaires, notre petit peloton se présenta le lendemain à la première heure pour le rassemblement. En même temps que nous, un détachement de bouchers de métier, libérés de service pour être employés dans leur pays, devait quitter la place. Tandis que, rangés en bon ordre, devant le presbytère, nous attendions l'ordre de départ, voilà qu'un Chef de Bataillon s'avance vers nous en nous criant de loin : "Eh, les gars : C'est vous, les bouchers ? " Un chœur de voix, vexées ou amusées, répondit : "Non, mon Commandant. Nous sommes les aspirants". Pendant que le Chef de Bataillon, grommelant son dépit, passait devant nous pour courir après ses bouchers, le hasard voulut que mes yeux croisassent deux yeux gris clair d'une frappante beauté. Ils appartenaient à mon voisin de rang, ils étaient, à pleins bords, gaité rieuse. Nous nous regardâmes, nous rencontrant

dans la joie que procure l'innocent comique d'un de ces petits événements, dont notre existence d'engagés volontaires abondait. Quelle pureté dans les yeux de ce jeune homme ! pensai-je, et, au cours de l'appel fait par le secrétaire du régiment, je notai son nom. "Ernst Wurche." "Présent !" Eh bien, pensai-je, c'est une bien belle chose que toi et moi suivions le même chemin...

Quelques heures plus tard, notre petit peloton dévalait en direction de Vigneulles les pentes des côtes lorraines de Hâtonchatel, gorgées de flots de sang héroïquement versé. La forte déclivité de la pente et la fraîcheur de l'air pétillant de rosée et de soleil, sans qu'on le sache au juste, vous obligeait à rejeter la tête en arrière, et bientôt, tel un drapeau clair et joyeux claquant au vent au-dessus de la grise petite troupe, voleta un chant : *Allons : l'air est frais et pur ! Longue sieste entraîne rouille ! Par le plus ensoleillé des soleils, goûtons le ciel !* Combien de temps n'avait-on pas chanté cela ? Qui l'avait entonné ? Le jeune étudiant à mes côtés avait une voix aussi claire et pure que ses yeux. Avec qui chante ainsi, qu'il doit faire bon bavarder, pensais-je, pendant que dans la gaité de son chant libre de tout souci, vibrait la joie de la route, tout fraîchement éclose...

De plus en plus abrupte, la pente de la route nous poussait dans l'étendue de la plaine lorraine. Faisant un brusque coude, elle forçait, à mi-hauteur, le regard à se retourner soudain et à monter jusqu'à l'église de Hâtonchatel baignant dans les feux de l'aurore et les brumes du matin. De ses fioritures gothiques sourdait le jeune soleil en ruisseaux lumineux montant jusqu'aux maisons cassées entassées à l'entour, jusqu'au cimetière placé devant, murs gris que franchissait la vie fusant en touffes de fraîche verdure, poussant mille rameaux élancés scintillants de l'argent des lyciets et

des chatons gonflés de sève. Plus bas nous descendions, plus haut montait sur la vallée et les versants de vignes humides de rosée, en liesse dans la clarté montante du soleil, le trône de l'église ruinée de Hâtonchatel, citadelle de Dieu, aux pieds de laquelle les vallonnements de ce riche pays s'étalaient, tapis de prière pour des foules de pèlerins.

Peut-être n'eûssé-je pas vu tout cela sans ce camarade de vingt ans qui marchait à côté de moi. Il ne chantait plus, abîmé qu'il était dans sa contemplation et sa marche. Défi et humilité, la grâce du jeune homme étaient l'émail brillant qui rehaussait la tenue de ce corps aux lignes fermes, la vigoureuse finesse des membres, la fierté de la nuque, la beauté volontaire de la bouche et du menton. Son pas était souplesse, vigueur issue de soi, mue nonchalamment. C'était un pas que l'on appelle "marche", marche de quiétude, de fierté, et, dans les heures de danger, d'orgueil. L'allure de cet homme pouvait être jeu ou combat ou service divin, selon l'heure. Il était recueillement et joie. Cet homme élancé, beau, vêtu de sa tunique grise râpée, descendant en pèlerin les flancs de la montagne, la clarté de ses yeux gris débordant d'éclat et d'une nostalgie sûre de son objet, était Zarathustra descendant des hauteurs, ou bien le Pèlerin de Goethe. Le soleil jouait dans la fine poussière de craie que ses pieds et les nôtres soulevaient, et la lumineuse roche du chemin semblait, sous ses semelles, sonner...

Son allure était volonté et joie. Il sortait du passé pour pénétrer l'avenir, sortait des années d'apprentissage pour passer dans les années magistrales. Derrière lui sombraient les monts sur lesquels il avait, avec pioche et bêche, fortifié les positions, sombraient les forêts dont ses épaules, de grand cœur, avaient porté le lourd fardeau des troncs sur des trajets longs de plusieurs heures, sombraient les villages dont il

avait, avec pelle et racloir, tenu les chemins propres, sombraient les tranchées où, à toutes les heures du jour et de la nuit, il avait monté la garde, sombraient les trous et les cagnas où, tant de mois durant, il avait entretenu bonne camaraderie avec des artisans, des ouvriers d'usine, des ouvriers agricoles polonais. Il avait, six mois durant, porté la tunique grise sans macaron ni galon, et on ne lui avait fait grâce d'aucun service, ni des plus durs, ni des plus ingrats. Et voilà que, maintenant, il descendait des monts pour devenir un chef. Mais il ne se dépouillait pas du passé comme d'une tunique usée, il l'emportait avec lui comme un trésor secret. Il avait, six pénibles mois durant, servi pour le salut de l'âme de son peuple, dont tant parlent sans la connaître. A celui-là seul qui, résolu et modeste, partage toute la détresse, la misère de tant d'autres, partagea leurs joies et leurs périls, souffre la faim, la soif, le gel et l'insomnie, l'ordure et la vermine, le danger et le mal, à celui-là seul le peuple ouvre ses chambres secrètes, ses débarras comme ses trésors. Quiconque a parcouru ces chambres l'œil bien ouvert et plein de bonté, est bien appelé à prendre place parmi les chefs du peuple. Il "savait", dans sa tête et dans son cœur, le jeune engagé volontaire qui descendait les pentes des monts de Lorraine, pour devenir, dans son pays, un chef et un secours. C'est cela qui sonnait dans ses pas. Même si les hommes pouvaient en toutes choses mentir et feindre, le regard, la voix, l'allure de la force et de la pureté, ils n'arriveraient pas à les feindre ou à les contrefaire. Avec le jeune étudiant, je n'avais pas encore échangé une parole, mais le regard, la voix, l'allure du jeune homme étaient, pour moi, amis.

C'est dans le wagon de chemin de fer que nous entrâmes en conversation. Il était assis en face de moi et, après avoir fouillé dans son sac, il en tira une petite pile de livres fatigués ; un mince volume de Goethe, le *Zarathustra*

et une édition pour le front du Nouveau Testament. "Est-ce que tout cela s'est bien entendu ?" demandai-je. Il leva un œil clair et quelque peu combatif. Puis, il rit : "Dans les tranchées, toutes sortes d'esprits étrangers les uns aux autres ont bien été forcés d'être bons camarades. Avec les livres, il n'en va pas autrement qu'avec les hommes. Ils ont beau être différents, il leur suffit d'être forts et honnêtes et de savoir s'affirmer, cela donne la meilleure camaraderie". Je feuilletai, sans répondre, dans son recueil de poésies de Goethe. Un autre camarade nous lança un coup d'œil en disant : "Ce livre-là, je l'ai mis dans mon sac au moment du départ. Mais quand a-t-on eu ici en ligne le temps de lire ?" "Quand on n'a que peu de temps pour lire, dit le jeune étudiant, eh bien, il faut apprendre par cœur. J'ai, pendant cet hiver, appris soixante-dix poésies de Goethe. Et je pouvais les sortir quand je voulais". Dans la liberté et la légèreté de ses propos, nul désir de se mettre en valeur ou de jouer au maître d'école, mais naïveté et assurance parlant sans crainte même des choses essentielles de la vie intérieure, une naïveté et une assurance qui forçaient l'attention. Ses mots étaient aussi clairs que ses yeux, et à la fraîcheur, à la franchise de chacune de ses phrases, on pouvait reconnaître l'enfant de quel esprit on avait devant soi.

Les conversations dans le wagon tournaient autour des devoirs qu'apporterait le proche avenir. Nous allions au-devant d'une période d'apprentissage. Ce qu'il y avait à apprendre pendant ce bref délai, semblait à l'un beaucoup, à l'autre peu. "Pour être chef de section, il n'y a pas besoin d'être stratège, dit l'un de nous. Faire son service de lieutenant, c'est montrer à mourir à ses hommes. Quiconque est un vrai gars, n'a guère qu'à apprendre un peu de métier". Celui qui émettait cette opinion, le faisait en toute honnêteté, et il n'a pas attendu bien longtemps pour démontrer,

dans la zone russe de la Pologne, la véracité de ses dires, mais sa façon malhabile et emportée de proférer inopinément et souvent à contretemps de grandes phrases, lui valait souvent, en dépit de sa probité, de n'être que la cible d'innocentes plaisanteries. En cette circonstance aussi, ses mots tombèrent comme un pavé au milieu des bavardages. Quelques uns sourirent. Mais Ernst Wurche ramassa, d'un doigt léger, le pavé qui, dans sa main, devint cristal : "Faire son service de lieutenant, cela veut dire : montrer à ses hommes *à vivre*, dit-il. Il arrive un jour où montrer à mourir n'en est qu'un élément. Montrer à mourir, nombreux sont ceux qui savent le faire, et le *non dolet* par lequel la dame romaine montra à son couard de mari combien mourir est bon et facile, est affaire d'homme si, plus encore, d'officier, mais montrer à vivre, reste quand même plus beau et c'est plus difficile. *Vivre-ensemble* dans la tranchée fut pour nous, peut-être, la meilleure école, et personne ne deviendra sans doute un chef, qui ne le fut déjà là."

Aussitôt, s'éleva une discussion animée à propos de savoir s'il était facile ou difficile d'exercer quelque influence sur les idées et les sentiments de l'homme de troupe. Plus d'un parmi nous avait vu ses essais pour instruire et éduquer sombrer lamentablement, et n'avait été qu'un oiseau étranger perdu au sein du vol. Bien des propos échangés m'ont échappé, mais, de toutes façons, ils perdirent à bon droit tout relief en regard du petit fait vécu que le jeune étudiant raconta : "Les grands gars, dit-il avec un sourire, sont comme les enfants. Gronder et interdire n'avance pas à grand chose. Il faut qu'ils vous aiment. Un jeu auquel on ne prend pas une part active, ne peut pas être pour eux un vrai jeu. Quand on était à huit dans la cagna, il arrivait souvent qu'on cherchât à briller en surenchérissant avec des blagues ordurières. Pendant un petit moment, cela fournissait un

magnifique sujet de distraction. Mais il y en avait un là, un socialiste de Breslau, qui entretenait avec moi des rapports de bonne amitié, qui toujours remarquait le premier que je ne prenais pas part à leurs échanges. 'Ernst, mon vieux, est-ce que tu dors ?' demandait-il à chaque fois. Et nous savions tous les deux que son ironie n'était pas bien assurée sur son socle. Je me contentais de grogner : 'Fichez-moi la paix' ou quelque chose de ce genre. Ils savaient tous très bien dans quelles occasions je ne voulais rien avoir à faire avec eux, et cela ne leur plaisait pas. Et, le plus souvent, il n'y avait pas à attendre longtemps, l'un d'eux racontait une blague dont je riais comme tous. Et après cela, nous passions les heures les plus gaies du monde."

Il racontait cela tout simplement, éprouvant à nouveau la joie d'alors, touchant au fond du cœur au point qu'involontairement on sentait l'ascendant que, par sa nature, il avait sur les cœurs, qu'ils fussent grossiers ou délicats. Je comprenais tout-à-fait ses "grands gars" qui l'"aimaient" et pour qui rire sans lui était fade. Bien plus tard, dans les forêts devant Augustowo, il m'a, parfois, donné à lire des lettres provenant de ses vieux camarades, auxquels lui-même ne manquait pas d'écrire. Parmi ces lettres, il y en avait une de son socialiste de Breslau. Elle commençait par "Mon cher Lieutenant", et puis, venant assez inopinément parmi toutes sortes de nouvelles : "Depuis que vous êtes parti, nos conversations ne se sont pas améliorées. Bien des astuces ne vous feraient pas rire, et du coup elles ne nous feraient pas rire non plus." Il ne doit pas y avoir, en Allemagne, beaucoup d'officiers à qui on envoie de telles lettres...

Dans le wagon qui nous faisait traverser toute l'Allemagne de Metz à Posen, je passai de nombreuses heures en face de ce camarade si rapidement pris en amitié. Nous

riions et bavardions beaucoup. Chacune de ses paroles était l'expression d'une volonté pure, claire, concentrée. Mariant en lui la grâce d'un jeune garçon et la dignité d'un homme, il était absolument le jeune homme et, par la modestie et l'assurance de sa joie de vivre, il me rappelait avec une précision presque douloureuse mon plus jeune frère, tué en France dans les premiers jours de septembre. "N'êtes-vous pas un *Wandervogel*, Wurche ?" Question issue de mes pensées et comparaisons. Et tiens ! J'avais touché là à des choses de la vie qui lui tenaient le plus à cœur. Gloire et salut ne pouvaient fleurir pour l'avenir de l'Allemagne, qu'à partir de la mentalité du *Wandervogel*, et, quand je pense à lui, qui par sa pureté et sa lumière, incorporait cet esprit, je lui donne raison...

Les cinq ou six semaines au camp de Warthe n'avaient rien apporté à la nature du jeune homme, ni ne lui avaient rien ôté non plus. Rapidement, il devint successivement sergent, adjudant et lieutenant*. Il s'acquittait de ses tâches sans anicroche, avec assurance, quant aux contrariétés et mesquineries, que l'entraînement en période de paix provoque fatalement, il passait dessus avec superbe nonchalance. Une fois m'échappa, comme à d'autres, je ne sais plus à propos de qui ni de quoi, une parole de mauvaise humeur. Il glissa son bras dans le mien, et, me regardant avec cette sereine gaité qui forçait tous les cœurs, il tira de son Goethe cette citation :

Pèlerin, voulais-tu, en semblable détresse,
Vraiment te rebeller ?
Laisse donc tourbillon et sale sécheresse
Tourner et poudroyer !

---

* Au sens strict du terme, ce titre allemand correspond au grade de sous-lieutenant de l'armée française.

La chose en fut réglée. Nous prîmes le chemin dominical qui nous menait sur la berge de la Warthe, où nous parlions de rivières, de monts, de bois et de nuages...

Puis vint le moi de mai. Nous fûmes alors, pour la seconde fois, envoyés au front. Où au juste ? Aucun des quelques deux ou trois cents jeunes officiers n'en savait encore rien quand, précédés par la blancheur crue des faisceaux lumineux projetés par les phares de nos autos, nous filions vers le *Schlesischer Bahnhof* à Berlin. L'avenir n'était que secret et aventure, et, surgie de l'orient obscur, où s'enfonçaient, voraces, les projecteurs de notre train, montait, immense à l'horizon, l'ombre de Hindenburg...

Le train roulait sans s'arrêter par cette nuit de mai, comme s'il voulait ne trahir ni le trajet, ni la destination. Seul, de temps en temps, passait en flèche devant nos yeux, portant un nom de station, un écriteau éclairé par la lumière crue des lampes de la gare. On allait vers l'Est. L'ombre de Hindenburg se faisait de plus en plus grande. La fraîcheur bleutée des matinées de mai se leva au-dessus des lacs de Prusse Orientale. Allait-on en Courlande ? Allait-on en Pologne ? Chaque fois que nos suppositions se croisaient, Ernst Wurche s'obstinait à montrer sur la grande carte d'Etat-major, les régions marquées par le bleu le plus profond et le vert le plus lumineux. C'était le mois de mai qui, plein de lumière et d'amour, berçait de ses fantasmes le *Wandervogel*, lui tendant l'appât de ses grands lacs ensoleillés, de ses forêts ombreuses, de ses prairies humides de rosée.

Dans la gare d'une bourgade de Prusse Orientale, des filles rieuses nous tendirent, dans notre compartiment, des rafraîchissements et des fleurs. Quand le train se remit en marche, accompagné de signes d'adieu, d'exclamations et de

rires, un monsieur d'un certain âge dont le visage exprimait presque la colère, nous lança l'édition spéciale d'un journal. Nous l'attrapâmes au vol et lûmes : l'Italie avait déclaré la guerre à l'Autriche...

Cela faisait des jours déjà qu'on ne s'attendait pas à autre chose. Et, parmi nous, il y en avait pas mal qui, déjà à Berlin, avaient parié qu'on allait nous affecter sur le font d'Italie. Or, maintenant, la trahison italienne, relatée noir sur blanc, étalait à nos yeux toute la laideur d'une face grimaçante. Un instant, le silence régna, puis tombèrent des mots durs, forts, bruyants. L'un des plus jeunes d'entre nous, tout juste échappé de la classe de seconde, planta la feuille à la pointe de son épée, et, par la fenêtre, fit des signaux avec. La clarté de quelques bras féminins répondit à ces signaux avec gaité et exubérance. Le vieux monsieur de Prusse Orientale était immobile dans sa redingote noire, nous suivant d'un œil presque menaçant. La gare s'en fut, restant en arrière, les silhouettes sur le quai se ratatinèrent. Clarté de quelques taches diaprées avec, au milieu d'elles un trait noir... Puis, cela aussi disparut. Seule, la feuille étalait toute la mesure de la colère de ses caractères noirs sur la peluche rouge de notre compartiment. Les mains, l'une après l'autre, la ramassaient. Pour finir, un poing la froissa pour la jeter dans un coin. Depuis longtemps, les conversations avaient pris d'autres directions. Un jeune universitaire berlinois qui avait pris part, avec les régiments de jeunes, à la bataille des Flandres, racontait l'enfer vécu à Ypres.

Mon regard tomba, par hasard, sur Ernst Wurche. Il était assis, silencieux, dans son coin, mais la joyeuse clarté de ses yeux jouait à qui mieux mieux avec le soleil de mai sur les pages d'un livre ouvert sur ses genoux. C'était son Nouveau Testament. "Ernst, mon vieux, est-ce que tu dors ?" lui lançai-

je, taquin, puisqu'il dédaignait de se mêler à nos conversations. Il leva sur moi un regard de plénitude et de cordialité. Puis, d'un mouvement vif et joyeux, il avança vers moi le petit volume noir, tapotant du doigt une série de lignes :

"Celui qui a porté en même temps que moi la main au plat, c'est lui qui me trahira," lis-je. Je crus le comprendre : "C'est l'Italie ?" lui demandai-je. Il acquiesça d'un signe de tête et tapota du doigt un autre passage :

"Alors s'en alla l'un d'eux qui se nommait Judas Ischariote et dit : *Que voulez-vous me donner ?* Je vais vous le livrer..." Je l'approuvai de la tête, et il tourna rapidement quelques feuilles : "Et cela sera la fin". Son index reposait sur la pitoyable parole du traître : "J'ai mal agi en trahissant le sang innocent" ; et plus loin : "*Ils dirent : En quoi cela nous regarde-t-il ? C'est ton affaire !*"

Aucune trace de prosélytisme dans la franchise de son regard et dans la gaité de son geste. Etendue et plénitude était son âme, et l'esprit dans lequel il lisait ces passages de la Bible n'était, par sa clarté et sa force, nullement différent de celui dans lequel nous regardions, en partant vers le front français, l'arc-en-ciel lunaire dessiné sur le ciel de Dieu. Son christianisme était force et vie. Un éveil au sentiment religieux issu de la lâcheté, était à ses yeux chose lamentable. Un silencieux et cordial mépris l'animait à l'égard de la prolifération, aussi bien au front qu'à l'intérieur, du christianisme né de la peur et de la prière, fille de la panique, pratiquée par les poltrons. De ces gens-là, il dit une fois : "Ils essayent toujours d'introduire leurs cafouillages dans la volonté de Dieu. La volonté de Dieu n'est pas, pour eux, aussi sacrée que leur petite vie. On ne devrait jamais prier que pour demander la force. L'homme doit tendre la main vers la main de

Dieu, et non pas essayer d'arracher à cette main divine quelques sous." Son Dieu portait un glaive à la ceinture, et son Christ aussi devait porter un glaive de clarté, quand avec lui il marchait au combat. En cette heure, il voyait le tranchant de l'arme blanche voler contre l'allié félon. On en voyait le feu ardre dans ses yeux.

Le jeune officier admettait aussi peu qu'on touchât à sa foi, qu'à sa dragonne. Sa foi et son honneur ne faisaient qu'un. Plus tard, j'entendis une fois un camarade un peu plus âgé lâcher, en manière de plaisanterie, une inepte remarque sur ses études de théologie. Il le fixa de son œil lumineux, puis dit, tout de calme et d'amabilité : "La théologie est l'affaire de têtes délicates, non pas celle de soliveaux". Jamais il ne perdait son calme, même pas quand il se faisait brutal, et il pouvait être parfaitement brutal.

Peu à peu, notre destination devenait identifiable. Nous passâmes une nuit à Suwalki, et, le lendemain matin, feulant comme un tigre, notre train, qui ne comptait plus que peu de wagons, filait par les interminables forêts de sapins d'Augustowo, en direction du front. Une partie de la ligne était contrôlée par l'artillerie russe. En rase campagne, nous restâmes bloqués quelques heures durant, pendant qu'un peu plus en avant l'adversaire arrosait les rails de ses obus. Quelques cimes d'arbres s'écroulèrent comme subitement foudroyées. Une partie de la forêt brûlait, un rougeoiement criard et ardent traversait, vorace, les nuages de fumée dégagés par la combustion du bois et de la résine. Au bout d'un moment, l'artillerie ennemie se tut, et notre train se remit en marche. A une vitesse croissante, défilaient sapins et sable, sable et sapins. Tout à coup, tout le train fut ébranlé par la fracassante explosion d'un obus dont le vacarme des roues avait couvert le sifflement. Grincements dans le bois et

dans le fer. Quelques chocs, tels des coups de poing donnés dans le rembourrage rouge. Une vitre jaillit de son cadre en claquant comme un fouet. Le wagon donna fortement de la bande vers la droite, oscilla et s'arrêta. L'obus avait touché le remblai sous le train en marche, et avait, poing diabolique, éventré le sol sous les rails échauffés. Le train avait quitté les rails et s'inclinait dangereusement au-dessus du talus en pente raide. Le martèlement d'une mitrailleuse s'entendait au loin, d'où, sans doute, on avait observé à la lunette binoculaire le coup au but... Tac-ta-tac-tac-tac-ta-tac...

Ernst Wurche s'était précisément trouvé devant la fenêtre, en train de se raser. Juste au milieu d'un trait de rasoir, s'était produite la casse. Il leva légèrement la lame, pour se tenir de la main gauche au porte-bagages. Dans les compartiments voisins, on voyait les camarades, la plupart en bras de chemise, sauter des wagons vacillants. Pour ma part, j'avais reçu sur la tête une valise et un sac de linge qui m'avaient fait tomber sur le nez. Je me remis sur mes pieds. Le train était arrêté. Des yeux, je cherchai Wurche et ne pus m'empêcher de rire : il terminait proprement son trait de rasoir interrompu. Puis, il enleva la mousse de son visage et dit avec un calme parfait : "Bon, je crois que nous aussi, nous pouvons descendre". Personne au monde ne pouvait le faire se départir de son calme joyeux, et cela n'était pas son genre de se laisser expulser de chez le coiffeur par une panique, en ayant encore du savon sur la figure, quand on a encore le temps de l'essuyer. "Du calme", tel était l'un de ses mots favoris, il y voyait l'essence de la dignité humaine et virile, un halo de sereine et négligente assurance entourait toujours sa personne, et en lui, était autant de grâce humaine que de virile dignité.

La "descente", certes, offrait quelques difficultés. Toutes les portes donnant sur l'extérieur ou communiquant

avec les compartiments voisins, étaient bloquées, "Escaladons !" dit Wurche, et, grimpant par une fenêtre éclatée, il gagna l'extérieur. Je lançai à sa suite nos bagages, et suivis par le même chemin. Nous rangeâmes nos valises tout contre la pente abrupte du remblai, du côté opposé à l'ennemi, et nous nous allongeâmes à côté dans l'herbe et le soleil. Deux heures plus tard, arriva d'Augustowo un train de secours, qui nous amena, avec quelque retard, à destination. La Russie nous avait souhaité la bienvenue.

Au quartier général de la division, à Augustowo, nous fûmes répartis dans les régiments et, peu après dans une caserne russe, dans les compagnies. Je sus m'arranger les deux fois pour rester avec Wurche. Nous tombâmes tous deux dans un régiment alsacien d'infanterie, à la neuvième compagnie.

Nous dormîmes, cette nuit-là, dans la paille de la caserne russe, et, le lendemain matin, nous fûmes quatre à partir dans la belle nature du mois de mai pour gagner les tranchées de nos compagnies, qui étaient en position dans la forêt à deux ou trois heures de route.

Un bain matinal dans le "Lac blanc" conféra à toute cette journée un reflet de fraîcheur. Le chemin traversait sable et forêt de pins. Par endroits la lumière se frayait de larges passages dans les cimes vertes et parmi les fûts d'or rouge. Et puis, le vaste lac fut là, devant nous, la brume matinale, touchée par le soleil, le recouvrait de son écume. Les loriots jacassaient, les hirondelles filaient, fendant l'eau d'un bout d'aile, les plongeons disparaissaient devant nous, qui flânions, longeant le bord du lac. Le lointain, seul, envoyait à nos oreilles un grondement sourd, et, de temps à autre le crépitement régulier d'une mitrailleuse. "Tiens, des

pics-verts !" dit Wurche en riant, laissant les vagues de soleil et d'eau se refermer sur lui.

Puis, nous poursuivîmes, suivant le canal d'Augustowo et les prés de la Netta. La poussière grise de la route russe eut tôt fait de s'emparer de nos tuniques. Mais à côté du *Wandervogel* qui, avec casque, épée et guêtres de cuir, suivait les ornières du chemin sablonneux, marchait le mois de mai, foulant légèrement de ses pieds propres l'herbe humide de rosée, faisant fuser jusqu'à nous son rire de plus en plus argentin. Tantôt la muette Netta s'approchait tout près de notre chemin pour nous présenter le spectacle de ses ondes et les jongleries ensoleillées de ses moucherons, tantôt elle se dérobait à nouveau pour se cacher dans les cardamines des prés et sous le foisonnement de l'herbe. J'avais, pendant un bon moment, observé Wurche de côté. Finalement, je ne pus m'empêcher de rire : "Allons, voyons, avouez ! dis-je, il faut qu'encore une fois aujourd'hui, vous alliez dans l'eau." "Tout de suite", dit-il, et nous nous enfonçâmes loin dans les prés sur l'élasticité du sol marécageux, nous fîmes tomber nos vêtements poussiéreux, pour nous laisser dériver au gré de la fraîcheur des ondes.

Puis, nous passâmes un bon moment allongés dans l'herbe propre à nous sécher au vent et au soleil. Le *Wandervogel* fut le dernier à quitter l'eau. L'éveil du printemps était total, retentissant de soleil et de voix d'oiseaux. Le jeune être qui venait à nous, était ivre de printemps. La tête rejetée en arrière, il se laissait entièrement inonder par les flots du soleil de mai, immobile en eux, il était là, les bras allongés en toute liberté et les mains ouvertes. Ses lèvres s'ouvrirent à la ferveur des vers goethéens qui, libres et légers, s'envolaient de ses lèvres, comme s'il venait de trouver les mots éternels, le fleuve puissant qui, sous la poussée

du soleil, pénétrait dans son être pour en sourdre à nouveau, après avoir baigné son cœur et ses lèvres :

Dans le matin brillant,
Combien tout à l'entour me baigne ton ardeur,
Oh, printemps bien-aimé !
De l'amour les délices aux milliers de facettes
Approche de mon cœur
Le sentiment sacré
De ton feu éternel.
Oh ! infinie beauté,
Puissé-je te serrer
Dans ce bras !...

Encore trempé d'eau, reflétant de partout soleil et jeunesse, le jeune homme de vingt ans était là debout dans sa svelte pureté, et les paroles de Ganymède coulaient de ses lèvres, simples et belles, avec la lumière d'une nostalgie presque douloureuse. "Il ne manque qu'un peintre" dit l'un de nous. Je me taisais, en proie presque à la tristesse, sans pouvoir dire pourquoi. Notre *Wandervogel* laissa tomber négligemment ses bras et, faisant vivement quelques pas, regagna notre groupe. Nous secouâmes de nos mains les dernières gouttes d'eau pour prendre nos vêtements. Bientôt, marchait à nouveau à mes côtés l'ami dans sa tunique grise qui, étroite et seyante, enserrait sa haute stature flanquée de son épée. Le bord du casque épousait l'arrogance de son crâne volontaire et splendidement galbé, et, marchant ainsi à grands pas délibérés au-devant des forêts où grondait sourdement l'écho de tonnerres lointains, il avait l'air, frémissant de joie et de force, de prêter une oreille avide aux cliquetis futurs. "Celui que tu n'abandonneras pas, bon génie, opposera son chant au nuage de pluie, à la tempête de grêle". Si ces accents ne venaient pas sur ses lèvres, au moins sonnaient-ils

dans son pas. "Apte à danser, ainsi, certes, me plaît le jeune, mais aussi apte au maniement des armes." D'antiques formules proverbiales jaillissaient sur son chemin, telles de jeunes sources.

Pourquoi est-ce toute la beauté de la vie qui nous saisit, au lieu que ce soit nous qui la saisissions ? Hélas, de même que l'homme est poussière et redeviendra poussière, toute beauté est nostalgie et redevient nostalgie. Nous la poursuivons jusqu'à ce qu'elle devienne nostalgie.

Au cours des nuits d'hiver que nous avions passées dans les tranchées de Verdun, avait jailli, parfois, l'explosion d'un "Hourra !" tout le long de l'interminable front des tranchées, déferlement subit poursuivant son chemin comme un raz de marée. Ce "Hourra !" mourait dans le lointain, nous le suivions, nous autres engagés volontaires, et dans notre attention, il y avait rage et envie. C'était à l'Est que se déchaînaient ardeur, fougue et grandeur. Au-dessus de la Russie, planait toujours le rougeoiement ardent d'un nuage où tonnait le nom de Hindenbourg, tandis qu'à l'Ouest, notre lot n'était que guet, attente, garde et creusement de tombes, sans qu'en face nous puissions voir la mort qui, jour et nuit, frappait sournoisement dans nos rangs. A l'Est, nos colonnes d'assaut parcouraient monts et vaux, et nous, nous vivions terrés comme des taupes, criant des "Hourras !" en l'honneur de leurs victoires.

Quand nous arrivâmes sur le front de l'Est, les grands combats de la bataille de Masurie avaient, depuis longtemps, cédé la place à la paralysie de la guerre de position. Notre nouvelle compagnie était, depuis des semaines, terrée sur la lisière boisée d'une prairie marécageuse traversée par un ruisseau paresseux, la Kolnizanka, qui traversait sable et

marais pour aller lentement se jeter dans le lac Kolno. De l'autre côté de cette eau croupie, il y avait encore des prés, du sable et des bois, seules quelques lignes claires situées au-delà, révélaient l'endroit où l'ennemi se tenait, blotti derrière ses remparts de sable. Un barrage de barbelés longeait notre ligne de front, et, la nuit durant, circulait dans l'entrelacs des fils le courant électrique, alimenté depuis Augustowo par des câbles puissants. "Des fils !" grogna le lieutenant Wurche avec mépris quand, dans la nuit de mai qui suivit notre arrivée, nous passâmes pour la première fois notre compagnie en revue, et, ironique, il donna un coup de badine aux fils simples qui couvraient l'accès aux postes d'écoute. Et il passa la nuit à faire les cent pas le long des réseaux gris, comme un tigre prisonnier le long des barreaux de sa cage.

Nos secteurs étaient contigus et nous restâmes voisins, chefs de la deuxième et de la troisième section ou, comme il le disait, "veilleurs de nuit en chef de la compagnie de sécurité à l'Est". Les tranchées russes étaient à quelques centaines de mètres de distance, si bien que nous-mêmes pouvions nous déplacer librement en plein jour dans le bois situé derrière nos positions. L'artillerie russe semait bien, de temps en temps, shrapnells et obus sur nos tranchées, une fois même, un coup au but toucha ma cagna, juste au moment où j'ouvrais la porte, et en fit un amas de débris, mais cela passait toujours vite, comme une pluie de printemps, comme une giboulée ; le français avait beaucoup mieux compris ce jeu, et, dans l'ensemble, nous ne prenions pas "Yvan le Terrible", c'est ainsi qu'on appelait le russe parmi nous, très au sérieux. Nous avons appris, par la suite, à lui vouer quelque respect, mais, pour le moment, nous n'entendions pas qu'il troublât votre "villégiature dans les forêts d'Augustowo". Les myriades de moustiques, couvés par les

forêts et les marécages, nous importunaient plus que les russes derrière leurs barbelés.

Au crépuscule seulement, quand devenait blafard et terne le tapis fleuri, rouge, bleu, multicolore, fait de nielles, de myosotis, d'arums et d'œillets sauvages, étalé là devant nous sur le pré marécageux, l'aventure sortait alors de l'obscurité du bois d'en face, à la lumière des étoiles et des fusées éclairantes, comme un beau chevreuil, pour lancer un coup d'œil vers nous qui tendions l'oreille, debout au parapet de nos tranchées obscures. Toutes les nuits, notre compagnie fournissait une patrouille commandée par un officier, pour aller dans l'avant-terrain, et nous, les trois lieutenants, un Mecklembourgeois, un Silésien et un Thuringien, avions à nous répartir ce service. Parfois, nous sortions à deux avec nos hommes, quand nous pensions pouvoir faire une prise particulièrement bonne. Mais, généralement, il n'y en avait qu'un comme chef. Et on éprouvait un sentiment bizarre quand, l'oreille aux aguets, debout près du parapet, on entendait soudain devant nous pétarader dans le noir les fusils russes et allemands, ou exploser les grenades avec un craquement sourd. Attendre et se revoir en de telles heures, dont on ne parlait jamais, cela unit les hommes comme sont unis des arbres poussés les uns dans les autres. Certes, on n'échangeait guère de mots, et on en restait à une blague ou à une poignée de mains, quand l'autre partait ou revenait.

Comment voulez-vous que deux cœurs jeunes ne s'attachent pas intensément l'un à l'autre, en ces jours et en ces nuits de printemps pendant lesquelles grandit continuellement leur intimité commune avec la terre, l'air, l'eau, avec les douces heures de la nuit, avec la luminosité des heures, des journées en fleurs ? C'est en vagues de soleil légères que m'abordent, où que je sois, les souvenirs de notre premier

printemps de guerre dans les forêts d'Augustowo. La douce et jeune bonté qui vivait dans la lumière de deux yeux gris, qui sonnait dans la fraîcheur et la chaleur d'une voix humaine vivante, était la claire et vive lumière qui entrait par les fenêtres de mon âme, illuminant de soleil ce qui sentait le renfermé, animant de sa chaleur ce qui était froid et rempli d'ombre. Avec quelle netteté je perçois aujourd'hui et toujours, tendant l'oreille dans le passé, le pas rapide de l'ami. Je vois sa silhouette élancée, dégagée, franchir la porte de ma claire maisonnette en troncs de sapin, je vois une main jeune et vivante mettre des fleurs sous le petit portrait de mon jeune frère mort, avec la fraîcheur d'un geste venant du cœur mais trahissant, cependant, la pudeur de la jeunesse à dévoiler son cœur. Et souvent, j'ai l'impression que je peux retenir cette chère visite pour bavarder, pour parler de nos multiples expériences vécues dans la clarté de cette période, pendant laquelle même le sérieux de la guerre voulait se résoudre en jeu et en joie. Te souviens-tu, compagnon, combien mon premier prisonnier nous a fait rire ? Dans le ruisseau fangeux devant notre tranchée, où gisaient encore depuis la dernière attaque plus de trente cadavres russes, j'étais allé vers lui, au cours d'une patrouille nocturne, sans me douter de rien, pour prendre son fusil à ce supposé mort. Mais il n'était pas mort, c'était un gars de Moscou, leste et malin, faisant partie d'une patrouille russe qui, dans le noir, se sauvait devant nous. Sans le savoir, nous l'avions coupé de ses camarades, et il voulait encore nous échapper en s'accroupissant au milieu des morts et en s'immobilisant, comme eux, en position de tir. Quand je voulus saisir son fusil, il me coucha en joue, et d'effroi, je tombai presque à la renverse en voyant le mort diriger soudain son mousqueton sur moi. Je lui posai juste à temps encore mon petit pistolet Mauser sur le front, il jeta son arme et nous suivit au petit trot. Pour n'être pas le seul à avoir eu peur, je l'expédiai avec son fusil, sans auparavant frapper, dans la cagna du lieutenant

de la première compagnie, qui était, en toute insouciance, occupé à caresser la bouteille, mais le Mecklembourgeois ne se laissa pas épater, bien au contraire : il leva son verre plein en direction du gars qui avait un sourire embarrassé : "A la tienne, Popoff !" Du coup, Popoff se dégela et regarda les cartes postales dont nos hommes décoraient le revêtement de bois des tranchées, il s'arrêta pensif devant un portrait bariolé de Hindenburg, disant avec déférence : "Ah ! Chindenbourrg !" Ce disant, il décrivait avec ses mains d'infatigables cercles autour de sa tête de russe, pour illustrer à nos yeux l'imaginaire volume crânien du fabuleux Capitaine. Interrogé ensuite par nos hommes hilares au sujet de son compatriote Nikolaïevitch, il écrasa sa tête entre ses mains et eut une quinte de toux qui donnait une image au plus haut point affreuse de l'état de son généralissime...

Et te souviens-tu, quand la patrouille russe nous planta de nuit devant les barbelés un écriteau de belle couleur portant l'inscription : "Italiani, aussi guerre !" et que, la nuit d'après, nos hommes plantèrent un écriteau encore plus beau portant la réponse : "Italiani, aussi raclée !", dans un des trous des postes d'écoute russe, exprès nettoyé à cette intention, et que, la journée durant, les russes tirèrent dessus avec fureur ?

Te souviens-tu de la fois où nous étions ensemble dans la cagna pendant que l'artillerie russe explorait nos tranchées avec des pièces lourdes ? Et que la pression provoquée par l'éclatement tout proche des projectiles de gros calibre nous éteignit trois fois la lampe ? Et que, assis à quatre dans le noir, nos cigarettes lançant une vague lueur sur nos visages, nous riions : "les Popoffs nous soufflent la lampe" ?

Te souviens-tu de tout cela, mon cher ami ? Et te souviens-tu que tu avais bâti pour deux escouades de ta

section, un puissant abri à l'épreuve des bombes faits de lourds troncs de sapin et de montagnes de sable ? Et que nous avions écrit sur la porte de ce nouvel édifice cette fine pensée : "Bienheureux celui qui se retranche du monde sans haine". Te rappelles-tu quand, chantant à la tête de la compagnie en marche pour les prés de la Netta où elle devait se baigner, tu passais, des après-midi entiers à faire avec nous le fou dans l'eau ? Te rappelles-tu tout cela, *Wandervogel*, toi qui savait obliger les plus rétifs à chanter comme tous, et savait faire rire dans l'eau ceux qui la redoutaient le plus ?

Te rappelles-tu quand le bois pourri de la forêt entourait de sa lueur l'obscurité de nos tranchées ? Et les myriades d'amphimales qui, en juin, transformaient le marécage entre nous et l'ennemi en pays merveilleux ? Et les étincelles bleues qui jaillissaient des barrages de fils et tombaient de part et d'autre dans l'herbe humide, comme les chatoyantes écailles d'un scintillant serpent promenant ses anneaux en inlassables cercles le long du réseau gris, et toujours prêt à dispenser sa morsure mortelle ?

Te souviens-tu quand, dans le sable clair de la clairière ensoleillée située derrière nos tranchées, nous fîmes une piste de manège pour monter à cheval ? Que tu voulais apprendre à monter comme un cosaque, car les sept arts chevaleresques de la nouvelle jeunesse allemande étaient : chanter, marcher, pratiquer gymnastique, natation, escrime, danse et équitation ? Et il y avait autant de sérieux dans ta joie, que de joie dans ton sérieux. Même ce que tu faisais en riant, était plus qu'un jeu. Fragment de vie étaient toutes tes paroles et tous tes actes, qu'une volonté humaine lumineuse, limpide, concentrée, soudait ensemble comme les pièces constitutives d'une œuvre d'art.

Quand le jeune chef partait avec ses hommes en patrouille de nuit, inlassable et inflexible, s'exerçait sur ces hommes qu'il menait, sa vive volonté, dont il était parfaitement maître. Si, surpris par le feu soudain des fusils russes, ils voulaient échapper à sa poigne, il les obligeait à revenir au point qu'ils avaient quitté de leur propre chef. Quand à lui, toujours le premier pour aller de l'avant, il était le dernier à revenir.

Quand on remplaça, dans sa section, les cagnas délabrées devenues peu sûres, par des neuves, il donna l'ordre de réserver pour la fin les travaux à faire à son propre abri. Sans bruit, sans intervention grondeuse, il savait entretenir l'activité de toutes les mains. Quand on abattit et transporta les lourds troncs d'arbre, il était là, répartissant tâches et forces. Il montrait comment placer les étais, assembler les poutres maîtresses, relier les chevrons et amonceler par-dessus une souple couverture de branchages, comme il avait appris à le faire en France. Propre lui-même d'âme et de corps, il apprit à ses hommes à prendre plaisir à la propreté et à l'ordre coquet, les y habituant discrètement, sans prononcer beaucoup de paroles, par la vivacité de ses actes. Il ne prenait pas moins à cœur le repos que le travail de ses hommes, et, bien qu'étant le plus jeune officier de la compagnie, il sut arriver à ce qu'on accordât à la troupe le repos dominical. Dans les lettres qu'il écrivait à ses parents, à sa sœur, il ne cessait de les prier de lui envoyer des livres pour les soirées de ses hommes après la cessation des travaux, et il choisissait lui-même ces livres, se guidant sur les expériences qu'il avait faites en France en tant que camarade parmi des camarades.

Il connut en quinze jours chaque homme de sa section. Il sut son nom, sa profession, il sut si tel et tel était marié et combien il avait d'enfants. Il connut les soucis et les espoirs

de chacun, s'entendant à délier la langue même du plus taciturne. "C'est le cœur des hommes qu'il faut avoir, disait-il, et la discipline vient d'elle-même".

Le service terminé, dans le silence des soirées, nous allumions les petites bougies dans les lanternes de papier coloré qui étaient dans notre cabane en bois, et nous bavardions, ou bien nous lisions. Souvent, les bougies brûlaient jusqu'aux bobèches sans que nous nous en apercevions, et, par le toit vitré de mon chalet d'été – entièrement fait de troncs minces de jeunes sapins rejointoyés de mousse – tombait à ce moment sur nous la lumière de la lune et des étoiles.

C'est alors que les *Lieder* de Goethe s'animaient, que les insolents propos de Zarathustra fracassaient le silence ; que, surgie des vers du Nouveau Testament – qu'il aimait à lire en grec – nous baignait en toute quiétude la beauté de paroles éternelles. C'est en de telles heures que s'éveillait chez le soldat le jeune théologien, dont l'âme se promenait, libre et légère entre les deux mondes, suivant la trace de sombres beautés, de claires vérités. "La prière ne doit pas être pour nous un combat avec Dieu, mais un combat de Dieu avec nous", dit-il une fois. "La prière est un dialogue avec le Dieu qui est en nous, c'est un entretien avec le Dieu, et un combat avec l'Homme qui sont en nous, le prix en est la disponibilité de l'âme."

Docile au divin, indocile à l'humain, c'était là ce qui conférait à son être maturité et grâce. Il exprima une autre fois ce qu'il entendait par "disponibilité de l'âme" : si le sens et l'objet de la vie humaine sont de percer à jour les apparences des phénomènes humains, eh bien, la guerre nous y a menés, nous plus que bien d'autres, pour la part que nous

prenons à la vie. Rares sont ceux qui, comme nous ici au front, voient s'écrouler tant de façades, rares sont ceux qui, comme nous, ont vu tant de bassesse, tant de lâcheté, de faiblesse, d'égoïsme, de vanité, mais rares sont ceux qui, comme nous, ont vu tant de dignité et de noblesse morale. Tout ce qu'on peut demander à la vie, c'est qu'elle se dévoile. Demander davantage, dépasse l'échelle humaine. A nous, la vie a donné davantage qu'à beaucoup d'autres, attendons tranquillement de voir si elle n'a pas, elle aussi, davantage à exiger de nous".

En *Zarathustra* lui plaisait l'immense envolée de cette idée que l'homme est une chose qui doit être dépassée. Toujours son âme était en quête à la recherche des valeurs éternelles. Même en ce qui touchait son peuple, il ne craignait pas de regarder en face la caducité des choses humaines. Hommes et peuples étaient, pour lui, tous deux éphémères et éternels à la fois. C'est pour cette raison qu'il aimait de tout son cœur "Le fanion des sept justes" de Gottfried Keller, qu'il aimait l'incomparable beauté de l'entretien des citoyens suisses au sujet de la mort éloignée de leur peuple et de sa succession. La clarté et le charme de cette nouvelle furent souvent, pour nous, infini réconfort, rendant nos cœurs joyeux et nos lèvres éloquentes, tel le vin nouveau. Et quand, au milieu du printemps d'images diaprées, s'élevait la parole réfléchie et calme de Maître Keller, évoquant la mort des peuples, une cloche grave et profonde ébranlait le silence, et nos cœurs et sa voix vibraient à l'unisson. "Il convient que l'homme, parfois, dans toute la force de son âge, songe à la mort, de même peut-il, en une heure contemplative, envisager la fin de sa patrie, afin qu'il n'en aime la présence qu'avec plus de ferveur, car tout sur cette terre, est éphémère, soumis au changement. Est-ce que d'autres nations, bien plus grandes que nous, n'ont pas péri ? Ou bien voudriez-vous traîner, un jour,

une existence semblable à celle du Juif errant, qui ne peut pas mourir, lui qui a enterré Egyptiens, Grecs et Romains ? Non ! Un peuple qui sait qu'un jour, il ne sera plus, n'en utilise ses jours qu'avec plus de vie, n'en vit que plus longtemps, laisse en héritage une mémoire glorieuse, car il ne s'accordera nul repos avant d'avoir fait pleine lumière sur les capacités qui sont en lui, avant de les avoir fait valoir, tel l'homme qui, sans s'accorder de répit, organise sa maison avant de disparaître. C'est là, à mon avis, qu'est l'essentiel. Si on a apporté sa solution au devoir d'un peuple, quelques jours de plus ou de moins dans la durée de son existence, sont sans importance. Il en viendra d'autres, dont l'impatience piaffe devant la poterne de leur temps. Et force m'est de reconnaître que, tous les ans, il m'arrive une fois, en une nuit d'insomnie ou dans le silence des chemins, d'être la proie de telles réflexions et de chercher à m'imaginer quel type de peuple, un jour, après nous, aura le pouvoir dans ces montagnes. Et à chaque fois, je n'en reprends mon travail qu'avec plus de hâte, comme si, par là, je pouvais accélérer le travail de mon peuple, pour que cette fameuse peuplade future passe avec respect sur nos tombes !" Je revois Ernst Wurche laissant, au cours de la lecture du plus beau passage, tomber le mince petit cahier pour exprimer sa rêverie, en me regardant par-dessus le bord des pages : "Mourir sur la paille, dit-il, c'est là la seule chose qu'on voudrait voir épargnée à son peuple. Mais presque tous les peuples sont morts sur la paille. Penser à la mort tragique d'un peuple n'est pas chose plus affreuse que penser à la mort d'un homme par l'épée. C'est le fait de mourir, c'est le passage qui est laid chez les hommes comme chez les peuples. Quand un homme a reçu la balle mortelle qui lui déchire les entrailles, eh bien, personne ne doit plus le regarder. Car ce qui vient ensuite, est laid et ne fait plus partie de lui. La grandeur et la beauté, l'héroïsme de la vie sont passés. Il en est, sans doute, de même quand un peuple est touché, au

milieu de la gloire des honneurs et de la grandeur, par le coup mortel. Ce qui arrive ensuite, personne ne doit considérer que cela appartienne à sa vie, cela n'en fait plus partie..." Il y avait dans ses paroles tant de jeunesse et de vaillance, que j'aurais voulu saisir sa main pour la serrer de grand cœur.

La profonde honnêteté avec laquelle il vivait tout, et par les yeux et par la réflexion, provoquait souvent chez lui des colères presque drôles, quand nous parcourions les masses de livres répandus, avec les meilleures intentions, dans le grand public, et dans lesquels tel ou tel journaliste en vue relatait l'ensemble des impressions qu'il avait recueillies sur le front allemand. Cette façon de dorer la pilule l'agaçait au premier coup d'œil. "Si seulement on voulait bien cesser de faire sonner l'héroïsme général de la masse populaire, dit-il une fois de plus, comme si évoquer, avec plus d'honnêteté, de calme et de vérité, la prééminence dans le peuple du sens du devoir, de l'obéissance et de la fidélité, ne rendait pas de tout aussi beaux accents. Les héros sont exceptions. Sinon, on n'aurait nul besoin de parler d'eux." Il avait la simplicité dans le sang. Enjolivure et grandiloquence lui étaient odieuses.

Cette horreur du superficiel le rendait selon l'entourage laconique ou disert. Pour cette raison, il considérait, à juste titre, le dialogue comme la meilleure forme d'entretien, car tout autre type de conversation ne peut, comme le dialogue, se dépouiller de tout caractère primesautier, et permettre de descendre, calmement, dans le tréfonds de la clarté. Combien de mots chers, lourds de pensée, décortiqués dans le silence d'heures nocturnes par une jeune main humaine, sont devenus, depuis, éléments du trésor de mon cœur. Mais aucun ne jette une lumière plus vive que celui par lequel il conclut une fois, collé contre le parapet de sa tranchée, un entretien nocturne sur l'esprit *Wandervogel* :

"*Rester pur, devenir mûr*, c'est dans la vie l'art le plus beau et le plus difficile."

La jeunesse appartenant au mouvement des *Wandervögel*, et la jouvence apportée par son esprit à la nature profonde de l'Allemagne et de l'humanité, étaient, sans doute, de toutes choses celle qui lui tenait le plus à cœur, et cet amour était ce que battaient avec le plus d'ardeur les vagues de son sang. Pour lui, dont le corps et l'âme poussaient en toute liberté et en toute harmonie, atteignant à la beauté naturelle, la meilleure éducation consistait à laisser pousser le jeune arbre dans l'absence de contrainte et le calme, de le laisser être heureux de fleurir, en lui lavant, quand c'était nécessaire, les feuilles. Il ne se refusait pas à voir la laideur des excroissances dont souffrait ce grand mouvement de jeunesse. "Mais, disait-il, la plupart des excroissances viennent de ce qu'on tripote et tapote bêtement le bois jeune. Si on comprime une jeune tige, elle ne peut que produire une végétation anarchique contre nature, proliférant dans le sens qu'on ne veut pas. Si on ne touchait pas, sans cesse, d'un doigt osseux à ce qu'il y a de meilleur et de plus délicat dans une âme en croissance, c'est-à-dire à sa naïveté, son émail le plus beau, la modestie, ne s'en irait pas en poussière. En excitant la combativité de la jeunesse, on la rend orgueilleuse et bruyante, en la prenant d'une main maladroite, on la rend laide. La jeunesse à l'état naturel, est toujours modeste, gentille et reconnaissante pour tout ce qu'on lui accorde avec cœur, mais quiconque se mêle d'éduquer sans savoir éveiller le respect, n'a pas à s'étonner s'il n'éveille qu'insolence et cruauté."

Ce combat mené par la jeunesse allemande pour que lui soit reconnu son bon droit à se développer selon la nature, il le suivait avec la même passion intérieure que les luttes

entre les peuples, qui le ballottaient depuis des mois dans leurs remous. De sa solde de lieutenant, il ne manquait pas d'envoyer une partie aux *Wandervögel* de chez lui, qui étaient à l'école ou à l'université. "Il faut bien contribuer à alimenter le budget militaire de la jeunesse," riait-il. Et alors arrivaient des lettres écrites en caractères malhabiles, en lignes obliques, entassées les unes sur les autres, ou bien arrivaient les Cahiers jaunes du *Wandervogel* avec leurs silhouettes noires et leurs images bariolées, souvenirs de leurs randonnées. Et quand il les lisait, son âme lui venait aux yeux. Il envoyait également de l'argent à ses frères et sœurs "pour qu'ils partent par les chemins". Et son âme, toujours prêtant l'oreille dans la joie de son cœur, son âme partait à la suite des accents lointains des chants tourbillonnants sur les lèvres de la jeunesse partie par les chemins. Souriant, il suivait des yeux la barque nimbée du rose du couchant, qui portait ses frères et sœurs, en compagnie de leur hospitalier pasteur, par la paix vespérale répandue sur toute l'étendue du lac scintillant, et il riait de son bon rire discret, quand le pasteur sonnant du cor faisait de son appel, pour ces yeux jeunes et croyants, l'âme de la délicate paix du soir, âme puissante dont résonnaient et frémissaient leurs corps légers. Venaient aussi d'autres lettres qui le rendaient silencieux et laconique, transformant en torture l'attente et le guet derrière les barbelés. En Flandre et en Galicie, des mains inconnues portaient en terre ses meilleurs compagnons de route. "J'ai tant de bons amis à venger !" s'écria-t-il un jour avec rage. "Venger ? demandai-je, voudriez-vous vous-même être vengé ?" Méditatif, les sourcils froncés, il dirigea ses regards de l'autre côté, vers les barbelés russes, et il répondit lentement, son émoi lui arrachant les mots : "Non, pas moi. Mais les amis..." Dans le cercle étroit d'un *seul* cœur, se dressaient des hommes, serrés les uns contre les autres. Debout à côté de lui, j'étais silencieux. Au bout d'un moment, il passa son

bras dans le mien, et dit, en me regardant de tout près, droit dans les yeux :

De l'acier que baisa la bouche de la mère,
L'éclat silencieux repose abandonné.
Par-delà les forêts, les champs et la rivière,
Te salue du lointain l'éclat et la clarté.

"*C'est quand même* beau cela, n'est-ce pas, mon ami !" C'est ainsi que son jeune cœur soumettait à l'épreuve du fer rouge tout ce en quoi il croyait reconnaître qualité et beauté. Et en même temps, sa gratitude et son amitié se vouaient à un autre cœur, qui lui était fraternellement proche.

Il faisait sentir son amitié plus qu'il ne l'exprimait en mots. Il ouvrait son cœur et celui de l'autre dans le même sentiment de libre confiance, sans intrusion ni débordement. Je lui offris le premier exemplaire de mon livre de guerre *Soleil et Bouclier*. Après l'avoir lu, il ne me dit rien d'autre que : "J'aimerais faire la connaissance de votre mère, Flex. Vous me permettrez bien de lui rendre visite après la guerre, n'est-ce pas ?"

Peu à peu, l'âpreté douce des parfums printaniers, faits de vieux feuillage et de jeune terre, avaient fait place aux étouffantes exhalaisons des marais dans la chaleur estivale, et aux vapeurs des eaux défleuries. Les jeunes corneilles, que nos hommes s'étaient amusés à dénicher dans les cimes des pins, étaient grandes et, les bouts des ailes rognés, promenaient depuis longtemps le long de notre parapet leur importante insolence ébouriffée, se querellant, tapageuses, avec les sentinelles, tapant avec toute l'impertinence de leurs becs recourbés sur le brillant des bouches des canons de fusil, inspectant gamelles et quarts sur les bancs où se reposaient

les hommes. Dans le sable chaud, paressaient au soleil vipères et aspics, qui chassaient les grenouilles dans le fond frais des tranchées. La forêt meurtrie et délabrée exhalait une forte odeur de résine. Sur le pré marécageux, l'herbe grasse foisonnait, et sur toute l'étendue des marais desséchés sous le soleil, couvait le rougeoiement des incendies de tourbière dont les nuages traversaient la blancheur des nuits de juin. L'air, dans la journée, scintillait et tremblait de soleil, et des orages montés rapidement se déchargeaient avec fracas au-dessus des couronnes des pins agités.

Venant de Galicie, grondait le tonnerre de nouveaux combats violents, et les membres gigantesques de l'armée de Hindenbourg, apparemment engourdis dans un repos de fer, se mirent à s'étirer et à s'étendre, jusqu'à ce que le grondement des combats gagne, sans crier gare, toute l'étendue du front. Nous étions encore derrière nos barbelés à attendre, mais nous ne faisions plus que guetter l'arrivée de l'ordre d'avancer. Au cours des patrouilles de nuit, déjà nous avions accroché aux barbelés russes des placards de papier portant la maligne nouvelle de la chute de Przemysl et de Lemberg, et nous savions que ces communiqués seraient, pour nous un jour ou l'autre, la sonnerie de la charge.

Mais avant que le courant montant de la grande bataille nous saisisse pour nous entraîner dans ses remous, nous eûmes encore pour nous quelques jours clairs et heureux dont l'image lumineuse vient du passé jusqu'à moi, comme le scintillement du miroir clair de lacs lointains et beaux. Au début de juillet, notre compagnie fût, pour cinq jours, retirée des tranchées pour être envoyée au repos plus en arrière dans la forêt, dans des cabanes de bois et sous des tentes. Le hasard voulut que mon anniversaire tombât juste à ce moment-là, et l'ami m'aida à fêter ce jour, non pas en

vidant des verres ou en braillant des chansons, mais à sa manière, en compagnie du soleil, de la forêt, de l'eau, de l'éternité de paroles d'antique beauté qui, sur ses jeunes lèvres, retrouvaient jouvence et reprenaient une âme. Ce jour de fête du six juillet, éloigné des armes et pur de tout nuage, fut entièrement un cadeau de la fraîcheur de son cœur, adressé au mien. Quand le soleil fut au plus haut, nous quittâmes les ombrages des sapins rouges pour descendre dans les prés de la Netta. Le soleil baignait dans le bleu le plus profond du ciel rafraîchi par l'orage nocturne, et recouvrait de son humide éclat les scintillantes sinuosités de la rivière, et, au loin, le lac Sajno, éblouissant bouclier d'acier bleu. Des ruisseaux de lumière inondaient les vertes frondaisons gorgées de sève des peupliers et des saules luxuriants, l'air scintillait frémissant sous le souffle de la terre tiédie, recouvrant l'herbe foisonnante des vastes pâturages communaux. Nous quittâmes nos vêtements sur la rive de la Netta pour nous baigner. Suivant le courant, nous descendîmes en longues brasses, remontâmes contre le courant, la fraîcheur du choc de l'eau nous passant par-dessus les épaules, et nous ne nous lassions pas, depuis le pont de bois qui, chauffé par le soleil, nous brûlait les semelles, de piquer une tête dans la rivière. Nous nous laissâmes dériver tranquillement sur le dos et revînmes en courant sur le sable tiède parmi les roseaux de la rive. Dans le foisonnement bariolé des herbes des prés, nous nous séchâmes au soleil et au vent, et le léger frémissement régulier des ondes solaires, pénétrant air, sable et corps humain, embrasait toute vie de l'ivresse de sa force et de l'alanguissement de sa joie.

Sur la prairie, mousse de fleurs,
Le vent se va, passe en chantant.
Je baignerai dans sa fraîcheur
Mon corps de soleil pantelant.

En liberté, forge de Dieu,
Soleil, embrase, éblouissant,
De ta ferveur et de tes feux,
Le corps, l'âme, le cœur, le sang !

Je veux, noyé dans l'infini
De ton brasier et de tes fleurs,
De la mort perdre le souci
Qui plonge terre en sa froideur.

Soleil brûle, brûle, soleil !
Au monde il faut un tel éclat !
Fleurie, terre d'été vermeille,
Fleurie, hélas, fleur de trépas !

Le lointain tonnerre des canons grondait à nos oreilles, mais l'univers des combats auquel nous étions, pour des heures, soustraits, nous semblait noyé dans un lointain de rêve et d'irréalité. Nos armes étaient par terre dans l'herbe sous nos vêtements poussiéreux, nous n'y pensions pas. Un grand milan tournait, inlassable, au-dessus des profondeurs scintillantes des pâturages verts et de l'eau bleue. Nos regards s'attachaient à la sveltesse des longues ailes planant négligemment, après un vaste et magnifique élan. Le rapace emportait-il avec lui vers les hauteurs de la libre joie divine, l'âme du jeune homme qui était à côté de moi ? Le *Wandervogel* qui, un jour dans un temple allemand, avait été confirmé par cette formule sacrale digne de son âme : "Ceux dont l'impatience attend le Seigneur, reçoivent une force nouvelle, pour qu'ils prennent leur envol, tels des aigles." Le jeune étudiant en théologie sentait pousser à son âme les ailes de cette force éternelle qui "rend ta bouche heureuse, pour que, rajeuni, tu deviennes un aigle", et, libre et léger, il enlevait lui-même et l'ami

bien au-dessus des clairs abîmes de la terre diaprée. Le jeune homme debout se détachait sur l'arrière-plan de fleurs, le scintillement du soleil traversait ses doigts légèrement écartés, et de ses lèvres, qui si souvent débordaient des *Lieder* de Goethe, jaillirent, harmonie sacrée de toute antiquité, les Psaumes de David, pour se répandre sur le jardin de Dieu, ivre de soleil :

"Seigneur, mon Dieu, immense est ta magnificence !
Tu es tout de beauté, ta parure est splendide !
Clair est le vêtement dont tu es revêtu !
Tel un vaste tapis, tu étales le ciel.
Tu voûtes tout en haut la coupole des eaux.
Tu vas sur les nuages ainsi que sur un char,
Et tu marches, léger, sur les ailes du vent.
De tes anges tu fais le souffle de la brise,
Et de tes serviteurs, langue ardente de feu.
Toi qui donnas son sol au terrestre séjour,
Pour qu'il reste toujours jusqu'à l'éternité.
Eternelle sera la gloire du Seigneur.
Le Seigneur a trouvé dans ses œuvres la joie.
S'il regarde la terre, entière elle en frémit...
Ma vie durant, je veux pour mon Seigneur chanter,
Proclamer ses louanges autant que je serai.
Que puisse mon discours au Seigneur agréer,
Mon Seigneur est ma joie !"

Les accords de l'hymne éternel adressé à Dieu à partir de sa création recouvrait la maturité de la terre réchauffée dans ses entrailles. L'harmonie de cette jeune voix était un cristal sonore enserrant le vin limpide de la parole éternelle. Cet homme aux nobles proportions, aux lignes élancées, était en soi un monument d'action de grâces dressé par la création dans la claire splendeur du jardin de Dieu, la

fraîcheur de ses lèvres exhalait le souffle d'un printemps religieux, répandu sur la terre et les hommes. Par les vastes pâturages communs s'éparpillaient les galopades exubérantes des chevaux à cru. Juments et poulains paissaient dans les prés autour de la Netta. Dans l'eau et sur les berges verdoyantes de la rivière, grouillaient, tâches claires, les corps des soldats qui se baignaient, sur toute la largeur lumineuse de la Netta, l'écume était d'eau, de soleil et de rires espiègles. La splendeur de l'éternelle beauté de Dieu inondait le vaste jardin divin, éclairant, soleil et bouclier, l'image lumineuse du jeune homme...

Par delà le bruit et le brillant des batailles et des victoires, luit l'image de cette heure, la plus forte impression reçue, en cette vie, par mon âme et mes sens.

Mais le soir de ce jour, le même homme, en tunique grise, était debout près de moi à un poste d'observation sur arbre dans la cime d'un sapin à double tronc d'où, pendant la journée, nos observateurs fouillaient à la jumelle le terrain, il faisait négligemment miroiter la lune rouge dans l'acier clair de sa baïonnette à large lame. Sa main droite glissait, silencieusement inquiète, le long du tranchant et en éprouvait le fil. Ses yeux et sa main reflétaient, comme souvent déjà, la joie que lui procurait la forme romaine de l'arme blanche. La tête légèrement tendue, il prêtait l'oreille, attentif à l'obscurité des tranchées russes, au-dessus desquelles les vigilantes balles traçantes montaient et retombaient. Derrière les noires maisons de bois d'Obuchowizna, dardait le rouge brasier d'un incendie de tourbière, et des flocons de suie noire planaient en nuages dans le ciel éclairé comme par des torches. Nous parlions, blottis dans l'obscurité du sapin gigantesque, des combats au-devant desquels nous allions. "Vivre un assaut, un vrai,

disait le jeune lieutenant près de moi, cela doit être beau. Peut-être n'en vit-on qu'un seul. Cela doit *quand même* être beau." Puis il se tut, abaissant de nouveau ses yeux sur la large lame d'acier qu'il avait dans les mains. Tout à coup, il entoura mon épaule de son bras, approchant le clair glaive devant mes yeux : "Cela, c'est *beau*, mon ami, n'est-ce pas ?" Entraînante impatience et envie sonnaient dans ses paroles, et je sentis l'espoir qui ravissait ce cœur au-devant de grands combats. Longtemps encore, il resta ainsi sans bouger, les lèvres entrouvertes, dans la clarté grandissante de la lune, qui se répandait sur la largeur de la lame tenue par ses mains claires, semblant scruter l'étrange, le grand, l'hostile dissimulé dans le noir. En éveil et avide, perçant un proche avenir retentissant de cliquetis des armes, il était, à mes yeux, l'image vivante du jeune écuyer qui, avant l'adoubement, passe la veillée d'armes.

De cette heure étrange et sombre je me souvins quand, avant Noël, je rendis visite dans son pays à la mère de mon ami mort à l'ennemi. Après un moment de silence, elle me demanda tout bas : "Ernst a-t-il, avant de mourir, pris part à un assaut ?" Je répondis d'un signe de tête : "Oui, à Warthi." Alors elle ferma les yeux et, assise sur sa chaise, elle s'adossa : "c'était son grand désir", dit-elle lentement, comme si, dans sa douleur, elle était heureuse que se fût réalisé ce dont l'accomplissement l'avait si longtemps angoissée. Une mère, sans doute, sait le plus profond désir de son enfant. Et qu'il doit être profond ce désir dont, après la mort de l'enfant, elle redoute qu'il n'ait pas été accompli ! Oh ! Mères ! Mères allemandes !...

Savez-vous, maintenant, vous qui avez revécu ce jour dont j'ai parlé, savez-vous ce que signifie : être un pèlerin entre les deux mondes ?...

Dans les derniers jours de juillet, nous fûmes relevés dans les tranchées d'Augustowo par un régiment de territoriaux. Le cœur plein d'exubérance, nous lûmes l'ordre de relève. Bien que l'objectif fût tenu secret, on savait quand même qu'on allait au combat, que cela devenait sérieux. Mais nous ne voulions pas quitter sans bruit ces forêts qui nous étaient devenues chères. Au cours d'une patrouille d'adieu pleine d'entrain, nous prîmes, de nuit, congé des moujiks russes, avec lesquels nous avions vécu si longtemps en inamical voisinage. Emportant avec nous des lanternes de papier, rouges et bleues venant de nos cagnas, de longues perches munies de crochets, nous franchîmes dans le noir le ruisseau Kolno, et nous nous approchâmes, en rampant, des barbelés ennemis. Là, quelques rapides coups de bêche nous fournirent, dans le sable, une couverture suffisante contre les balles. Ensuite, nous accrochâmes nos lampes multicolores aux crochets de nos perches, nous les allumâmes simultanément au fond de nos trous. A un signal donné tout bas, les lanternes s'élevèrent au-dessus des barbelés russes, les éclairèrent de rouge et de bleu, et s'arrêtèrent, planant avec un air de solennelle festivité. En même temps, s'élevait, chanté par une douzaine de voix fraîches, *La garde sur le Rhin* dont l'ampleur survola les tranchées russes. Les pétarades sortant de l'obscurité hostile, ne firent que peu de mal aux chanteurs bien camouflés derrière leurs tas de sable, au plus tel ou tel recracha-t-il en riant le sable que les balles, fouettant au passage le haut de l'abri, lui avait expédié dans la bouche ouverte. La lampe bleue s'éteignit, et touchée par quelques balles, dégringola. Mais les lanternes rouges ne s'en comportèrent que plus vaillamment, se contentant quelques fois d'osciller et de vaciller dans le courant d'air déplacé par les balles. Peu à peu, tandis que chants et rires continuaient sans souci, toute la forêt russe entra en rébellion, mais plus le tir venant de leurs tranchées se faisait rageur, plus la certitude grandissait qu'aucune patrouille

relativement forte ne marcherait contre nous, pour nous punir du tapage nocturne que nous faisions près de leurs barbelés. Des balles traçantes s'élevèrent en ligne droite, se maintinrent en l'air un instant, planante clarté vacillante, retombèrent et s'éteignirent en charbonnant à côté de nous dans le sable. Nous saluâmes de "bravos" cette enrichissante contribution au feu d'artifice nocturne. Petit à petit, les tirs s'apaisaient, et il était, sans doute, temps de ramener la petite patrouille avant qu'elle fût dénichée par les éléments russes plus forts, car, bien évidemment, il ne fallait pas que ce tapage nocturne nous coûtât des pertes. Mais tout juste comme j'allais donner l'ordre du repli, voilà qu'un jeune volontaire roule dans le sable à la vitesse de l'éclair, tourne son visage vers moi et quémande : "Mon lieutenant, *Les Fantassins, ça c'est des joyeux drilles.*" Et avant que j'aie pu répondre, dix voix ou plus, partant dans le fausset tant elles y mettaient d'entrain, entonnent le texte de cette brave chanson de soldat. Il n'y avait rien à faire là-contre. Je me rendis, me contentant de promener un regard vigilant, pendant que les bons gars braillaient vers après vers. En outre, la reprise des tirs russes me rassurait. Les russes ne semblaient pas éprouver le besoin de tomber *manu militari* sur le paletot de l'insolente société, qui faisait un tel vacarme à leur nez et à leur barbe. La chanson la plus longue a quand même une fin, une chanson de soldat aussi. Mais mes espoirs se révélèrent fallacieux : il apparut qu'après "le joyeux fantassin", mes gars de gris vêtus éprouvaient un impérieux besoin de chanter "sombre minuit " : "Mon lieutenant, *Quand je suis dans l'obscurité de minuit!* ?" Soit raisonnable qui peut, en présence d'une telle gaité de potaches, après douze mois de guerre ! Je restai à plat ventre dans le sable, à rire, pendant que mes gars chantaient avec une furie croissante tout en recrachant du sable. Deux lanternes de papier rouge se tenaient incomparablement bien, en dépit des vacillements de leur lumière et de leur balancement. Il faut, quand même,

que tout ait une fin, et j'opposai à toute autre proposition de programme, un "non" de fer ; je donnai l'ordre aux hommes de ramper jusqu'à la cuvette la plus proche, où nous pourrions nous regrouper à couvert. Cent mètres plus loin, nous nous levâmes pour nous mettre en devoir de retraverser le ruisseau. Dieu merci, nul n'attrapa rien, en dépit des adieux dont les sifflements nous poursuivaient avec ardeur. Arrivés dans nos tranchées, nous ne pûmes nous empêcher de rire encore une fois à la vue du visage inquiet de notre Chef de compagnie : il avait déjà signalé par téléphone au Général-adjoint commandant du secteur, l'apparition de signaux lumineux rouges dans les positions russes, et maintenant, il était quelque peu interloqué à l'audition de notre rapport sur la patrouille ! Ce coup de main, simple débordement d'exubérance, ne servait à rien, mais c'était là, quand même, un joli signe bien caractéristique de l'esprit dans lequel nos hommes, après des semaines d'inaction, partaient pour la guerre de mouvement.

Nous attendions la relève pour le jour suivant. Une fois encore, nous partîmes tous deux, la voilette contre les moustiques coincée sous le calot, flâner dans la senteur poivrée de la résine et la pesante odeur de la tourbe, par les bois jusqu'aux prés de la Netta. Allongés à la lisière du bois dans le sable chaud, nous entendions le ronronnement des moustiques, le martèlement des pics-verts, le bavardage criard des geais qui faisaient grand vacarme au-dessus de nos têtes, et le miroitement bleu de leurs ailes avait des reflets de métal au milieu des troncs rougeoyants de soleil, quand le roulis de leur vol maladroit les menait de clairière en clairière, tels des grains de poussière éparpillés montants et descendants. Les corneilles mantelées, bariolées comme des perroquets, se détachaient sur le vert sombre des sapins, leur plumage coloré était un miroir éblouissant de soleil. Au loin, derrière le vaste bouclier d'acier du lac Sajno, se perdaient, estompés

dans la brume ensoleillée de l'horizon, les champs de chicorée violets et le blanc tapis des prés couverts de la luxuriante floraison des marguerites. La bleue Netta, bordée de verdure splendide et de cardamines, laissait venir à nous le murmure de ses légers glouglous.

Tard le soir, bruits de pas et cliquetis métalliques animèrent la forêt devenue silencieuse, annonçant l'arrivée de la compagnie qui assurait la relève. En même temps que les cagnas et les tranchées, les territoriaux reçurent de nos fantassins la responsabilité de l'héritage vivant représenté par nos corneilles familières et un garrulax encore à peine en état de voler. Après un échange de souhaits de bonne chance, la compagnie partit. Dans l'obscurité de la forêt, la musique de la compagnie, composée d'instruments, pour la majeure partie, astucieusement faits de boîtes de conserve et de fils de fer, attaqua : *Oh ! Allemagne, honneur à toi !* Peloton par peloton, les hommes s'y joignirent. Parmi les rires et les chants, on allait à la rencontre du futur incertain.

Nous passâmes la nuit dans la paille de la caserne russe d'Augustowo. Les jours suivants, on continua, par Suwalki, vers Kalvarja. Au cours de ces premières marches, qui étaient très pénibles pour nos hommes dont les os s'étaient rouillés durant les mois de guerre de position, le jeune *Wandervogel* se révéla être d'un grand secours. Sans grandes remontrances ni grandes réprimandes ou exhortations, il savait, par la vivacité d'une plaisanterie, faire redresser une tête qui s'inclinait vers le sol, tandis que lui, de son pas ferme et léger, il arpentait le flanc de la colonne en marche. Si l'un des officiers montés lui proposait un cheval pendant l'étape, il refusait. En sa qualité de chef de section, il marchait avec ses hommes. Pousser les pelotons las du haut d'un bourrin auquel il n'avait pas droit, ce n'était pas là son genre.

Fermeté, solennité résidaient dans son pas, et faisaient que tous aimaient le regarder. Non loin de Kalvarja, la colonne du bataillon fut repérée par les observateurs de l'artillerie russe, et la courte portion de route repérée fut balayée par le fracas des explosions des shrapnells. Au ras du chemin suivi par les colonnes, les impacts des obus enlevaient la terre noire à la hauteur des arbres en creusant d'importants entonnoirs. Les compagnies évitèrent le feu en se retirant dans le marais à droite de la route pour continuer, hors de visibilité, sur le côté dans les prés en direction des tours de Kalvarja. Je vois encore Ernst Wurche passer dans le déluge d'obus de Kalvarja de ce même pas calme et droit qu'il avait en descendant des positions des côtes lorraines, en longeant les lacs de Prusse Orientale et de Pologne, en traversant les forêts ensoleillées d'Augustowo quand il marchait en chantant à la tête de la compagnie qui allait prendre un bain. Ce pas ne se hâtait pour rien au monde. Le calme, la fermeté, pour ainsi dire : l'autorité des enjambées du jeune lieutenant conduisirent la compagnie en bon ordre à travers la zone de feu, et empêchèrent une débandade des colonnes dans un terrain inconnu et dangereux. Au bout d'heures de marche épuisante, passant par des fonds marécageux et des pentes impraticables, la compagnie fit un quart de tour pour revenir sur la route. A côté de la grise masse épuisée, poussée instinctivement en avant, sonnait, sur le pavé de Kalvarja, le pas vivant du jeune chef.

Entre Kalvarja et Mariampol, le régiment prit, une fois de plus, position dans des tranchées, qui avaient été aménagées par des territoriaux prussiens. Une épouvantable odeur de pourriture pesait sur les tranchées de terre glaise, dans lesquelles l'eau souterraine remontait toujours, formant des lacs et des flaques profonds. Il fallait sans cesse écoper l'eau qui réapparaissait sans arrêt, s'infiltrant sous le

revêtement du sol des cagnas. De l'autre côté du parapet, il y avait la boue qu'on y avait jetée et qui s'écoulait en larges ruisseaux pâteux. Dans l'air et sous la terre, la vermine grouillait. Les crottes de mouches s'accumulaient autour de toute nourriture en noirs grumeaux, et les souris, courant inlassablement dans la charpente des toits des cagnas, nous expédiaient de là-haut des bouts d'argile sèche sur la tête et dans les assiettes. Ernst Wurche, qui dut, en ces jours-là, céder sa troisième section à un camarade ayant plus d'ancienneté, partageait avec moi un trou exigu où nous pouvions dormir dans deux châlits bâtis en étage l'un au-dessus de l'autre. Contre les souris, quand cela dépassait les bornes, de nos châlits, nous nous livrions, avec nos pistolets, à des attaques surprises nocturnes, qui se transformaient parfois en tir roulant nourri. Utilisant ensuite nos lampes de poche comme projecteurs pour reconnaître le champ de bataille, nous éclairions un affreux tas d'éclats de bois et de fragments d'argile sous lequel, parfois, gisait enfoui, le cadavre d'une souris. Les nuages de poudre qui planaient sur ce champ de bataille nocturne, ne rendaient ni meilleur ni pire l'air des hauteurs où nous dormions. Du reste, nous évitions, autant que possible, de nous tenir dans ce trou peu ragoûtant, dans lequel, en dépit de la pompeuse formule inscrite sur la porte par Ernst Wurche, "Quartier général de la deuxième section", nous ne nous sentions pas chez nous. La nuit, nous circulions par les tranchées et la ligne des postes d'écoute, ou bien nous risquions une patrouille jusqu'au cordon de sentinelles russes. Le jour, nous employions chaque petite heure à paresser et à bavarder dans une prairie maigrichonne couverte de fleurs des champs, située derrière nos tranchées. Cette prairie plate était le seul endroit propre que nous puissions atteindre dans ce pauvre pays entourant la "ville de La Passion" : Kalvarja. Cette prairie avait le désavantage qu'on ne pouvait s'y tenir que "couché". Avait-on l'audace de la

parcourir debout, que les salves venant des tranchées russes vous sifflaient aux oreilles. Mais c'était quand même une bonne chose de s'étendre dans ce petit coin fleuri, de croiser les mains sous la tête et de regarder là-haut, dans le bleu du ciel chauffé par le soleil. C'est dans cette prairie que nous avons, l'ami et moi, passé nos dernières heures de conversations, c'est là que, pour la dernière fois, j'ai pu goûter la joie de suivre sa pensée alerte, la force évocatrice de ses images. Grâce aux *Lieder* de Goethe, nous oubliions la pauvreté des environs et bien souvent ne nous ramenait à la réalité que la pluie de balles qui, au moment où nous nous redressions, nous saluait de sa bénédiction.

A la première heure du 19 Août, je venais juste de relever l'ami de son service de nuit, je reçus l'ordre de partir avec une patrouille pour reconnaître, dans la mesure du possible, la force des effectifs engagés dans les tranchées ennemies. Les combats autour de Kowno rendaient la position de l'ennemi de plus en plus intenable. On avait tout lieu de faire bien attention, pour voir, si, à la faveur de la nuit, il n'évacuerait pas de son plein gré ses tranchées, pour se retirer plus loin et se retrancher dans des positions situées plus favorablement.

A la tête d'une patrouille forte de deux escouades, je partis tâter le terrain. Il faisait déjà presque plein jour et, d'abord, je ne croyais pas que nous irions bien loin. Car dès que nous nous élançâmes sur la rampe de sortie du parapet, quelques balles venues d'en face nous sifflèrent aux oreilles, preuve qu'il y avait encore quelqu'un dans la tranchée russe, et de plus, il nous fallait parcourir presque toute la distance en terrain découvert. Mais, chose curieuse, au fur et à mesure que nous avancions, le tir venant des tranchées d'en face se faisait de plus en plus hésitant. Qu'ils nous eussent repérés depuis beau temps, il n'en fallait pas douter. Donc, ou bien

les russes avaient évacué la position dans la nuit en n'y laissant que quelques hommes avec mission de tirer ferme pour simuler, aussi longtemps que possible, la présence d'effectifs complets, hommes qui maintenant, voyant notre progression, estimaient sage de ne pas faire accumuler en nous trop de hargne, ou bien on voulait, au contraire, nous laisser approcher pour nous attirer dans un piège. Pour tirer au clair la question de savoir laquelle des deux possibilités était vraisemblablement la bonne, je pris position avec mes deux escouades sur une hauteur en plateau, tirai quelques salves sur les tranchées russes, et rétrogradai un bout, comme si je voulais regagner nos propres positions. Je me disais : si les russes voulaient nous attirer dans un piège et voient maintenant que nous faisons, quand même, demi-tour, ils vont faire feu de tous leurs fusils pour nous descendre avant que nous nous échappions complètement. Mais, malgré le demi-tour, les choses en restèrent à quelques coups de feu venant tantôt de droite, tantôt de gauche, passant au-dessus de nos têtes. Tout cela me donnant quelque certitude, nous repartîmes, avec énergie contre les barrages russes. En même temps, j'envoyai un homme à l'arrière pour demander au lieutenant Wurche de me suivre le plus vite possible avec une escouade de grenadiers. J'avais l'intention de l'attendre dans un boqueteau calciné, à faible distance du barrage russe, puis de faire irruption dans la tranchée russe et, au cas où nous n'aurions pas le dessus, de nous tirer, tout de même, du piège en employant les armes de combat rapproché. Tout se déroula sans anicroche. Au signal convenu, nous surgîmes de dessous les arbres carbonisés et mîmes en pièces les chevaux de frise du barrage russe. La poigne de mes hommes eut tôt fait de pratiquer une brèche et, sautant par-dessus la crête du parapet, nous entrâmes dans la tranchée ennemie. Au moment critique où nous fîmes irruption dans la tranchée, le cœur de chacun battait plus vite : on le voyait à la façon dont

les mains des hommes s'y prenaient avec les barbelés. C'est dans la tranchée russe que Ernst Wurche nous rejoignit avec son escouade de grenadiers. Un sergent russe se rendit avec son escouade. Nous envoyâmes une estafette à la compagnie, désarmâmes les Russes pour les expédier, sous la garde de deux hommes, derrière l'estafette partie devant. Nous laissâmes sur place une partie des hommes avec mission de continuer l'inspection des cagnas, et poursuivîmes en éclaireurs avec le reste de la patrouille en direction de la deuxième position de l'ennemi. Nous trouvâmes vides les tranchées de la côte 130 qui dominaient le secteur. Les métairies situées plus en arrière étaient abandonnées. Seules, d'imposantes batteries de bouteilles vides désignaient clairement l'endroit où les états-majors supérieurs avaient résidé. Une estafette quitta également la seconde ligne pour rapport à la compagnie. Quant à nous, nous avançâmes sans encombre sur plusieurs kilomètres jusqu'au-delà de la Szeszupa, nous échangeâmes quelques coups de feu avec une patrouille de cosaques et constatâmes que l'ennemi ne s'était pas arrêté non plus dans les tranchées au bord de la rivière. Après cela, notre mission étant remplie, nous rétablîmes la liaison avec la compagnie. Au cours du retour vers nos tranchées – nous avancions avec une voiture réquisitionnée pour nos bagages – nous rencontrâmes entre la première et la deuxième ligne russe, des dragons envoyés en avant sur la base de notre rapport, déjà en train de reconnaître le terrain. Peu après, nous tombâmes sur des patrouilles d'infanterie et des colonnes en marche, et, tandis que nous rendions compte personnellement au Chef de compagnie, des éléments d'artillerie de campagne franchissaient déjà nos tranchées sur des ponceaux de poutres. Toute la division était en mouvement. Nos hommes rayonnaient : c'était la "neuf" qui avait été la première à reconnaître la retraite de l'adversaire. Chaque homme de la compagnie en était fier. Nous fûmes, encore

une fois, envoyés en avant avec une patrouille pour couvrir le passage de la Szeszupa. Mais, déjà, le pas des colonnes en marche, les sabots des chevaux et les roues résonnaient sur le pont. Des patrouilles d'infanterie et de cavalerie tâtaient déjà le terrain bien plus en avant. Nous ôtâmes nos habits et nous nous baignâmes dans la rivière en attendant le bataillon. Ce fut là, pour des mois, notre dernière baignade.

Le sergent prisonnier avait dit que son régiment avait pris solidement position plus loin, près de la ligne de chemin de fer aux environs de Krasna. Cette indication s'avéra. La route par laquelle l'ennemi avait battu en retraite, et sur laquelle nous avançâmes aussitôt, était jonchée de cartouches et par endroits, sur toute sa largeur, coupée de trous profonds et détruite, pour entraver l'avance de nos pièces d'artillerie et de nos véhicules. Mais les forêts le long de la route avaient assez de troncs pour nous permettre de jeter, à l'instant même, des ponceaux sur les fossés. C'est dans la forêt, peu avant le village, bâti tout en longueur, de Warthi, qu'éclatèrent, au-dessus de la route où marchait notre bataillon, les premiers shrapnells. Les compagnies se retirèrent, en alerte, sur la gauche dans les régions boisées situées devant les positions ennemies, et attendirent l'ordre d'attaquer. Notre artillerie fut mise en batterie et répondit aux pièces russes. Quelques métairies situées entre nous et l'adversaire, brûlaient comme des torches.

Déjà au moment du départ, quand nous avions quitté nos anciennes positions, le lieutenant Wurche avait reçu du régiment son ordre d'affectation à la dixième compagnie. Pendant la marche, il était resté avec moi. Mais maintenant que les compagnies étaient séparées les unes des autres en formation de combat, il courut, après une brève poignée de mains, se présenter à son nouveau chef de compagnie.

Pendant la marche, il était resté laconique. Je le comprenais tout-à-fait. Cela le rongeait de devoir lâcher *sa* section, *ses* hommes. Sur ce point, son sentiment était exactement celui d'un artiste obligé de laisser un autre mettre la main à une œuvre que lui a commencée. Il était suffisamment soldat pour ne pas perdre beaucoup de mots à ce sujet. Il savait très bien distinguer les grandes choses des petites. Les petites choses qui le concernaient, il ne les prenait pas moins à cœur pour cela, mais il n'en parlait pas. C'est ainsi que lors de notre premier combat, nous ne progressâmes pas côte à côte. Deux sections de la neuvième compagnie, dont la mienne, furent engagées en premier. Ce ne fut pas beaucoup plus qu'une reconnaissance difficile. Dès le premier bond, quand nos tirailleurs déployés en ligne derrière la lisière de la forêt entrèrent en terrain découvert, les mitrailleuses russes nous balayèrent de leur grêle crépitante, faisant dans nos rangs les premiers trous. En trois bonds, j'arrivai à progresser avec mes hommes jusqu'à un pli de terrain qui, au moins, nous protégeait des tirs de flanc. Le dernier bond me coûta un de mes meilleurs chefs d'escouade, le caporal Begemann qui le matin encore au cours de notre patrouille, était entré, vaillant et gai, l'un des premiers dans la tranchée russe. Dans les sillons derrière nous, les blessés gémissaient. Du haut de notre monticule, nous surplombions les tranchées russes. C'était des tranchées qui avaient été aménagées pendant des semaines, elles étaient à l'épreuve des shrapnells, gardées par la profondeur d'un double réseau de barbelés, c'était là une installation magistrale, en damier, bourrée de mitrailleuses en mesure de prendre en tout endroit l'assaillant dans un dévastateur feu en écharpe. Ces positions-là, un assaut d'infanterie ne les prendrait pas facilement sans forte préparation d'artillerie. Se risquer là-contre, avec quelques escouades, était impossible. Je donnai l'ordre "Aux bêches !" pour que nos hommes s'enterrent. Puis j'envoyai une estafette pour

rendre compte, et je reçus l'ordre de me replier, à la faveur de l'obscurité, à la hauteur des autres compagnies. Quand la nuit tomba, nous creusâmes dans la ligne la plus avancée, une tombe pour le caporal Begemann, tué d'une balle au cœur. Les camarades tirailleurs s'agenouillèrent et se découvrirent. Je récitai à haute voix le "Notre Père". Quelques shrapnells russes éclatèrent au-dessus de la tombe ouverte. Nous rebouchâmes la tombe, posâmes le casque et la baïonnette sur le renflement plat et tirâmes au-dessus trois salves d'honneur en direction des tranchées russes. Puis nous rétrogradâmes jusqu'à la hauteur du bataillon. Derrière les fermes en train de se consumer, les compagnies creusaient des tranchées et, en état d'alerte, attendirent le matin.

Le jour suivant n'amena pas non plus l'ordre d'attaque. Le bruit courait qu'en toute hâte on acheminait des renforts d'artillerie afin de rendre les positions ennemies mûres pour l'assaut.

Le 21 Août, après deux heures de canonnade, on attaqua sur toute la ligne. Le combat de Krasna et Warthi survit dans l'histoire de la brigade comme une des journées les plus sanglantes.

Derrière les pentes nues situées devant Warthi, le bataillon se déploya. Les compagnies dépassèrent les batteries en action, pour se développer à partir des cuvettes peu profondes, dans la direction de la côte d'où devait partir l'assaut. Enjambant cette côte, passait entre les fermes incendiées une route qu'il nous fallait traverser au cours de l'attaque et que balayait furieusement le feu des mitrailleuses ennemies. Par escouades et par sections, les compagnies sautaient ce chemin de la mort. Je vis le lieutenant Wurche passer avec sa section, le fusil à la main, la

tête haute. A sa droite et à sa gauche, les balles russes faisaient des vides. Les blessés reculaient, rampant, chancelant, descendaient la pente pour gagner l'ambulance. Les flammes de nouveaux foyers d'incendie s'élevaient autour de Warthi, lançant de lourds nuages de fumée sur le champ de bataille. Les mitrailleuses crépitaient. Les artilleries déchiraient l'air et la terre. La ligne des tirailleurs du bataillon disparaissait dans le terrain, se fondant dans les champs et les labours. Par endroits, une escouade faisait un bond en avant, disparaissait à nouveau, comme si elle avait été engloutie par la terre. Les positions de l'adversaire n'avaient que peu souffert du feu de notre artillerie. Les mitrailleuses n'étaient pas détruites. La profondeur du champ d'attaque, pris, de surcroît, en écharpe depuis les hauteurs par des tirs destructeurs, entraîna de lourdes pertes. Certains éléments du bataillon poussèrent jusqu'à proximité du barrage russe, l'offensive gagna quelques centaines de mètres, mais il n'était pas possible devant les barbelés ennemis, de regarnir les vides avec de nouvelles lignes de tirailleurs en mesure de poursuivre l'assaut. Les dernières réserves ne furent pas engagées. Les lignes avancées des tirailleurs s'étaient enterrées sur le champ de bataille. Au crépuscule, parvint aux compagnie l'ordre de se retrancher sur *une seule* côte. L'obscurité venait. Des balles traçantes s'élevèrent. Bêches et pics tintaient. Dans les labours où avait eu lieu l'assaut on entendait des gémissements et des appels. Les brancardiers avancèrent, s'égaillant avec leurs civières dans les champs. Dans les tranchées rapidement creusées, les escouades se retrouvèrent, taillant des croix et tressant des couronnes avec des rameaux de genévriers et de sapin. Sur la terre sombre, les tombes s'alignaient refermées ensuite sur les morts de Warthi. Les incendies n'étaient plus que braise couvant sous la cendre. De temps à autre, maisons et granges incendiées s'écroulaient avec fracas. Et sans cesse, venant on ne savait

d'où au juste, des gémissements, des cris aigus perçants comme des lames. Les sentinelles de relève allaient par deux ou trois vers l'avant dans le noir. Des patrouilles franchissaient la ligne du cordon de sentinelles et se hasardaient jusqu'aux positions russes. Toute la nuit fut recherche, questions et silencieuse découverte...

Ernst Wurche était avec ses hommes dans la ligne la plus avancée. Son chef de compagnie était tombé dès le début de l'action, et il avait assumé pendant l'assaut le commandement de la dixième compagnie. Ses téléphonistes avaient établi la liaison avec les lignes arrière. En pleine nuit, l'ami m'appela par le téléphone de campagne. Il se renseigna au sujet de chacun des hommes de son ancienne troisième section. J'avais établi les pertes de la compagnie. La journée avait fait des vides aussi dans la troisième section. Il voulut savoir sur chacun des blessés plus de détails que je ne pouvais lui en donner. De ce qu'il avait vécu lui-même il ne parla pas : "Bonne chance pour demain !" "Bonne nuit !" Je déposai l'écouteur. Puis, j'allai trouver la troisième section pour apporter aux hommes le salut de l'ami. Le matin se leva, blême, au-dessus de tranchées et de tombes...

La nouvelle journée se passa à faire le guet et à travailler aux retranchements. On disait qu'on acheminait de l'artillerie lourde. Mais dans la nuit suivante, les russes reculèrent plus loin vers l'est, en direction d'Olita. De bonne heure, le 23 Août, nous les suivîmes. Ma section, pendant la marche, venait en tête. Sur tout le trajet entre Nowewloki, Warthi et Solceniki, nos colonnes croisaient les interminables files de réfugiés, paysans lettons que les russes avaient traînés avec eux et qui, convoi de misérables carrioles chargées de literie et d'objets de ménage, tentaient de regagner, avec ce qui leur restait en fait de chevaux et de

bétail, les fermes qu'ils avaient quittées, situées maintenant derrière les lignes allemandes. Il était bien rare qu'un appel, qu'un rire fût échangé entre la grise colonne des soldats en marche et le pauvre troupeau de femmes chargées de ballu-chons, d'enfants braillants et d'hommes qui s'empressaient de lever leurs casquettes ou leurs bonnets de fourrure. Les villages et les fermes où retournaient ces dépossédés, n'étaient que cendres parmi les arbres fruitiers calcinés et les clôtures piétinées. Le lointain reflet des incendies de leurs villages avait, des jours et des nuits durant, brûlé les yeux de ces pauvres sans-patrie et en avait terni l'éclat. Sur les côtés, en dehors de la route erraient des troupeaux bêlants, au milieu desquels se démenaient en criant des garçons nu-pieds armés de bâtons et des chiens qui aboyaient. Croisant la migration de ces sans-abri, nous poursuivions notre marche, traversant des villages vides aux cabanes noircies par l'âge avec des toits de chaume, feutrés de mousse, des-cendant très bas, traversant des vergers mis au pillage, pas-sant devant des tombes fraîchement creusées, passant devant le fantomatique spectacle des cimetières lettons à l'abandon avec leurs gigantesques croix de bois noires, dont les bras s'élèvent au-dessus d'un rempart de blocs de pierre bruts, tels de mystérieux ossuaires, tels des lieux de supplice vides, abandonnés. Cadavres de chevaux, carrioles abandonnées, lambeaux d'uniforme, cartouches éparpillées par terre jon-chaient le chemin et les champs, flanqués de récoltes écra-sées et foulées aux pieds...

Au croisement de Zajle, les pelotons de liaison me crièrent l'ordre de faire halte. L'état-major à cheval du bataillon vint jusqu'en tête, mit pied à terre et, dans le fossé de la route, étudia la carte. Des estafettes montées emportè-rent des ordres. La progression prenait fin pour aujourd'hui au barrage devant les lacs Gilujicie et Simno. Les chefs de

compagnie furent mandés à l'avant pour prendre les ordres pour la nuit. L'état-major avec deux compagnies installa son quartier général dans la propriété de Ludawka, les neuvième et dixième compagnies assuraient la sécurité avec postes et avant-postes entre les marais de Buchciánski et le lac Simno. Penchés sur la carte et le bloc-note, les officiers entouraient debout le chef de bataillon assis sur le bord du fossé. Sur la route venant de Zajle, une patrouille de couverture arriva amenant une troupe de jeunes paysans gesticulant et parlant avec vivacité ; c'était des gars de haute taille, blonds comme les blés ; on les avaient trouvé couchés dans des lits, sans vêtements, seules, les chemises militaires les avaient trahis.

C'est au pied du haut calvaire de Zajle que je vis l'ami encore une fois. Il avait reconnu le chemin de Posiminicze où il devait prendre le poste de garde avec une section. Nous parlâmes des morts de Warthi. Je parlais de tel ou tel que j'avais vu tomber au cours de son premier combat, après que, durant de longs mois, toute la fraîcheur et toute la cordialité d'une volonté de chef se soient inlassablement occupées de lui : un bond, une chute... mort ! Et pour ce *seul* pas, tant de peine et d'amour... "Non pas pour ce *seul* bond, m'interrompit l'ami, mais pour ce qu'il l'a fait avec des yeux clairs et courageux, avec des yeux *humains* ! Cela ne suffirait-il pas ?" Je le regardai sans mot dire. La raison de mon silence était joie et non contradiction. Mais il sembla prendre mon silence comme contradiction, et il passa son bras sous le mien : "Avez-vous donc oublié ce que vous faites dire à votre vieux Klaus von Brankow dans cette nouvelle sur Bismarck ?" Et de sa fraîche et jeune mémoire, il tira ces mots : "Pour rien ? Que la fin soit ce qu'elle voudra – Vous n'aurez pas chanté la joie de votre Brandebourg, Brandebourg ! pour rien. Le concept mort de patrie n'a-t-il pas fait mûrir beauté vivante et actions ? N'est-il pas vrai

que des milliers de jeunes hommes, au cours de milliers d'heures de vie humaine, loin de penser aux choses faciles, vides, mauvaises, ont, au contraire, traversé jours et nuits avec toute la chaleur et la fermeté de leurs cœurs ? Est-il possible qu'une époque ne compte pour rien ; quant à partir du matériau le plus cassant, le matériau humain, elle a fait des œuvres d'art qu'elle a révélées, même à ceux qui devaient les détruire comme des barbares ?"

En cet instant, on m'appela chez le chef de compagnie, et je reçus l'ordre, pour assurer la sécurité pendant la mise en place des postes, d'avancer avec ma section jusqu'à Dembowy Roq et d'y prendre position. Une fois encore, pendant que mes hommes se rassemblaient sous les armes, je sautai le fossé pour serrer la main de l'ami. Cette nuit, je suis de garde à Posiminicze, dit-il, venez-y donc passer une heure !" "Cela n'est pas possible, je suis moi-même en avant-poste." "Oh, alors... mais c'est dommage !" Je lâchai sa main et retournai, d'un saut, de l'autre côté du fossé. "Fusil en main !" Je partis avec l'escouade de tête, le reste de la section suivant à courte distance. Sous le haut calvaire de Zajle, était debout la stature droite et svelte de l'ami. "Au revoir !" lui lançai-je. Il était là ; debout silencieux sous la croix, il porta la main au bord de son casque...

Les postes de garde et les sentinelles étaient en place et j'étais revenu à Zajle en avant-poste avec ma section. Assis à la table d'une salle de ferme, j'écrivais des lettres pour les miens. Le chef de compagnie dormait sur une litière de paille. La famille de paysans était couchée dans un gigantesque lit de bois sous des montagnes de coussins bariolés. Dans un coin de la salle, parmi les fusils et les sacs, les téléphonistes étaient accroupis autour de leur appareil et d'un bout de bougie. De temps en temps, le vibreur s'animait. Le

coassement lointain d'une voix transmettait des messages que le téléphoniste répétait à mi-voix et transcrivait. Dans cette pièce surpeuplée, l'air était irrespirable. Je me levai pour ouvrir une fenêtre. Hésitantes et blêmes, les étoiles se risquaient au ciel. Devant la maison, sonnaient les pas de la sentinelle. Derrière moi, s'élevaient de temps en temps les vagissements ensommeillés d'un petit enfant couché dans le berceau letton, une boîte de bois accrochée au plafond par des ficelles noires de suie. Silencieuse m'effleurait la fraîcheur de l'air nocturne.

Le vibreur du téléphone se remit en marche dans le coin de la pièce. "Mon lieutenant...!" "Oui, qu'est-ce ?" Je me retournai ; sans me douter de rien. Le téléphoniste me tendit l'écouteur. Le vibreur avait appelé longuement trois fois. Cela ne me concernait pas. Quelqu'un parlait avec le bataillon. Mais je pris quand même l'écouteur, que le téléphoniste, d'une brève secousse, m'obligeait à prendre. Pourquoi cet homme me regardait-il ainsi ? J'interceptai la conversation "Rapport des postes de garde de Posiminicze. Lieutenant Wurche en patrouille aux abords du lac Simno grièvement blessé. Demandons voiture pour transport..."

Le silence dans la pièce était total. L'homme près du téléphone me regardait. Je me retournai. Les pensées se bousculaient dans ma tête. Je voulais me précipiter hors de la pièce, courir vers Posiminicze... Mais j'étais aux avant-postes. Et là-bas, peut-être que l'ami mourait, baignant dans son sang. Je n'avais pas le droit de partir... "Oh ! alors... mais c'est dommage !" Cette parole d'adieu prononcée sous la croix de Zajle traversa soudain le silence. Je serrais les dents. Toujours se répétait cette parole, banale, vide de sens, qui me bafouait : "C'est dommage... c'est dommage..." Et là-bas, dehors, l'ami perdait son sang...

Alors je repris l'écouteur pour appeler la dixième compagnie. Le vibreur se fit strident. La compagnie répondait. Mais aucun message nouveau venant des postes de garde n'était rentré. Le blessé était encore là-bas. Une voiture était partie pour Posiminicze. C'était tout. "Dès qu'il y aura du nouveau, appelez-moi." "Oui, mon lieutenant." Le tout sur le ton du service avec calme et indifférence, avec fatigue, comme toujours. Assis là, j'attendais. Je me levai pour marcher de long en large. L'homme, de son coin, me suivait du regard. Je sortis de la salle pour être seul. Heure après heure, j'appelais au téléphone "Rien de neuf. Les hommes sont toujours là-bas." Toujours la même chose. Et j'étais là ; coincé à, au plus, une heure de route, sans pouvoir voler vers l'ami. Debout dans les ténèbres de la route de Zajle, je fixais le noir, regardant vers le sud-est, luttant contre moi-même, n'étant plus maître de moi. La fenêtre résonna. "Mon lieutenant !" Je me précipitai dans la pièce, attrapai l'écouteur : "Ici lieutenant Flex !" "Ici, dixième compagnie. Le lieutenant Wurche est mort."

Je laissai tomber l'écouteur, sans répondre. "Terminé !" lança le téléphoniste dans le pavillon. Absurde, tout cela était absurde... De nouveau, j'étais debout sous le ciel blême. Autour de moi, des maisons, noirs blocs menaçants. Et les heures continuaient leur défilé traînant, se traînant l'une après l'autre. Je n'attendis que les premiers feux de l'aurore pour filer vers Posiminicze. La compagnie m'accorda une permission de deux heures. Je devais être de retour pour le départ. Sans chevaux, ce n'était pas possible. Je dénichai une charrette, mes hommes allèrent chercher quelques bourrins dans le pré. On obligea le paysan à atteler. Mais il faisait des difficultés. Il n'avait pas de harnais. Je dégainai mon pistolet, menaçant de lui descendre ses canassons. Le paysans et les femmes se jetèrent sur le sol en se

tordant les mains avec force larmes. Je le relevai sec : "Des cordes !" Je me mis à taper sur les chevaux et, alors seulement, un adolescent sortit des cordes d'un hangar. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait que je voie l'ami encore une fois. Il fallait qu'il soit couché pour le repos éternel par la main d'un ami aimant. Les bourrins étaient attelés, je sautai dans la charrette. J'emmenais avec moi un jeune volontaire qui ferait un dessin de la tombe pour les parents En avant ! Je tapai sur les chevaux, et nous filâmes à travers champ vers Posiminicze.

Puis, je fus là, debout devant le mort. Maintenant seulement, je savais : Ernst Wurche était mort. Dans une chambre aux murs nus, sur sa capote grise gisait l'ami, gisait là, devant moi, avec son visage pur et fier, après avoir accompli l'ultime et le plus grand des sacrifices. Sur ses jeunes traits, la grandeur d'un jour de fête, la transfiguration de son âme disponible et soumise à la volonté de Dieu. En moi déchirement, dans mes pensées ; le chaos. Devant la maison, à la gauche de la porte, sous deux larges tilleuls, j'avais vu la fosse béante, creusée par les hommes du poste de garde.

Ensuite, je parlai à l'équipe qui était allée avec lui en patrouille le soir. Ernst devait voir si les tranchées du barrage des lacs devant Simno étaient encore occupées par les russes. Pendant la progression, la patrouille avait été prise sous le feu et les shrapnells de l'ennemi. Avec toute une patrouille, il était impossible de s'approcher de la position à reconnaître sans être repéré. Mais le jeune chef ne faisait pas demi-tour sans avoir rempli sa mission. Il se contenta de laisser ses hommes à couvert. Tandis qu'ils attendaient à l'abri, lui faisait une ultime tentative pour arriver à jeter un coup d'œil dans les tranchées russes. Habitué, en sa qualité de chef, à s'engager toujours le premier, il progressait en rampant,

seul, mètre par mètre, et se rapprocha ainsi de cent cinquante mètres. La tranchée n'était plus occupée que par quelques sentinelles cosaques. Mais au cours de sa progression l'officier allemand fut repéré par l'un des russes qui fit feu sur lui. Une balle lui pénétra dans le corps, déchirant les vaisseaux sanguins importants et provoquant la mort à bref délai. Ses hommes le tirèrent du feu des cosaques en fuite. L'un d'eux lui demanda, pendant qu'ils le portaient : "C'est bien, mon lieutenant, comme çà ?" Il répondit, calme encore, comme toujours : "Bien, très bien." Mais ses sens l'abandonnèrent et il mourut en silence, sans une plainte.

Devant la métairie lettonne où il avait tenu le poste de garde, sur les hauteurs des lacs devant Simno, j'ai décoré sa tombe de héros. Deux tilleuls dressés au-dessus de lui, tels des gardiens, le murmure proche des forêts, le lointain scintillement du lac Simno allaient être ses protecteurs. Dans les jardins des paysans à l'entour, fleurissait une regorgeante abondance de fleurs de soleil et de fleurs estivales. Le jeune homme, dont le soleil était la joie, aurait une tombe de soleils et de fleurs. Je revêtis le fond de la terre avec de la verdure et des fleurs. Puis, je cueillis un grand soleil avec trois têtes d'or, l'emportai dans la maison pour le donner à ses mains jointes, qui, presque encore des mains de jeune garçon, avaient tant aimé jouer avec des fleurs. Et je m'agenouillai devant lui, ne détachant pas mes yeux de cette silencieuse paix de fête répandue sur la fierté de son jeune visage, et j'avais honte de mon déchirement intérieur. Je n'arrivais pas à me libérer de cette pauvre douleur humaine pleurant la mort solitaire de l'ami, dans la main de qui, en son heure dernière, n'avait pas reposé une autre qu'il aimait.

Mais plus je restais agenouillé, les yeux fixés sur le visage pur et fier, plus je sentais grandir en moi une timidité

angoissée et inexplicable. Je sentais le souffle de quelque chose d'étranger, qui éloignait de moi l'ami. Puis, mon cœur se mit à battre, en proie à un sentiment croissant de honte. Lui, qui aimait tant être près de son Dieu, serait mort *seul* ? Un passage de la Bible tiré de Jérémie me vint à l'esprit : "*Je* suis près de toi, dit le Seigneur, pour t'aider." Ce dernier grand dialogue sur terre, cette solitude à deux partagée entre l'homme et Dieu, aucun intrus ne les avait troublés... Et moi, je me lamentais sur la mort sans ami...

Non pas qu'en cette heure-là j'aie éprouvé cela clairement, mais le germe en descendait dans mon âme qui, plus tard, dans le souvenir, s'ouvrit à une clarté de plus en plus grande. Pour les grandes âmes, la mort est la plus grande chose vécue. Quand la joie de la terre s'avance, quand les fenêtres de l'âme, les yeux humains, nourris de couleur, s'obscurcissent comme les vitraux le soir, alors s'ouvre dans le crépuscule grandissant du temple divin qu'est le corps défaillant, l'âme comme une fleur brûlant d'un feu obscur, tel, à l'autel, le Saint Sacrement sous sa lumière, pour s'imprégner de la profondeur éblouissante de l'éternité. A ce moment-là les voix humaines ont à se taire. Les voix des amis aussi... Ne cherchez donc pas, ne désirez pas d'ultimes paroles ! Qui parle avec Dieu n'a plus de mots pour les hommes.

Que ne l'ai-je mieux senti en cette heure d'adieu ! Je fis porter l'ami au dehors, j'aidai à le descendre dans la fosse tapissée de verdure sous les tilleuls. Je couchai pour le repos éternel ce héros, revêtu de sa tenue d'officier, avec casque et baïonnette. Dans la main, il tenait la fleur de tournesol comme une lance brillante. Puis je le recouvris d'une toile de tente. Devant la tombe béante, je récitai un "Notre Père" dont, bien sûr, les larmes me firent perdre les mots, et jetai sur lui les trois premières poignées de terre, ensuite vint son

ordonnance, puis ce fut le tour des autres. Puis on combla la fosse, sur laquelle s'éleva un renflement de terre. Ce renflement porte un tournesol et une croix sur laquelle est inscrit : "Lieutenant Wurche. 138e R.I. Mort pour la patrie. 23.8. 1915" L'acier dont le reflet traversa sa vie à lui qui aimait les armes, est tout près de son cœur, c'est un salut adressé par la terre, l'air et l'eau de la patrie, forgé qu'il est de la moelle même de la terre allemande, durci au feu allemand, trempé au froid de l'eau allemande :

De l'acier que baisa la bouche de la mère,
L'éclat silencieux repose abandonné.
Par delà les forêts, les champs et la rivière,
Te salue du lointain l'éclat et la clarté...

Ces vers qu'il avait aimé dans sa vie, il les vit dans sa mort. Sur la croix, j'accrochai en adieu une couronne tressée des centaines de fleurs pour lesquelles les hommes avaient mis au pillage les parterres des paysans lettons. Le velours des giroflées, l'or rouge des œillets d'Inde, pensées et soleils, toute la maturité de l'été couvrait de ses fleurs la tombe quand je m'en allai.

Le téléphone transmis l'ordre de départ. Il me fallait regagner ma compagnie au galop. Le dessin de la tombe, fait par le volontaire, serré dans mon portefeuille, je partis pour continuer à poursuivre l'ennemi. Nous suivions le chemin qu'il avait, avec sa patrouille, si loyalement reconnu, en faisant le sacrifice de sa vie.

Le soir, nous étions à nouveau en face de l'ennemi. Les shrapnells et les obus des pièces de campagne russes, gargouillants et fracassants, entraînant à leur suite des tourbillons de vent, frappaient les bâtiments de ferme derrière

lesquels nous nous mettions à couvert. J'étais assis sur un sac, écrivant sur quelques bulletins de liaison aux parents de l'ami : "Croyez-moi, vous lui témoignez une dernière fois votre amour en supportant sa mort avec l'attitude dont il est digne et qu'il souhaiterait. Dieu veuille faire croître en ses frères et sœurs, auxquels son amour fraternel tenait tant, son sens du devoir, sa vaillance, l'étendue et la profondeur de son âme !" Combien j'étais, moi qui écrivais cela, éloigné de la soumission et du courage moral que je prêchais à d'autres !

Et puis reprirent marches et combats, combats et marches... Olita tomba. Puis, près de Preny, nous passâmes le Niemen. Devant Zwirdany, par un assaut de nuit nous rompîmes le barrage russe près du lac Daugi, après avoir enlevé, pendant la journée, les hauteurs de Tobolanka. Sur les bords de la Mereczanka, devant Orany en feu, nous fûmes pris sous les tirs. Puis nous repartîmes vers la Wilia pour de nouveaux combats. Tous les soirs, brûlaient et dardaient à l'horizon des villages et des granges, torches signalant aux russes en reflux jusqu'où les colonnes allemandes avaient pénétré. Hagards, des autochtones traînant enfants, balluchons et paquets, croisaient nos chemins, errant comme des ombres rapides autour de logis démolis par les tirs, et des jardins piétinés. Des chiens hurlaient autour de fermes abandonnées et détruites. Bétail et chevaux apparaissaient soudain, puis disparaissaient. Indifférents, nos yeux percevaient tous ces vagues fantômes, images qui se répétaient tous les jours comme le lever et le coucher du soleil, voire toutes les heures. Abrutis et ivres de sommeil, nous percevions le brouhaha d'ordres et d'appels sonores, le "Germanski, Germanski !" des blessés russes gisant dans les bois et les champs... Dormir ! Pouvoir dormir !

Le clair-obscur d'une étable délabrée, à Winknobrosz, me séparait de la lumière crue et grise d'un matin de

septembre plein de tempête et de pluie. La jonchée de paille sur laquelle j'étais couché, couvert de ma capote grise, répandait une odeur fade et douceâtre de moisi, imprégnant de la tiédeur d'une brume humide mes habits lourds de pluie et de boue. La sueur des corps des deux chevaux fatigués de la compagnie, rouans avec lesquels je partageais les lieux où l'atmosphère était pesante malgré les courants d'air, s'évaporait en brume pâle pour se maintenir en brouillard gris suspendu dans la masse de lumière crue, qui entrait par les trous de la porte en bois et les déchirures du toit de chaume. Par les fentes et les interstices béants de la porte en bois brut qui nous séparait du misérable appentis où logeait le forgeron polonais du village, passait l'inquiétude bruyante des téléphonistes et des ordonnances mêlée de pleurnicheries en polonais, et des vagissements saccadés d'un enfant couché dans son berceau suspendu, qui se balançait dans les relents de misère de cette pièce bondée. Le vibreur du téléphone ne cessait pas de s'animer... Tout comme en ce terrible soir à Zajle. Pourquoi hommes et choses s'assemblaient-ils sans arrêt pour évoquer cette image torturante du souvenir, pourquoi se faisaient-ils fantômes de service pour transformer toutes les nuits en nuits de mort ? Aujourd'hui et demain, et combien de fois encore ?

Dans les plis raides de ma capote étalée sur mes genoux, circulaient, dans la pénombre, deux points brillants : les aiguilles lumineuses d'une petite montre d'acier plate sur laquelle les heures de ce jour de repos, succédant aux semaines de combats et de marches, couraient troubles et lasses l'une après l'autre.

Je regardais ce soupçon de lumière qui brillait au milieu de tant de misère, m'efforçant d'entendre le tic-tac de la petite montre. Je la pris dans la main, croyant sentir dans ce

mouvement inlassable les pulsations de la vie. J'aimais tant me convaincre que c'était là une parcelle de vie proche de moi, avec bonté et fidélité. Car la marche de ces imperceptibles pulsations avait été déclenchée encore par la main qui m'était chère entre toutes les mains humaines et qui, maintenant dans le silence, reposait dans la tombe sur l'acier froid de son glaive. C'était la montre d'Ernst Wurche qui, traversant avec moi les combats de la bataille du Niemen, et la bataille de Wilna, cherchait le chemin qui la mènerait chez les parents dans la patrie silésienne... Lorsque, à la première heure de ce jour de malheur qui suivit la nuit de sa mort, je volai aux côtés de l'ami, les lèvres, le pouls, le cœur de l'ami étaient muets depuis des heures, mais quand cette petite montre me glissa dans la main, je ressentis les imperceptibles et soigneuses pulsations du mécanisme qui marchait encore, comme une petite parcelle de vie issue de sa vie, et j'eus et je gardai, la durée d'un instant, la douloureuse et absurde folie de croire que j'avais dans mes mains le cœur aimé de mon ami.

Des heures et des jours durant, je m'efforçai de mieux comprendre une inlassable petite voix qui, depuis, m'accompagnait à travers marches et combats. Elle me disait et me dit encore à cette heure : "Tu vis les heures de vie de mon maître mort, de ton ami, des heures que Dieu exigea de lui en sacrifice. Y penses-tu bien ? Tu vis son temps, eh bien : accomplis son œuvre. Lui, il dort, toi, tu veilles, moi, je te donne en partage les heures de veille de ta vie. Un vrai camarade veille pour les autres, veille donc, toi, à sa place ! Tu vois : j'accomplis fidèlement l'office qu'il m'a imparti, sois-lui fidèle comme je le suis, toi, homme qui est plus que nous autres, objets morts dont la vie vient de vous !..." La petite montre, tout bas, parlait, parlait, sa voix s'infiltra toujours plus profondément dans mon cœur... Je voulus obéir, m'arracher, m'élever au-dessus de la peine. Et j'écrivis dans la pénombre :

A l'Est où du soleil commence la carrière,
A l'Est, je le sais, à l'est est un tombeau,
Un tombeau qui nous est plus que mille autres cher.
Un tout jeune homme y dort sous le pied du calvaire,
Tenant entre ses mains le glaive et la lumière.

En sa main blanche il tient, flambeau éblouissant,
L'or d'un brillant soleil,
Et, incendie de gloire aux côtés du héros,
Une fleur de soleil, ses rameux étendant,
Brille de tous ses feux, torche aux rayons vermeils.

Le fer qu'avec plaisir souvent il contemple,
Arde silencieux en sa propre clarté.
De l'enfant du soleil recouvrant le trépas,
L'or fleuri de sa lance, des floraisons l'éclat,
Luit, sur sa poitrine, blason ensoleillé.

Il fut veilleur loyal, pur et fidèle gardien
Du feu sacré brûlant au foyer allemand.
Flamme de sacrifice ornant son front serein,
Fleurit de sa jeunesse auréole de saint
Au bosquet des héros sur le terrain sanglant.

La lueur du flambeau qui sur sa tombe brûle
Sera le gardien sûr des générations
Jusqu'au jour où l'aurore ou l'or du crépuscule
Verra, tués au combat, rêvant de paix, crédules,
Des derniers allemands la fin sans rémission.

En archange de feu du Jugement dernier,
Il repose en silence en l'éclat de ses armes.
Si le néant, un jour, réduit l'humanité,
De la brillante lance à l'immense clarté
Tirée de son tombeau, il donnera l'alarme.

Sortant du chœur des morts, son corps illuminé,
Tel l'éclair jaillissant des nuages mouvants,
Apparaîtra, de son flambeau et de l'épée armée,
Montrant à tous la porte de l'éternité,
Il conduira en chef tout son peuple allemand.

Mon pouls battait à se rompre. Je me levai et sortis. Le souffle du plein air et de la fraîcheur me reçut. Les vagues qui agitaient mon cœur se firent plus légères qu'elles ne l'avaient été depuis longtemps. Et voilà que... un froufrou dans les airs, des cris aigus, l'approche d'un vol, et là-haut, au-dessus de Winknobrosz, fila vers le Sud une armée d'oies sauvages. Leurs ombres passèrent sur moi. Un souvenir m'écrasa de sa pesante main. Combien de temps cela faisait-il que le froufrou du vol d'oies sauvages voyageant vers le Nord était passé au-dessus des forêts meurtries devant Verdun, au-dessus de l'ami et de moi ?

Portez loin vos froufrous, ailes de grise armée,
Portez loin vos froufrous, portez-les vers le nord !
Et quand vers le midi la mer vous franchirez,
Qui sait ce que de nous, alors, sera le sort !

Nous sommes, ainsi que vous, vêtus de gris atours.
Au nom de l'Empereur en avant nous marchons.
Si par malheur, hélas, nous marchons sans retour,
L'automne conclura : Amen ! Triste répons.

Le printemps et l'été avaient fait place à l'automne. Les oies grises émigraient vers le Sud. Tout là-bas, le froufrou de leurs ailes passait au-dessus de la tombe solitaire sur les hauteurs silencieuses qui dominent le lac Simno. Je suivis des yeux la migration de l'armée en vol, mais pas longtemps ; j'eus l'impression d'être saisi à la nuque par une poigne écrasante. Je rentrai dans la forge polonaise et me jetai sur ma litière.

Nous nous enfoncions de plus en plus profondément dans le territoire russe. Nous délogeâmes, de forêts fortifiées, les Gardes de Moscou et de Saint Petersbourg, franchîmes la Wilia sur des ponceaux, dans l'enfer de Porakity en flammes et dont les projectiles russes arrosaient les ruines, nous attendîmes, sans défense, dans la fournaise pendant des heures entières. Nous installâmes nos retranchements devant Ostrow, écoutant les hurlements des hordes russes lancées à l'assaut dans Uljany en flammes, et repoussées.

Nos glaives enfonçons
Pour atteindre Pologne.
Main est un dur moignon,
Comme un caillou, cœur cogne.

Volée nous fut la joie,
Où s'en fut le bonheur ?
En Pologne rougeoient
Sur le sable nos cœurs.

Pour nous, drapeaux portants
Silencieux dans la nuit,
Sur les chemins, le sang
Est aurore qui luit.

Trottons par la Pologne,
Où embrase mon sang
Du fossoyeur besogne.
Pour nos cœurs, c'est lassant.

Drapeaux flottant au vent,
D'épées les cliquetis
Effacent les sourires.
Qu'importe ! Nos petits
Peut-être pourront rire.

Le va-et-vient des marches et des combats continuait. Mais le feu de la guerre était dévastateur. De la bataille de Wilia, je ne pus ramener que les restes de deux compagnies derrière la chaîne des lacs lithuaniens, près desquels nous devions nous retrancher.

...Et en tête à nouveau devant ma compagnie,
Sur le chemin se va l'alezan fatigué.
Par les bois et le vent, la nuit je les conduis,
Et cent pieds avec moi continuent de marcher.

La voûte des forêts, chapelle funéraire,
Croule sous le fardeau des couronnes fanées.
La compagnie n'est plus que grise rivière
Qui roule en murmurant ses ondes épuisées.

Bruissant derrière moi, cette rivière va
Par le sable et la neige, la poussière et les bois.
Ses grises vagues, hélas, brisées ici et là,
De l'ardeur du soleil, de la terre sont proie.

La rivière grossit, se dessèche et grossit...
Mon cœur est pantelant, mon cœur est fatigué.
De tant d'êtres humains la claire image il suit,
Qui dans les remous gris ont disparu noyés.

Le monde est tout de gris et la nuit est blafarde.
La tête sur le cou du cheval inclinée,
Je rêve au temps jadis : le val de la camarde
Retentissait des chants du fleuve illuminé...

Toujours du même pas me porte l'alezan
En tête ou sur les flancs de ce gris défilé.
Combien de cavaliers se vont m'accompagnant,
Fantômes qu'avant moi en selle il a portés...

De nuit, nous nous retirâmes derrière les remparts naturels formés par le barrage des lacs, creusâmes des tranchées en toute hâte et laissâmes l'adversaire venir. Jour et nuit, nos hommes travaillaient aux fortifications. Tout autour des lacs, les villages russes se consumaient, torches aux longues flammes rouges, cadavres de la guerre agonisante. Et pendant des mois, l'inaction dans les tranchées reprit, comme jadis sur les Hauts de Meuse devant Verdun et dans les forêts devant Augustowo. Et pourtant tout était autre. Beau rêve lointain, elles étaient derrière nous les tièdes nuits d'été passées à veiller en chantant ou en bavardant. Maintenant, c'était des remparts de neige qui s'amoncelaient autour de nos trous. Les cinglants vents d'Est balayaient la glace grise des lacs, leurs coups de fouet envoyaient des aiguilles de glace dans les yeux fatigués par la veille. La "Garde à l'Est", durait treize à quatorze heures de guet et d'écoute nocturnes.

Gris lac de glace,
Neige et lune fugace...
Me faudra-t-il encore ainsi longtemps marcher,
Portant le glaive froid pendu à mon côté ?
Combien de temps faut-il combattre et s'entre-tuer ;
Quel grand malheur, hélas, terre des russes, hélas...!

Garde esseulée,
Nuit enneigée.
Le gel met dans le fer sinistres craquements.
Rugueuse est la chanson que nous chante le vent,
La paix dont je me vais la louange chantant,
Est de ces lieux bannies, sans pitié renvoyée.

Feux d'incendie !
Mort, haine et tuerie,
Etendent sur la terre, le globe tout entier,
Menaçante et terrible, implacable danger
Pour l'avenir de paix à jamais repoussé,
Dans un serment fatal, leur main rougie de sang.

Gel et tourment !
En moi brûle un serment,
En moi brûle son feu, incendie plein d'ardeur,
Qui parcourt mon épée et mes mains et mon cœur.
La fin sera, qui sait, ou malheur ou honneur...
Allemagne, pour toi, je serai toujours prêt !

Le temps se traînait le long des nuits d'hiver, paresseux comme une flamme rongeant une bûche de hêtre humide...

Les vides faits dans nos rangs par la guerre de mouvement, sont comblés par des renforts venus de l'intérieur : de la réserve fraîchement instruite, et de jeune recrues. La tranchée se remplit de nouveaux visages et de tuniques grises neuves qui faisaient curieusement tache au milieu des tenues des anciens, mises à l'épreuve par les intempéries et devenues couleur de terre. Puis vinrent encore des semaines et des semaines de travaux de fortifications et de guet. Dans la neige et dans la pluie, toutes les tenues sont devenues semblables. Il n'y a plus de visages nouveaux dans la tranchée. Mais ceux qui manquent à l'appel ne reviennent pas. Ils ne reviennent et ne parlent que pendant les longues nuits grises. Fréquenter les morts rend laconique et silencieux...

Je suis posté, d'abord, entre les lacs, puis, cinq mois durant, avec ma "six" on fottifie et on veille, on veille et on fortifie. Toutes les nuits sont profondes et noires comme des

précipices. Les jours sont fades et brefs, et ne sont que sommeil de plomb et rêve confus. Les nuits sont vie cachée dans des trous de terre et des tranchées obscures, cent pas le long des barbelés raides et gris éclairés par la montée subite de lueurs vacillantes qui s'éteignent bientôt, guet sur le parapet et aux créneaux, attente accroupie auprès du téléphone de campagne... Et toutes les nuits monte, sombre et écrasante, cette nuit portée disparue, la nuit de Zajle... Le vibreur du téléphone s'anime. La surface plate du lac Simno scintille soudain. Au loin claquent des détonations. La sentinelle fait les cent pas... Oh ! Nuits ! Oh ! évocation des morts ! Les jours sont rêve et illusion qui passent dans le vent comme des feuilles, mais chaque nuit se renouvelle le noir de la nuit de deuil au-dessus du lac Simno. Je suis assis recroquevillé sur moi-même à la lumière vacillante d'une bougie dans la cagna. J'écoute les voix de la nuit et je suis irrité. Toutes les nuits, je vis ta mort ! Ami ! Nous sommes toi et moi dans la *même* maison qui brûle, pour sauver l'avenir de notre peuple, nous sommes séparés par de minces cloisons, et toi, mon frère, tu brûles dans la pièce à côté de moi, et je n'ai pas le droit de t'aider... Je suis assis replié sur moi-même, et je suis irrité ! Et pourtant, je sens que tu es tout proche. Tu es près de moi et tu apaises. J'entends la bonté, la jeunesse de ta voix !

"Faire son service de lieutenant, c'est apprendre à ses hommes à vivre. Leur apprendre à mourir, il arrive une fois où ce n'en est qu'une partie..." Je lève les yeux et cherche. Silhouette et voix se brouillent. Je relève le col de mon manteau et vais à l'air libre. Et le froid piquant de la nuit russe me pénètre à nouveau. Je fais les cent pas devant les tranchées et les trous d'écoute. Sur la hauteur qui domine les ruines calcinées du village, se dressent, spectrales, les hautes croix noires du cimetière letton. Que de fois, à l'aube et au crépuscule, sommes-nous passés, avec nos compagnies

fatiguées devant ces lieux de sépulture dénudés ! Ils se ressemblent comme des ombres, l'un est comme l'autre. Pourtant, aucun ne donne le frisson aussi froid que celui que donne la tombe ensoleillée au-dessus du lac Simno. Je fixe les croix. Une pâle lueur filtre dans l'obscurité des nuages à l'Est. Il est temps d'aller dormir.

Toutes les nuits sont lamentations funèbres. Les tempêtes nocturnes secouent en hurlant ma cabane d'argile et de planches. Mon cœur est une grange pleine de chevaux sauvages, une grange qui a pris feu. Les chevaux piaffent, les chaînes des caveçons s'entrechoquent...

Les nuits silencieuses passent lentement comme des spectres. La fraîcheur du matin se lève. De mes yeux sans sommeil, je regarde la bougie dont la lumière blêmit et j'éteinds. Toutes les nuits sont lamentations funèbres. Le matin subit l'assaut des brouillards et perd son éclat. L'hiver est là, et le gel aveugle les carreaux. Mon âme est froide comme une pièce nue. Les carreaux sont gelés. Aucun rayon venant du monde extérieur familier, n'entre en moi ? Je suis assis solitaire derrière des vitres gelées, mon ami, je fixe ton ombre, qui remplit la pièce... Et je suis irrité. Mais dehors la lumière grandit. Et de nouveau, te voilà près de moi et tu apaises : "Laisse-moi voir si je ne suis pas plus vivant que toi ! Regarde ! Je vais à la fenêtre, je pose la main sur la glace : elle fond sous mes mains. La lumière du premier rayon de soleil pénètre. Je souffle, souriant, sur la glace froide et aveugle : vois comme elle fond et disparaît ! Les forêts, les villes, les lacs que notre route a contournés plongent par la fenêtre leurs regards jusqu'à nous, de chers visages nous regardent. Ne veux-tu pas les appeler ? Ne sommes-nous pas pour toujours des pèlerins entre les deux mondes, compagnon ? N'étions-nous pas amis, parce que c'était là le fond de

notre nature ? Pourquoi t'accroches-tu si pesamment à cette belle terre depuis qu'elle est ma tombe, et pourquoi la portes-tu comme un fardeau, comme une entrave ? Il faut qu'ici et là-bas tu sois chez toi, sinon, tu ne seras de nulle part..." Le jour est devenu puissant, et mon cœur veut devenir clair et croyant.

Toutes les nuits sont lamentations funèbres. Vêtu de ma capote grise, je m'appuie au parapet couvert de neige, et je lève les yeux vers les étoiles blêmes du désert hivernal. Et mon cœur est irrité. "Nous avons vieilli par nos actes et vieilli par nos morts. La mort fut un jour jeune et gaspilleuse, elle est devenue vieille et avide." Mais l'ami est venu à côté de moi, en silence, je ne sais d'où, et je ne pose pas de question. Son bras est passé dans le mien, comme dans les tranchées de la forêt devant Augustowo. Et il apaise : "Vous croyez vieillir alors que vous mûrissez. Vos actions et vos morts vous font mûrir et vous gardent jeunes. C'est la vie qui est devenue vieille et avide. La mort reste la même pour l'éternité. Ignores-tu tout de l'éternelle jeunesse de la mort ? La vie vieillissante doit, selon la volonté de Dieu, se rajeunir au contact de l'éternelle jeunesse de la mort. C'est là le sens et l'énigme de la mort. Ne sais-tu pas tout cela ?"

Je me tais, mais mon cœur continue a être irrité. Et lui, il ne retire pas son bras du mien, et il ne cesse pas d'apaiser, à voix basse, il s'y applique avec bonté et calme. "Lamentation funèbre est pénible service funèbre, compagnon ! Voulez-vous faire de vos morts des spectres, ou bien voulez-vous nous donner droit de cité parmi vous ? Il n'y a pas de troisième possibilité pour les cœurs qu'a touchés la main de Dieu. Ne faites pas de nous des spectres, donnez-nous droit de cité. Nous aimerions pouvoir entrer dans votre cercle à toute heure, sans détruire votre rire. Ne faites pas de

nous de graves ombres séniles, laissez-nous le frais parfum de la gaité qui fut l'éclat et la lumière de notre jeunesse ! Donnez à vos morts droit de cité, vous autres vivants, pour que nous puissions résider parmi vous et séjourner dans les heures sombres ou claires. Ne nous pleurez pas, pour que vos amis ne redoutent pas de parler de nous ! Faites que vos amis prennent le courage de parler de nous et de rire ! Donnez-nous ce droit de cité dont nous jouissions pendant la vie !"

Je me tais toujours, mais je sens mon cœur entre ses mains si bonnes, et sa chère voix sonne et continue à apaiser : "De même que les arbres blessés produisent des sécrétions douces et âpres, de même le cœur des poètes produit-il des chants doux et âpres. Dieu a touché ton cœur... Chante, poète !"

"Mon ami, mon ami, mon âme est l'écho de la tienne, telle une cloche qui, entraînée dans le courant sonore de sa sœur, vibre avec elle à l'unisson !"...

Le ciel, à l'Est, est devenu un flot d'or lumineux répandu sur les nuages noirs et la terre sombre. Un reflet rose nimbe les jeunes pousses dans la couronne des bouleaux. Dans le lointain et tout près, s'accroche dans les cimes des arbres au-dessus de la terre noire, la fraîcheur d'un soupçon de nuage. Le deuxième printemps de guerre commence. En Pologne, la tempête balaye les tombes.

Souffle un vent de l'Ouest, de l'Ouest souffle un vent :
Il vient de la patrie, c'est le souffle de Dieu.
Couronne et croix émeut son baiser frémissant,
Quand en Pologne il voit d'une tombe le lieu.
Le vent qui vient de l'Ouest, il se plaint, il se plaint ;
Hélas, mon pauvre enfant de la terre allemande,
Pourquoi donc la Pologne en sa terre te tient ?
Si douce est la fraîcheur de la terre allemande !
Elle n'est pas pour toi !

La voix du vent de l'Ouest exhale son chagrin :
Si la force j'avais, si la force j'avais,
De mon bras nourricier te serrant sur mon sein,
Depuis longtemps déjà emporté je t'aurais,
Je ne puis, je ne puis – Qu'à Dieu aille ma plainte !
Si la force j'avais, si la force j'avais !
Dans ma chasse de nuit, de notre terre sainte,
J'aurais à votre tombe ajouté le doux faix
D'une poignée légère.

De l'Est, venant de l'Est, le vent souffle en tempête,
C'est le vent des tombeaux, c'est le souffle de Dieu.
Oh ! si chère patrie, ne sois pas inquiète !
Les enfants nous restons du sol de nos aïeux...
De nos tombes le vent vient d'Est avec furie :
Immuable toujours est douceur de la terre,
Terre pour nous issue de la mère patrie,
Nous sommes de patrie la vivante poussière,
Ainsi, ne craignez point !...

EPILOGUE
(*par* Martin Flex)

Eté et hiver vinrent et s'en furent. Des assauts russes se brisèrent devant nos barrages. Inébranlée, l'armée de l'Est resta dans ses tranchées. Et la garde dura des mois encore, derrière les parapets et les barbelés. Les tempêtes printanières de la quatrième année de guerre parcoururent les contrées. A l'Est, elles n'attisèrent pas de nouveaux foyers. Mais de l'autre côté, en France, de hautes flammes s'élevèrent, dans l'Aisne et à Arras. Les forces unies des puissances occidentales se lancèrent à l'assaut du mur allemand. Walter Flex ne tint pas plus longtemps dans le silence de la guerre de positions à l'Est. Son instinct le poussait vers l'Ouest, dans la houle des combats :

"Avec quelques camarades, dont un admirable vieux chef de bataillon, je me suis porté volontaire pour le front de l'Ouest. Cela ne m'a été dur qu'à la pensée de ma mère qui n'en sait encore rien. Au reste, vous connaissez ma façon de penser. Cela n'avance à rien d'émettre des exigences morales, il faut, en sa personne, les mettre en œuvre pour leur donner une vie. Goût de l'aventure et idéalisme ont été, au début de la guerre, fort souvent confondus. Et l'idéalisme inflexible, inaccessible à toute concession, pour lequel ne compte que le salut

de notre peuple pour le présent et l'avenir, est fort rare. Votre lettre me fournit l'occasion bienvenue, et je la saisis avec reconnaissance, de parler à cœur ouvert avec un homme qui partage mes idées, d'autant plus que vous touchez l'état d'esprit où je me trouve en cette heure où se joue le destin de notre peuple, quand vous écrivez : "Toutes sortes de soucis se présentent à mon âme lorsque je pense à vous." Vous n'en avez nul motif. Ce souci n'eût été fondé que si, renonçant à me porter volontaire, j'eusse, pour des raisons sentimentales, porté atteinte à l'unité formée par action et pensée. Je suis aujourd'hui, intimement autant engagé volontaire pour la durée de la guerre qu'au premier jour. Je ne le suis pas, ni ne le fus jamais, comme beaucoup le croient, par nationalisme fanatique, mais par fanatisme moral. Ce ne sont pas des exigences nationales, mais bien des exigences morales que je pose et représente. Ce que j'ai écrit sur "l'éternité du peuple allemand" et sur la mission rédemptrice mondiale de la germanité, n'a rien à voir avec un égoïsme national, c'est une foi morale qui peut se réaliser même dans la défaite ou, comme l'aurait dit Ernst Wurche, dans la mort héroïque d'un peuple... J'ai, bien entendu, toujours gardé une limite claire de la pensée : je crois que le développement de l'humanité atteint dans la forme du peuple sa structure la plus parfaite pour l'individu et son développement intérieur, et que le patriotisme à l'échelle de l'humanité représente une dispersion qui libère à nouveau l'égoïsme individuel, et le rabaisse jusqu'à sa forme la plus nue. Ma foi est que le peuple allemand, en août 1914 et par la suite, a atteint une hauteur qu'aucun peuple n'a jamais atteinte auparavant. Heureux celui qui s'est trouvé sur ce sommet et n'a pas eu à en redescendre. Les descendants de notre propre peuple et des autres peuples, verront cette marque extrême de la marée de Dieu sur les rivages le long desquels ils marchent. Tels sont ma foi, ma fierté, mon bonheur, ils m'arrachent à tous mes soucis personnels..."

Son désir de s'engager dans les combats décisifs à l'Ouest, ne se réalisa pas. Un commandement à assurer pendant plusieurs semaines, l'amena à Berlin. C'est de là que, de toute l'ardeur de son cœur, il suivit le destin de ses camarades. Son régiment combattit à Tarnopol. Il le rejoignit à temps pour participer à la prise de Riga. De joyeuses salutations volèrent vers la patrie : "Je suis tout heureux de pouvoir y être." Après Riga, vint Ösel. Au cours de nouveaux préparatifs d'attaque, il écrivit :

"Des camarades qui, il y a des mois, sont partis pour l'Ouest, c'est tout juste s'il en reste encore un en vie. Il y avait parmi eux quelques hommes admirables ; je serais parti avec eux. Je les vois encore faire des signes d'adieu du train qui partait : 'Quel dommage que vous ne veniez pas avec nous', me cria encore Erichson, le Mecklembourgeois qui, avec Wurche et moi, constituait le trio des chefs de section de la 9e compagnie devant Augustowo. Maintenant, lui aussi est enterré devant Verdun. S'il avait deviné que, peu après, nous allions prendre Tarnopol et Riga, il serait sans doute resté avec nous. Et où serais-je aujourd'hui, si mon engagement n'avait pas été cassé à ce moment-là ? Hasards, ou Destinée ? Je ne cesse de remercier le ciel de m'avoir donné cet équilibre du cœur, qui n'a jamais été sérieusement ébranlé. Non pas que j'aie le sentiment de jouir d'une protection ou d'une supériorité qui me placeraient au-dessus des autres, mais j'ai la calme certitude intérieure que tout ce qui m'arrive ou peut m'arriver, participe d'une évolution vivante sur laquelle rien de mort n'a de pouvoir..."

Le jour même où cette lettre partit pour sa patrie, la balle mortelle le frappa, à Ösel. Il avait déployé sa neuvième compagnie pour donner l'assaut à Lewwal. Le combat

touchait à sa fin, une fin victorieuse. Balançant entre résistance et capitulation, les russes indécis tenaient encore devant Peudehof. Son chef de section sur l'aile gauche avance en exigeant la capitulation. Les officiers russes le déclarent prisonnier tandis qu'il avance vers eux. Il se replie en courant, le fusil épaulé : "Mon lieutenant, ils ne veulent pas se rendre !" Walter Flex, enfourchant un cheval pris aux russes, s'avance vers eux. Un coup de feu part et le rate. Il dégaine le sabre qui pend à sa selle et, sabre au clair, il charge le tireur. Des coups de fusil l'accueillent. Une balle traverse la main qui tient l'arme, lui entre dans le corps et le jette à bas. Sa compagnie attaque. Les russes mettent les bras en l'air. On les fait prisonniers. Les premiers mots du blessé sont des questions sur la situation. La réponse est telle qu'il se laisse retomber, rassuré.

Ses hommes le portèrent, dans une cabane proche. Le cœur serein, il atteignit l'ambulance, où il dicta cette lettre à son fidèle ordonnance : "Mes chers parents, je dicte cette lettre parce que j'ai une légère blessure à l'index de la main droite. Sinon, je vais bien. Ne vous faites aucun souci. Je vous embrasse ! Votre Walter." Le lendemain, jour anniversaire de son plus jeune frère qui l'avait précédé au champ d'honneur, il mourut. Entier dans la vie et la mort, comme il l'était dans la pensée et dans l'action, il s'est éteint en silence pour vivre la plus grande expérience, en pèlerin sûr de son chemin entre les deux mondes...

Le soir apporta à son régiment l'ordre de départ. Dans les heures de la nuit qui restaient avant le départ, ses hommes se réunirent pour célébrer un silencieux service funèbre : ils tressèrent de leurs mains des couronnes de feuillage, dernier hommage, dernier "merci".

Le régiment se mit en marche. Neuf hommes de sa compagnie restèrent en arrière. Dans la lumière du matin, il l'inhumèrent sur cette verdoyante île de la Baltique qui avait bu son sang. Des oies sauvages passèrent au-dessus de la terre fraîchement remuée. Elles allaient vers le Sud...

Il repose en terre allemande sur l'emplacement du vieux château de l'ordre teutonique à Peude. Des couronnes de feuilles de chêne, faites pour lui par ses soldats qui l'aimaient furent la décoration de sa croix et de sa tombe. Dans la trame serrée des bourrasques de la Baltique, restent tissés, tels des fils lumineux, les vers du dernier hommage rendu par lui au sang versé en toute pureté, force dispensatrice de vie.

La forêt nordique bruisse au-dessus des collines :

Morts, nous avons sombré pour l'éclat du pays.
Oh ! Fleur pour notre tombe, Allemagne, fleuris !
Travaille dans ton champ, mon frère laboureur,
Tu es un monument bâti en mon honneur.
Le petit que sa mère élève avec amour,
Est fleur sur mon tombeau qui fleurira toujours.
Au garçon, à la fille à la svelte stature,
Merci ! De mon tombeau, vous êtes la bordure.
Allemagne, fleuris ! Sois bouquet de héros,
Sois jeune, forte et belle ombrageant mon tombeau !

Martin Flex.
Au front, Novembre 1917.

Le régiment se met en marche. Neuf hommes de sa compagnie restèrent en arrière. Dans la lumière du matin ils l'inhumèrent sur cette verdoyante île de la Baltique qui avait bu son sang. Des oies sauvages passèrent au-dessus de la terre fraîchement remuée. Elles allaient vers le Sud.

Il repose en terre allemande sur l'emplacement du vieux château de l'ordre teutonique à Peude. Des couronnes de feuilles de chêne, faites pour lui par ses soldats qui l'aimaient, furent la décoration de sa croix et de sa tombe. Dans la trame serrée des [illegible] de la Baltique, restent tissés, tels des fils lumineux, les vers du dernier hommage rendu par lui au sang versé en terre [illegible], leur dispensant [illegible].

La forêt nordique bruisse au-dessus des collines :

Morts, nous avons saigné pour l'éclat du pays.
Oh ! Fleur pour notre tombe, Allemagne, fleuris !
Tu es la fleur de notre champ, notre tendre espérance,
Tu es un monument fait en notre honneur
Le pays que la mort élève avec amour
En flamme pour la tombe qui fleurira toujours
Au garçon, à la fille, à la ville attachée,
Mort ! De notre tombeau, nous te le demandons :
Allemagne, fleuris ! Sois bouquet de noblesse,
Sois jeune, forte et belle, ombrageant nos tombeaux.

Martin Flex

Au front, Novembre 191[illegible]

Sous l'égide de Hubert Koch († en 1974), qui en fut, de longues années durant, le directeur, et de la dernière personne porteuse du nom, Madame Thea Flex (décédée à Uppsala en 1976), le "Cercle des amis de Walter Flex" a ouvert un musée commémoratif renfermant des objets ayant appartenu au poète. L'adresse en est : Waldstrasse 2-4, D-6057 Dietzenbach-Steinberg.

On peut y voir, outre de nombreux manuscrits, lettres et portraits, la première croix de la tombe venant de Ösel, la tunique militaire et l'épée du poète, ainsi que des objets personnels. On y peut, en outre, s'inscrire au nombre des membres du cercle des "Amis de Walter Flex", qui publie un bulletin trimestriel.

Pour le soixantième anniversaire de la mort du poète (16 octobre 1977), fut érigée dans le bois attenant au musée, une sépulture faite à l'image de celle de Ösel.

D'autres éléments de ses œuvres posthumes sont conservés aux Archives littéraires de la Bibliothèque nationale de l'ex-RDA (Section des manuscrits), à Berlin, ainsi qu'au Musée Schiller à Marbach sur le Neckar.

ANNEXE I

FLEX 1 (*p*. 50)

Wildgänse rauschen durch die Nacht
Mit schrillem Schrei nach Norden -
Unstäte Fahrt ! Habt acht, habt acht !
Die Welt ist voller Morden.

Fahrt durch die nachtdurchwogte Welt,
Graureisige Geschwader !
Fahlhelle zuckt, und Schlachtruf gellt,
Weit wallt und wogt des Hader.

Rausch' zu, fahr' zu, du graues Heer !
Rauscht zu, fahrt zu nach Norden !
Fahrt ihr nach Süden übers Meer -
Was ist aus uns geworden !

Wir sind wie ihr ein graues Heer
Und fahr'n in Kaisers Namen,
Und fahr'n wir ohne Wiederkehr,
Rauscht uns im Herbst ein Amen !

Walter Flex

FLEX 2 (*p*. 58)

"Wandrer, gegen solche Not
Wolltest du dich sträuben ?
Wirbelwind und trocknen Kot,
Laß ihn drehn und stäuben !"

Goethe

FLEX 3 (*p*. 66)

"Wie im Morgenglanze
Du rings mich anglühst,
Frühling, Geliebter!
Mit tausendfacher Liebeswonne
Sich an mein Herz drängt
Deiner ewigen Wärme
Heilig Gefühl,
Unendliche Schöne !
Daß ich dich fassen möcht'
In diesen Arm ! ---"

Goethe

FLEX 4 (*p*. 8[redacted])

"Der Stahl, den Mutters Mund geküßt,
Liegt still und blank zur Seite.
Stromüber gleißt, waldüber grüßt,
Feldüber lockt die Weite ! -

Walter Flex

FLEX 5 (*p*. 82)

Die Wiese schäumt von Blüten,
Der Wind singt drüber hin,
Den sonnenlichtdurchglühten
Leib bad' ich kühl darin.

Du freie Gottesschmiede,
Du lohe Sonnenglut,
Inbrünstiglich durchglühe
Leib, Seele, Herz und Blut !

Ins Glühen unermessen
Und Blühen eingewühlt
Will ich den Tod vergessen,
Der alle Erde kühlt.

Glüh', Sonne, Sonne, glühe !
Die Welt braucht soviel Glanz !
Blüh', Sommererde, blühe,
Ach blühe Kranz bei Kranz !

Walter Flex

FLEX 6 (*p*. 113)

Im Osten, von wannen die Sonne fährt,
Ich weiß ein Grab im Osten,
Ein Grab, vor tausend Gräbern wert,
Drin schläft ein Jüngling mit Fackel und Schwert
Unter des Kreuzes Pfosten.

Als Fackel trägt er in weißer Hand
Eine goldene Sonnenblume,
Auch loht von des Heldenhügels Rand
Eine Sonnenblume wie Feuersbrand,
Eine Fackel zu seinem Ruhme.

Das Schwert, so oft beschaut mit Lust,
Glüht still in eig'nem Glanze.
Es deckt des Sonnenjünglings Brust
Als Sonnenwappen der Blütenbrust
Der gold'nen Blumenlanze.

Er war ein Hüter, getreu und rein,
Des Feuers auf Deutschlands Herde.
Nun blüht seiner Jugend Heiligenschein
Als Opferflamme im Heldenhain
Über der blutigen Erde.

Die Fackel, die seinem Grabe entloht,
Soll Jugend um Jugend hüten,
Bis unter Morgen- und Abendrot
In Friedensträumen und Schlachtentod
Die letzten Deutschen verblühten.

Ein Flammenengel des Weltgerichts
Schläft still in schimmernden Waffen.
Einst wird er, zerstäuben die Welten in Nichts,
Die blühende Lanze voll schwellenden Lichts
Von seinem Grabe raffen.

Dann leuchtet sein Leib aus der Toten Chor,
Ein Blitz aus wogender Wolke,
Dann bricht er mit Fackel und Schwert hervor
Und leuchtet durch der Ewigkeit Tor
Voran seinem deutschen Volke.

Walter Flex

FLEX 7 (*p.* 115)

Wir stoßen unsre Schwerter
Nach Polen tief hinein.
Die Hand wird hart und härter,
Das Herz wird hart wie Stein.

Die Lust ist uns bestohlen.
Wer nahm uns Glück und Glut ?
Das macht im Sand von Polen
Das viele stille Blut.

Wir tragen unsre Fahnen
Still in die Nacht hinein,
Das Blut auf unsern Bahnen
Ist unser Frührotschein.

Durch Polen möcht' ich traben,
Bis mir das Blut erglüht.
Das kommt vom Gräbergraben,
Das macht die Herzen müd'.

Bei Schwertern und bei Fahnen,
Schlief uns das Lachen ein.
Wen schert's ! - Wir soll'n die Ahnen
Lachender Enkel sein.

Walter Flex

FLEX 8 (*p.* 116)

... Und wieder vor der Kompanie
Tappt meines Fuchsen müder Schritt.
Durch Wald und Nachtwind führ' ich sie,
Und hundert Füße rauschen mit.

Der Wald ist wie ein Sterbedom,
Der von verwelkten Kränzen träuft,
Die Kompanie ein grauer Strom,
Der müde Wellen rauschend häuft.

Der graue Strom rauscht hinter mir,
Durch Sand und Schnee, durch Laub und Staub,
Und Well' um Welle dort und hier
Wird Sonnenraub, wird Erdenraub.

Es schwillt der Strom und ebbt und schwillt...
Mein Herz ist müd', mein Herz ist krank
Nach manchem hellen Menschenbild,
Das in dem grauen Strom versank.

Die Welt ist grau, die Nacht ist fahl,
Mein Haupt zum Pferdehals geduckt,
Träum' ich, wie hell durchs Todestal
Mein Strom einst klang lichtüberzuckt...

Mein Fuchs geht immer gleichen Tritt
Voran, entlang dem grauen Zug,
Und graue Reiter reiten mit,
Die er vor mir im Sattel trug. -

Walter Flex

FLEX 9 (*p.* 117)

Eisgrauer See,
Mondheller Schnee...
Wie lang noch soll ich schreiten,
Das kalte Schwert zur Seiten ?
Wie lang' währt Mord und Streiten ?
Weh', Russenerde, weh' - !

Einsame Wacht,
Schneekühle Nacht.
Es knarrt der Frost im Eise,
Der Sturm singt harsche Weise,
Der Friede, den ich preise,
Der ist in Bann und Acht.

Brandhelle loht !
Mord, Haß und Tod,
Sie recken ob der Erde
Zu grauser Drohgebärde,
Daß niemals Friede werde,
Schwurhände blutigrot.

Was Frost und Leid !
Mich brennt ein Eid.
Der glüht wie Feuerbrände
Durch Schwert und Herz und Hände.
Es ende drum, wie's ende -
Deutschland, ich bin bereit.

Walter Flex

FLEX 10 (*p.* 123)

Es weht ein Sturm aus West, aus West,
Heimatwind, Gotteswind,
Der Kreuz und Kranz erbeben läßt,
Wo er ein Grab in Polen find't.
Es klagt und klagt der Sturm aus West :
Weh, deutscher Erde Kind !
Was hält dich Polens Erde fest ?
Die deutsche Erde kühlt so lind,
Dich kühlt sie nicht !

Der Sturm aus Westen klingt und klagt :
Hätt' ich Kraft, hätt' ich Kraft,
Ich hätte wie eine Kindesmagd
Dich längst in meinen Arm gerafft !
Kann's nicht, kann's nicht, Gott sei's geklagt !
Hätt' ich Kraft, hätt' ich Kraft,
Ich hätte euch auf nächtiger Jagd
Eine Handvoll Heimaterde geschafft
Zu Kranz und Grab !

Es fährt ein Sturm aus Ost, aus Ost,
Gräberwind, Gotteswind :
Du liebe Heimat, sei getrost !
Wir bleiben deiner Erde Kind...
Von allen Gräbern weht's aus Ost :
Erde ist immer lind.
Erde, aus Heimaterde entsproßt,
Wir selbst nur Heimaterde sind,
Fürchtet euch nicht ! -

Walter Flex

FLEX 11 (*p.* 129)

"Wir sanken hin für Deutschlands Glanz.
Blüh, Deutschland, uns als Totenkranz !
Der Bruder, der den Acker pflügt,
ist mir ein Denkmal wohlgefügt.
Die Mutter, die ihr Kindlein hegt,
ein Blümlein überm Grab mir pflegt.
Die Büblein schlank, die Dirndlein rank
blühn mir als Totengärtlein Dank.
Blüh, Deutschland, überm Grabe mein
jung, stark und schön als Heldenhain !"

Walter Flex

ANNEXE II

Wildgänse rauschen durch die Nacht

Text : Walter Flex
Mel : Robert Götz



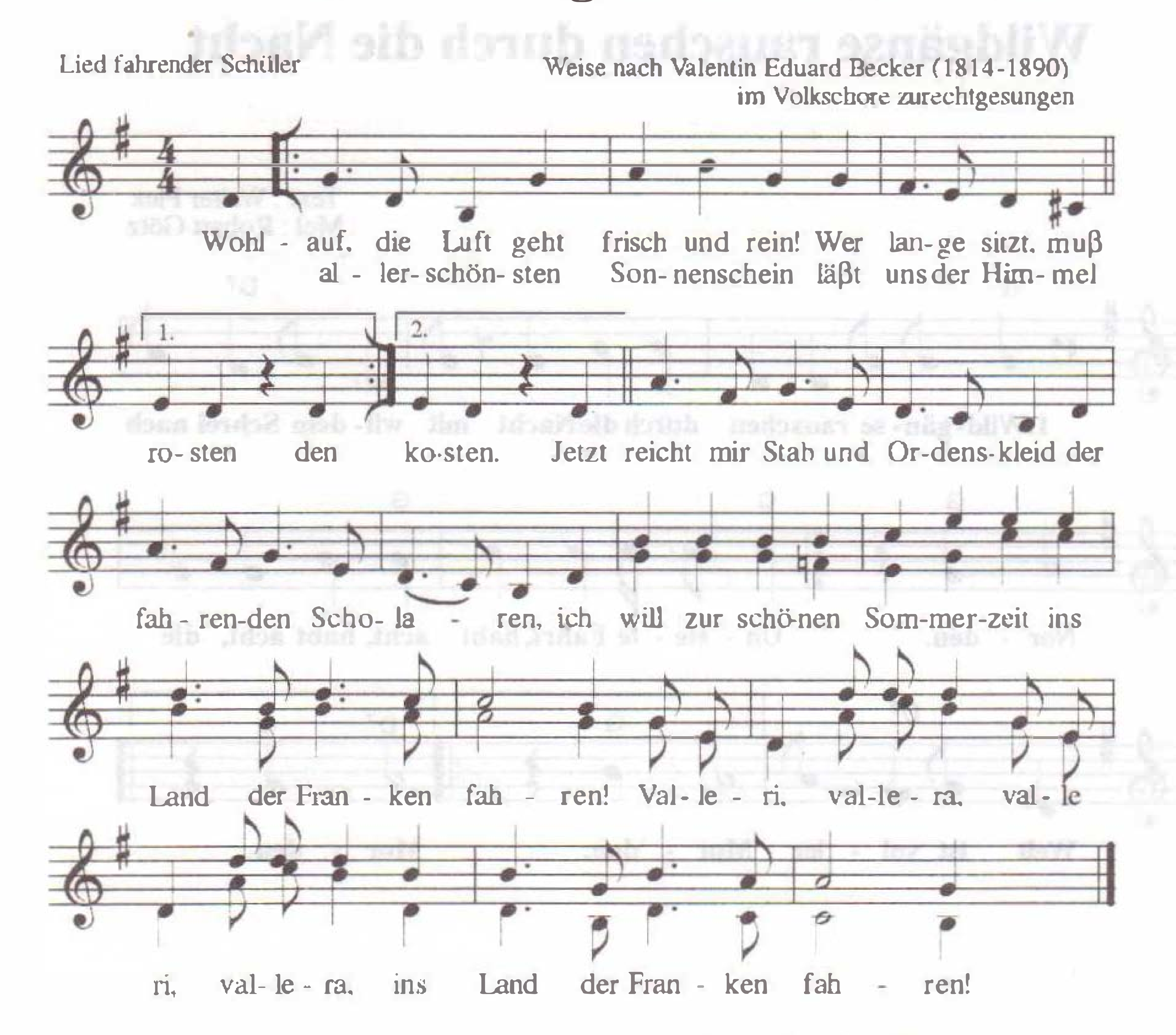


2. Fahrt durch die nachtdurchwogte Welt, graureisige Geschwader!
[: Fahlhelle zuckt und Schlachtruf gellt, weit hallt und wogt der Hader!:]

3. Rausch zu, fahr zu, du graues Heer! Rauscht zu, fahrt zu nach Norden!
[: Fahrt ihr nach Süden übers Meer, was ist aus uns geworden ?:]

4. Wir sind wie ihr ein graues Heer und fahrn in Kaisers Namen,
[: und fahrn wir ohne Wiederkehr, rauscht uns im Herbst ein Amen!:]

Wohlauf, die Luft geht frisch und rein



2. Der Wald steht grün, die Jagd geht gut, schwer ist das Korn geraten; sie können auf des Maines Flut die Schiffe kaum verladen. Bald hebt sich auch das Herbsten an, die Kelter harrt des Weines; der Winzer Schutzherr, Kilian, beschert uns etwas Feines. Valleri usw.

3. Wallfahrer ziehen durch das Tal mit fliegenden Standarten. Hell grüsst ihr doppelter Choral den weiten Gottesgarten. Wie gerne wär ich mitgewallt, ihr Pfarr wollt mich nicht haben. Drum muss ich seitwärts durch den Wald als räudig Schäflein traben. Valleri usw.

4. Zum heiligen Veit von Staffelstein bin ich emporgestiegen und seh die Lan[d] um den Main zu meinen Füßen liegen. Von Bamberg bis zum Grabfeldgau umrahmen Berg und Hügel die weite stromdurchglänzte Au; ich wollt, mir wüchsen Flügel! Valleri usw.

Viktor Scheffel, 1826-1886

Die Wacht am Rhein



2. Durch Hunderttausend zuckt es schnell und aller Augen blitzen hell; der deutsche, bieder, fromm und stark, beschüzt die heilige Landesmark. Lieb Vaterland usw.

3. Er blickt hinauf in Himmelsaun, da Heldenväter niederschaun, und schwört mit stolzer Kampfeslust; "Du Rhein bleibst deutsch wie meine Brust". Lieb Vaterland usw.

4. Solang ein Tropfen Blut noch glüht, noch eine Faust den Degen zieht, und noch ein Arm die Büchse spannt, betritt kein Feind hier deinen Strand. Lieb Vaterland usw.

5. Der Schwur erschallt, die Woge rinnt, die Fahnen flattern hoch im Wind: am Rhein, am Rhein, am deutschen Rhein, wir alle wollen Hüter sein! Vaterland usw.

Musketier' sein lust'ge Brüder



2. Wenn wir durch die Stadt marschieren, Hauptmann stets voran,
[: öffnen die Mädels Fenster und die Türen, schaun ihren
Schatz wohl an. :]

3. Spiegelblank sein unsre Waffen, schwarz das Lederzeug.
[: Wenn wir ein Feinsliebchen haben, sind wir kaiserreich.:]

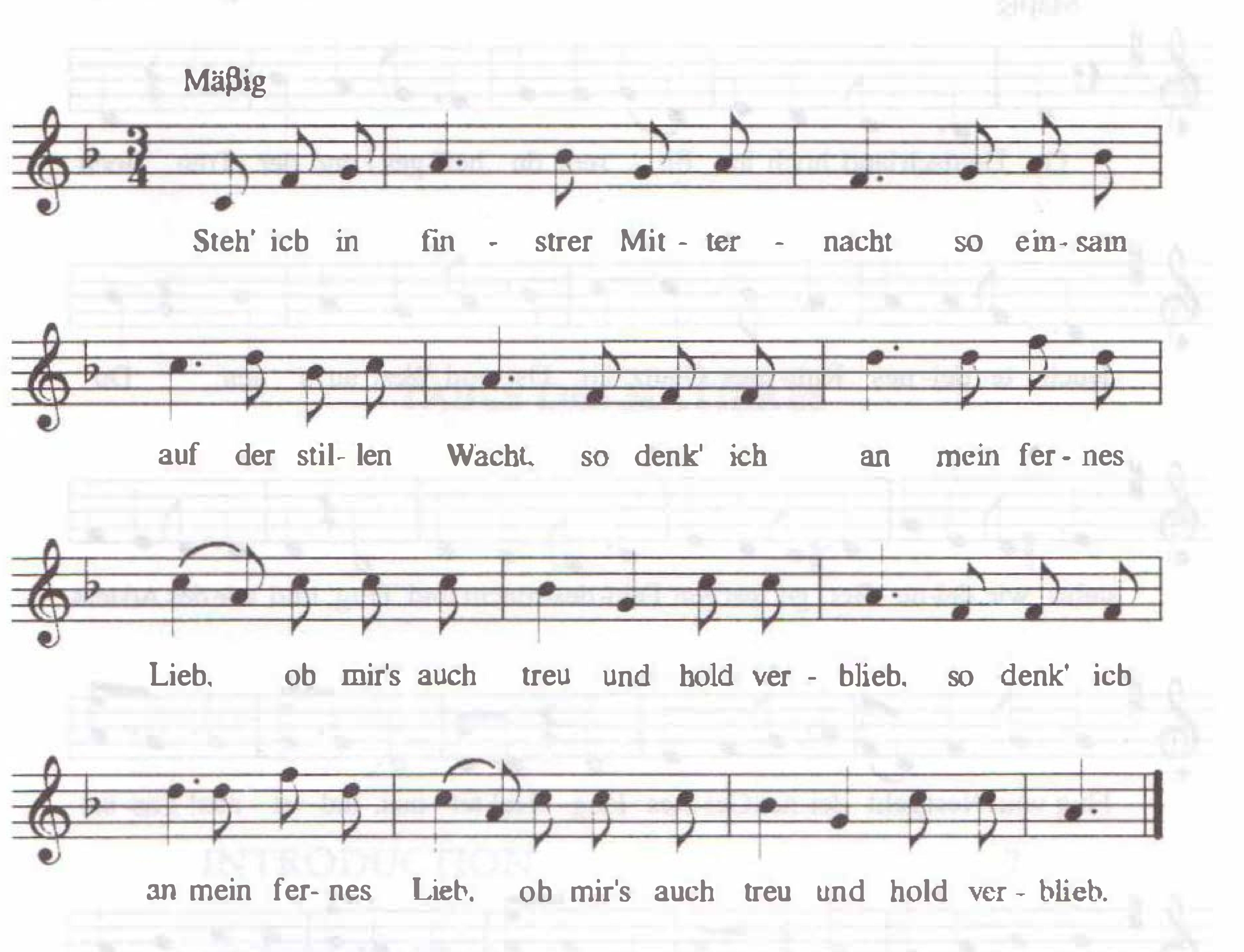
4. Mut im Herzen, Geld im Beutel und ein Gläschen Wein,
[: das soll uns die Zeit vertreiben, lust'ge Musketier' zu sein! :]

5. Haben wir zwei Jahr gedienet, ist die Dienstzeit aus,
[: dann schickt uns der König wieder ohne, ohne Geld nach Haus.:]

6. Ohne Geld und ohne Waffen, ohne bunten Rock;
[: uns bleibt nur zum Angedenken der Reservestock!:]

Worte und Weise : Seit 1870 im Hessischen und Sachsen allgemein bekannt.

Steh' ich in finster Mitternacht



2. Als ich zur Fahne fortgemüsst, hat sie so herzlich mich geküt mit
Bändern meinen Hut geschmückt und weinend mich ans Herz gedrückt

3. Sie liebt mich noch, sie ist mir gut, drum bin ich froh und wohlgemut;
mein Herz schlägt warm in kalter Nacht, wenn es ans treue Lieb gedacht.

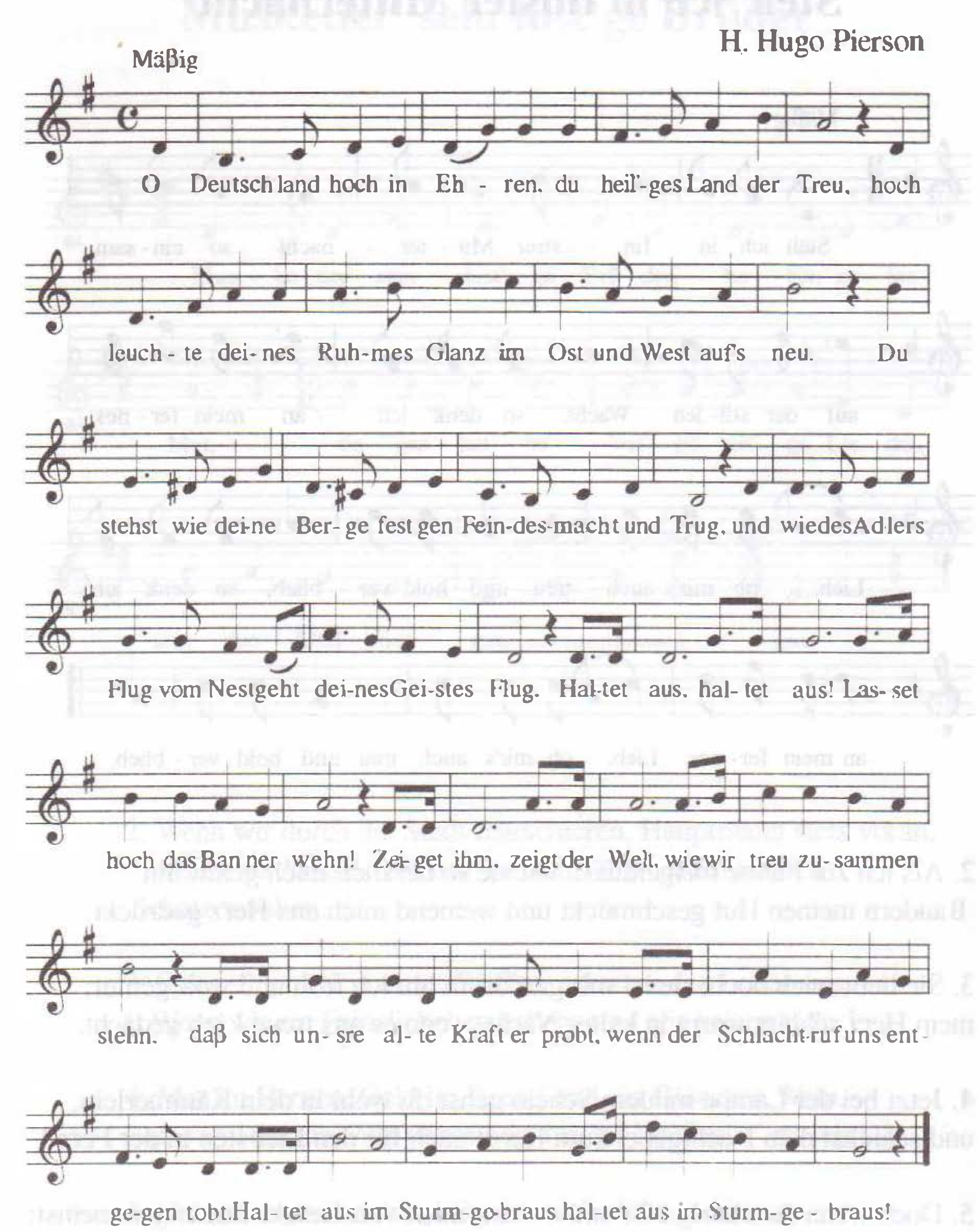
4. Jetzt bei der Lampe mildem Schein gehst du wohl in dein Kämmerlein,
und schickst dein Nachtgebet zum Herrn auch für den Liebsten in der Fern'!

5. Doch wenn du traurig bist und weinst, mich von Gefahr umrungen meinst:
Sei ruhig, bin in Gottes Hut! er liebt ein treu Soldatenblut.

6. Die Glocke schlägt, bald naht die Rund und löst mich ab zu dieser Stund';
schlaf wohl im stillen Kämmerlein und denk' in deinen Träumen mein!

Hauff

O Deutschland hoch in Ehren



2. Zum Herrn erhebt die Herzen, zum Herrn erhebt die Hand, Gott schütze unser teures, geliebtes Vaterland. Es sind die alten Schwerter noch, es ist d deutsche Hertz, man zwingt sie nimmermehr ins Joch, sie dauern aus wie Er: Haltet aus! usw.

Ludwig Bauer

TABLE DES MATIÈRES

Chez le meme Editeur

« Patrimoine de l'Europe »

Régis Boyer, *Le Mythe viking*, 1986
Régis Boyer, *Mœurs et psychologie des anciens Islandais*, 1987
Jan de Vries, *L'Univers mental des Germains*, 1987
Régis Boyer, *La Poésie scaldique*, 1989
Philippe Jouet, *L'Aurore Celtique*, 1994
Wolfgang Krause, *Les Runes*, 1995
Rudolf Simek, *Dictionnaire de la Mythologie Germano-scandinave*, Tome I et II, 1996

« Lumière du Septentrion »

La Saga de Thorir aux poules, 1988
(Traduit de l'islandais par Alain Marez)
La Saga des Alliés, 1989
(Traduit de l'islandais par Alain Marez)
La Saga des Ynglingar, 1990
(Traduit de l'islandais par Ingeborg Cavalié)
Henrik Ibsen, *Une Maison de poupée*, 1988
(Trad. Régis Boyer)
Henrik Ibsen, *Les Revenants*, 1989
(Trad. Régis Boyer)
Henrik Ibsen, *Hedda Gabler*, 1993
(Trad. Régis Boyer)
Henrik Ibsen, *La dame de la mer*, 1993
(Trad. D. Bernard-Folliot)
Henrik Ibsen, *Rosmersholm*, 1994
(Trad. J. Bollery & M. Gravier)
Henrik Ibsen, *Les Prétendants à la Couronne*, 1994
(Traduit du norvégien par Régis Boyer)
Henrik Ibsen, *Les soutiens de la société*, 1994
(Trad. E. Eydoux)
L'Etrille. Contes érotiques du moyen-âge allemand, 1991
(Trad. Claude Lecouteux et Philippe Marcq)
La légende de siegfried, d'après la *Chanson de Seyfried à la Peau de Corne* et la *Saga de Thidrek de Vérone*, 1995
(Trad. du moyen-haut allemand et du norvégien médiéval par Claude Lecouteux)

« Bibliothèque de l'Oxymore »

Paul-Georges Sansonetti, *Chevaliers et dragons*,1995

« Littérature »

Frans Gunnar Bengtsson, *Orm le rouge*, 1986
Hans Friedrich Blunck, *La Grande Traversée*, 1987
Jean Christophe Demard, *Jicaltepec*, 1987
Ernst Jünger, *Le Boqueteau 125*, 1987
Ernst von Salomon, *Histoire proche*, 1988
René Quinton, *Maximes sur la guerre*, 1989
Wallace Breem, *L'Aigle dans la neige*, 1991

« Alétheia »

Charles Maurras, *Enquête sur la monarchie*, 1986
B. Demotz, J. Haudry, *Révolution Contre-révolution*, 1989

« Figures de l'Histoire »

Philippe Masson, *Generalfeldmarschal Erwin Rommel*, 1991
Jacques Béal, *Maréchal Philippe Leclerc de Hautecloque*, 1991
Jean Vallereau, *General George Smith Patton*, 1991
Philippe Masson, *Generaloberst Heinz Guderian*, 1992
Philippe Conrad, *Colonel Thomas Edward Lawrence*, 1992
Patrick Facon, *Rittmeister Manfred Freiherr von Richthofen*, 1992

*

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur : 17401 - Dépôt légal : mai 1996

Imprimé en C.E.E.

Par une nuit de tempête sur le front de Lorraine en 1914, un étudiant, volontaire de guerre, griffonne les premiers vers de ce qui va devenir un des plus fameux chants d'Europe : "*Les Oies sauvages...*" C'est également le début d'un des ouvrages allemands les plus populaires de la Première guerre mondiale. Dans le havresac des soldats, il côtoie Nietzsche, Schopenhauer ou Löns. C'est que ***Le pèlerin entre deux mondes*** est un hymne passionné à l'esprit des *Wandervogel* (les *Oiseaux migrateurs*), mouvement de jeunesse qui associe retour à la nature et sagesse... Que la guerre, puisqu'elle s'est imposée, serve de révélateur à cet art de vivre, annonce d'une nouvelle communauté qui doit émerger dans l'avenir.

Les appels presque mystiques au soleil et à l'esprit des forêts, la tendresse et la poésie qui baignent le récit de **Walter Flex**, les évocations d'un christianisme viril et d'un paganisme compatissant, l'absence de haine pour l'adversaire, le cri des oies sauvages deviennent autant d'échos des aspirations profondes du peuple.

Contre les pesanteurs et les mensonges d'une société individualiste et mercantile, l'esprit *Wandervogel* développe une pédagogie de la libération et du respect.

La présentation et la traduction de Philippe Marcq *restituent sobrement la lumineuse poésie du texte original. L'introduction de* Robert Steuckers *évoque parfaitement l'œuvre et le contexte spirituel d'un auteur inconnu en France et oublié en Allemagne.*





ISBN : 2-906468-39-8

95 FF